ACHETEUSES DE RÊVES

N LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format grand in-18.

CŒURS INQUIETS . . . . 1 vol.
CONTES A MON SINGE . . . . 1 —
CONTES D'APRÈS-MIDI. . . . . 1 —
LA COURSE A L'AMOUR . . . . 1 —
CRISTAL FÊLÉ. . . . . 1 —
HISTOIRES FIN DE SIÈCLE . . . . 1 —
HUGUETTE. . . . . 1 —
MAGDON . . . . 1 —
MOUMOUTE. . . . . 1 —
PACHA. . . . . 1 —
SECRET DE FEMME . . . . 1 —
SŒURS. . . . . 1 —
LA VOIX D'OR. 1 —

Format petit in-8°, papier vergé à la cuve.

PITCHOUN . . . . 1 —

Théâtre.

FLEUR DES NEIGES, ballet . . . . 1 —

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 13046-6-94. — (Encre Lorilleux).

ACHETEUSES
DE RÊVES

PAR

J. RICARD



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES
3, RUE AUBER, 3

1894

ACHETEUSES DE RÊVES

C'était un mercredi — c'est toujours le mercredi qu'ont lieu ces dîners singuliers dont je vais conter quelque chose. Nous étions une dizaine réunis autour de la table de celle qu'entre nous, et devant elle aussi, nous nommons *la Dame*. Une grande, mince, blanche sous des cheveux très obscurs qui la casquent de leur émail nocture. Elle mange à peine, parle à peine, meut à peine. Elle écoute, elle regarde, elle sourit parfois, et c'est assez pour vous griser d'une particulière joie, très différente des brèves secousses que l'on nomme des joies à l'ordinaire de la vie.

La Dame m'avait dit la veille, en me quittant :

— Vous dînerez avec Sandhéran demain.

Et j'étais arrivé dix minutes plus tôt qu'il ne convenait, et avec un surcroît d'intérêt aussi.

A chacun de ces dîners quelque chose apparaissait pour enrichir la pensée d'un peu d'émotion neuve. Certaines fois, c'étaient des combinaisons de décor tellement inattendues que l'on tombait en des rêves sur l'âme des choses rendue visible tout à coup par la sympathie de leur rapprochement ; d'autres, c'était quelque personnage exotique, singulier toujours, qui, apportant là des sensations d'une autre race, des idées d'un autre climat, vous laissait dans le souvenir l'impression d'un paysage boréal ou d'une flore exotique, évoqués dans la salle à manger drapée de crêpe de Chine noir dont les indéchiffrables et frêles broderies d'or s'animaient par places d'une lumière riche et bientôt éteinte.

En ces rares paroles dites par l'Étrange et la Charmante, le nom de Sandhéran revenait souvent, comme le rappel d'un souvenir cher

très particulièrement. Et, une fois, l'un des habitués de ces réunions closes et furtives, si soigneusement dissimulées au snobisme et à la mondanité, s'étant hasardé, un peu jaloux, à demander la grâce d'être renseigné sur Sandhéran le mystérieux, *la Dame* avait répondu de sa voix voilée, de son étrange voix un peu rauque, qui pénètre aux fibres émotionnelles, les remue, et dompte la volonté avant même que l'intelligence ait perçu le sens de ses paroles lentes :

— Sandhéran ?... c'est l'homme que j'aime le plus au monde... le seul que j'ai encore vu, lorsque quelque chose l'étonne dans les émotions ou les actes des autres, prendre la peine de chercher *leurs* raisons au lieu d'y vouloir substituer les siennes... En d'autres mots, puisque vous aimez les formules claires... vous excepté — avait-elle ajouté avec un faible geste de sa pensive main vers moi — c'est quelqu'un qui ne dit jamais : « Si c'était moi », lorsqu'il s'agit d'élucider le cas de quelqu'un qui n'est pas lui.

J'avais donc un vif désir de connaître cet homme singulier.

Il arriva quelques minutes après moi, et tout de suite m'apparut comme un indéchiffrable problème. D'abord il me sembla un homme d'à peine trente ans : très blond, très froid, très correct, très anglais ; puis, sous des jeux différents de la lumière, il me parut presque un vieillard avec, dans ses yeux, cent années de passions domptées et de douleurs subies. En vérité, à l'heure où j'écris, il me serait impossible d'affirmer qu'il fût jeune — et difficile pourtant de croire qu'il était très vieux. Au reste, à mesure qu'il parlait, il semblait revêtir des aspects différents, changer d'âme et changer de corps, comme si les multiples personnalités qui sont en chaque être eussent acquis chez lui un développement distinct et indépendant qui le faisait être tour à tour une infinité d'individus, divers absolument.

Et comme nous étions passés dans la salle à manger, où, ainsi que je l'ai dit, nous causions en liberté, — devant le long jardin de mélancolie que faisaient sur la nappe des méandres d'iris noirs et de violettes de Parme, aux carrefours desquels, en des pagodes de

laque, rêvaient des bouddhas très anciens, — on en vint à parler de l'Amour. Quelqu'un, — un poète dont les vers aux sons métalliques chantent les splendeurs de la terre et la joie de vivre, — s'écria tout à coup que les femmes étaient incapables de passion, que pas une d'elles n'avait en l'âme assez de courage pour se jeter sur un cœur d'homme sans tergiversations.

Sandhéran, à ce moment, eut un lent sourire qui le fit paraître le contemporain des bouddhas songeurs qui s'anéantissaient en leurs rêves au milieu des iris noirs et des violettes de Parme. Puis, d'une voix musicale qui caressait, eût-on pu dire, sa pensée intime à demi dévoilée, il dit ceci :

— Vous avez presque raison, monsieur. Les femmes sont ou du moins semblent être incapables de passion... Toutes, pourtant, sans nulle exception, ne vivent que pour l'amour. Mais, à mesure que l'humanité va son chemin vers la vieillesse, l'homme devient de plus en plus différent de l'être que la femme peut aimer... Il n'est plus le tueur vigoureux et brute des temps gothiques, le courtisan sus-

ceptible de se muer en héros tout simplement et par bonne éducation, le pervers spirituel mettant aux sensuelles aventures toute son âme et tous ses nerfs. Il n'est pas non plus le trouvère qui soupire ou le douteux Chérubin... Il n'a plus rien de ce qui rend les femmes folles de cette folie sublime dont vous semblez croire les hommes capables encore... Non, monsieur. Les hommes ne sont plus capables d'autres choses que de gagner de l'argent, d'essayer d'en gagner, ou d'être désespérés de n'en pas gagner... Certaines gens pensent qu'une portion de l'humanité ne se modifie pas sans que l'autre l'imite, et c'est même l'usage de dire que les hommes ne chassent à l'argent si âprement que parce que les femmes sont chaque jour plus affolées de luxe... Je ne crois pas à la réalité de ceci... Je crois qu'en aucun temps les femmes n'ont souffert comme elles font de n'être point aimées ou de l'être mal... Je crois que l'animal sensuel, pressé, rapidement las, qui est en nous, les dégoûte du don franc et libre d'elles avec le béatifiant espoir de se donner pour toujours... Je crois qu'elles savent qu'il n'y a plus que des aventures brèves, faites

de quelques minutes de satisfactions problématiques et de beaucoup d'heures d'ennui... Elles savent encore ceci : que l'homme les méprise de leur appartenir... Enfin, je crois que nous avons si bien perdu le sentiment de l'amour, qu'elles, les conservatrices de toutes choses : croyances, pensées, sentiments, — ont compris que la passion ne peut plus tenir que dans le rêve, et que, en poètes profonds et inédits, elles font dans leur vie une place immense à l'impossible... Là, loin de nous, elles bercent la toujours grandissante solitude de leur cœur... Je me souviens, continua Sandhéran, d'une anecdote... de peu d'intérêt en soi et qui m'a fait songer longtemps... J'étais entré, un jour de l'an dernier, dans un magasin de nouveautés pour regarder mouvoir, palpiter, monter à fleur des yeux, l'âme des femmes qui achètent et qui désirent... Nulle part mieux qu'en ces halles on ne jouit de la *Vérité* intime exprimée sans contrainte... Peut-être jugez-vous que celles que Doucet et Worth habillent vont peu dans ces endroits, ou qu'alors elles n'y désirent rien ? Mon aventure démontrera le contraire... Je passais au rayon

des dentelles lorsque je fus arrêté par un peu plus de foule qu'ailleurs et contraint à me jeter de côté. Tout à coup dominé, envahi, capturé par un parfum inconnu qui coupait, comme un coup d'éventail frais, l'atmosphère d'humanité qui pesait là, je me retournai très vite... Il y avait, assise sur une chaise, une femme, grande certainement et sans doute très mince pour m'apparaître telle dans la chape de loutre qui tombait rigide sur elle, encadrée d'énormes manches de velours vert... Elle était blonde, ses cheveux luisaient doucement sous son immense chapeau empanaché de noir : elle avait les yeux gris comme l'eau des mers de tempête... des yeux inquiets et caressants, un peu de rose vif aux pommettes, un peu de rouge aigu aux lèvres, et tout, dans sa mince figure, disait la nostalgie, la chimère, la souffrance... Elle souriait, pourtant, d'un sourire de malade extasiée par la morphine ; elle souriait à un paquet de dentelles blanches empilées sur ses genoux... Deux demoiselles de magasin la servaient, hâtives, fiévreuses, avec l'air qu'elles prennent lorsque l'affaire va être grosse... Je restai là longtemps. Elle

regardait les dentelles, les maniait avec de jolies grâces du geste, les ajoutait au paquet sur ses genoux, et sans cesse disait : « Oui, je prends cela encore »... Puis elle se leva, demanda le chemin des « Fourrures » et s'en fut avec son même étrange sourire songeur... Je la suivis ainsi pendant deux heures. Elle fit empiler des fourrures, comme elle avait fait empiler des dentelles... Au rayon des tapis, on lui déroula les éblouissements atténués des tissus d'Orient. Elle souriait toujours de son même sourire, disait toujours sa même phrase : « Oui, je prends cela aussi »... Enfin, elle partit... Comme je m'arrêtais près de la caisse où elle donnait son nom et son adresse, après avoir attendu le temps très long où se faisait le débit de ses achats innombrables, je reconnus dans le caissier un brave garçon que mon appui avait fait parvenir à cette place. Et lorsque j'eus regardé la dame aux manches vertes, aux yeux couleur de l'eau, monter dans son coupé, avec sur sa figure une lassitude subite, un navrement épuisé revenu tout à coup, je retournai vers la caisse et, après avoir dit bonjour rapidement à mon protégé, j'ajoutai :

« Vous venez d'avoir une belle facture... Est-ce que c'est une cliente de la maison, cette dame aux manches vertes ? — Mais non, me répondit le comptable. Du moins je ne l'ai jamais vue, et je ne connais pas son nom... Une étrangère sans doute... Je crois bien que la facture est belle..., près de quatre-vingt-sept mille francs !... »

Sandhéran s'arrêta un moment à regarder la surprise déçue de nos visages. Puis il reprit :

— J'ai su, peu de jours après, que la singulière personne avait donné un faux nom, une fausse adresse. Tout ce qu'elle avait acheté est rentré au magasin, a été de nouveau rangé dans les rayons pour, bien entendu, être vendu aux passantes... Eh bien ! j'ai été hanté par le souvenir de cette symbolique femme qui se donnait l'illusion d'acheter toutes ces dentelles, toutes ces fourrures, tous ces tapis, et qui s'en allait ensuite, lassée de la joie d'avoir, dans le rêve, cru posséder tout cela, et sachant que la réelle possession ne lui donnerait que désillusion... J'ai pensé qu'elle était semblable à toutes ces femmes qui disent non à notre amour après l'avoir presque

appelé, après avoir tendu leurs lèvres et subi l'affolement des baisers... Elles ont tout possédé dans la chimère, voyez-vous, et elles n'ont pas payé le prix de leur griserie d'une heure.

... Cela a été à elles le trouble de nos nerfs et des leurs, à elles l'illusion de tendresse et de désirs, à elles surtout cet espoir que peut-être elles ont rencontré le bonheur... et que si elles avaient voulu...

— Ne trouvez-vous pas, monsieur — dit Sandhéran, tourné en ce moment vers le poète aux vers d'or et d'acier — qu'elles ont raison peut-être de préférer croire que sans doute vous les eussiez aimées merveilleusement toute la vie... au lieu de vérifier que vous n'étiez, en somme, capable que de les désirer deux mois.

A ce moment la tête de Sandhéran semblait incroyablement jeune. Une tendresse infinie noya son regard. Le dîner était terminé. *La Dame* se leva, lui prit le bras; ils rentrèrent au salon en parlant très bas.

— Il est un peu toc, le nouveau ! dit quelqu'un d'une voix contenue.

Et tout le monde sourit.

APRÈS L'HEURE

Cette homme et cette femme absolument créés l'un pour l'autre, orientés l'un vers l'autre, doués tous deux de cette hyper-sensitivité qui rend la vie alternativement une affre et un délice, l'esprit tendu vers des buts semblables, s'étaient frôlés et ne s'étaient pas compris. Sans doute l'erreur venait de ce que chacun d'eux, imaginant que nul sur la terre ne pouvait parler la langue mystique de leur cœur, s'était adressé à l'autre — à l'esprit fraternel, à l'âme identique — en un idiome à l'usage du vulgaire.

Ils avaient été liés par une camaraderie

d'apparence affectueuse peu après le mariage de la jeune femme. Elle se nommait d'un nom étrange: Christa.

Lui, ami ancien du mari, conservait une habitude dès longtemps prise de venir souvent dans la maison. Christa l'accueillait avec cette bonne grâce banale qui immobilise les relations entre homme et femme. Parfois même elle avait mis une note un peu froide et distraite, mais à peine perceptible, dans son attitude. Ils avaient causé du livre récent, des potins, de pays visités jadis, parfois de politique — d'eux-mêmes, jamais. Ils étaient demeurés l'âme close l'un à l'autre, s'ignorant.

Lui, Renaud du May, était un singulier homme, difficile d'ailleurs à pénétrer. Au début de sa vie il avait manqué diverses expériences sentimentales — amours ou amitiés. Il avait été, non pas trompé, au sens ordinaire et peu essentiel du mot, mais, chose plus grave, méconnu. On avait agi avec lui comme on eût pu le faire vis-à-vis d'un individu de structure morale totalement antagoniste à la sienne.

Alors il lui était venu, en même temps qu'un dégoût très amer, la conviction de l'impéné-

trabilité de chacun pour autrui. Ceci lui avait inspiré le goût et le besoin d'une dissimulation plus complète encore ; et, presque sans effort, il s'était « fait une tête » à l'abri de laquelle, sans trouble, fort serein, il poursuivait des rêves comme font peut-être les fakirs de l'Inde mystérieuse.

Il en résulta qu'on disait de lui qu'il était gai, bien portant, blagueur, inconsistant, fêteur et sceptique — lorsque, précisément, il était tout le contraire de ces choses.

Quant à Christa, lorsqu'au bout d'un an d'union on la vit accepter si paisiblement que son mari la trompât avec toute venante, il fut tout de suite posé et affirmé que, pour avoir tant d'indulgence, il fallait qu'elle fût de ces personnes qui se précautionnent savamment contre les accidents.

— Comment ! si elle a un amant ? s'était écrié un oracle dans une causerie d'hommes. Mais d'où sortez-vous ?... un amant ? non pas un, mais *des* amants, et des bottes, mon cher, des bottes !...

C'est après avoir entendu ceci que Renaud du May commença d'espacer ses visites chez Christa.

Et la vie alla sa monotone, insensible et rapide course.

Six années filèrent durant lesquelles les relations de Christa et de Renaud se dénouèrent complètement — sans secousses, comme font les choses qui s'arrêtent simplement parce qu'elles ont assez duré.

Il fit un voyage de quelques mois. Lorsqu'il rentra, elle était hors de Paris. Lorsqu'elle revint il oublia de mettre des cartes chez elle. Lorsqu'elle envoya ses invitations d'hiver elle omit son nom. Et tout fut dit pour très longtemps.

Pourtant un soir — Renaud du May avait alors quarante-huit ans et un commencement d'hypertrophie du foie ; Christa avait, elle, trente-deux ans — ils se trouvaient l'un à côté de l'autre sous un buisson d'arécas, écoutant ou n'écoutant pas quelqu'un qui jouait de quelque chose dans un salon.

C'était singulier que, faisant partie du même monde, ils aient pu pendant tant d'années ne jamais se rencontrer. C'était ainsi pourtant.

D'abord ils eurent une hésitation à se reconnaître. Renaud avait beaucoup vieilli et, malgré le sourire de blague permanente accroché à sa lèvre, la souffrance physique l'avait cruellement marqué. La beauté de Christa jetait ces flammes vives qu'ont les grands ciels d'Automne; et il y avait parfois au fond de son regard — toujours railleur comme était toujours blagueur le sourire de Renaud — une confuse et équivoque expression, vite disparue d'ailleurs.

Probablement elle eut honte de ce qu'elle imagina avoir mis de cruauté involontaire dans son hésitation à reconnaître M. du May, car elle rougit vivement en lui tendant la main. Puis elle se remit à rire en disant :

— Quoi, c'est toi, c'est moi?...

— Oui c'est moi, c'est toi, répondit Renaud du même ton. Vous me permettrez, madame, de vous laisser dire la suite du poème, et c'est vous qui serez chargée de formuler : « *Ah ! quelle fichue rencontre !* »

— Non, répondit-elle, car je suis vraiment très heureuse de vous voir.

— Bien. Alors, reprenez à : « *Comme t'es*

dégommé ! », car avouez que vous avez eu quelque peine à me *remettre*, ainsi que disent les portiers.

— Je ne pensais pas à vous au moment où nos yeux se sont rencontrés. Quoi d'étonnant à ce qu'après tout ce temps...

Il l'interrompit.

— Avez-vous, du reste, jamais eu le temps de penser à moi depuis ces six années ?

— Mais non, fit-elle de sa voix tout à coup méchante, je suis ainsi faite que je ne pense jamais aux gens qui m'oublient.

— Je ne vous ai pas du tout oubliée, répondit-il d'un ton très gai, mais pas du tout... Et, si vous voulez bien, nous reprendrons notre amitié au chapitre où nous l'avions laissée.

— Comme il vous plaira, fit-elle tandis que ses yeux distraits couraient sur les choses, indolents et ennuyés.

Ils revinrent à l'habitude de se voir souvent; Renaud toujours gai, Christa toujours alternativement agressive, amicale ou indifférente — comme si son âme à feux tournants eût enfermé à doses égales ces trois puissances. Et encore des années passèrent, sans incidents pour l'his-

toire de leur sympathie, jusqu'à un soir d'hiver...

Au coin du feu, ils causaient de l'une de ces causeries vagues, flottantes, dangereuses, où l'âme s'alanguit, où les nerfs se tendent et se détendent tour à tour, dominant les volontés, troublant les consciences. Renaud, après un silence long, se tourna tout à coup vers Christa qui avait clos ses paupières et dont le visage semblait éclairé intérieurement par une flamme rosâtre ; et il lui dit :

— Avez-vous jamais eu un amant ?

Elle ne releva pas d'abord ses paupières ; sa figure pâlit un peu, ou bien ce fut une palpitation vive des flammes du foyer qui la fit paraître plus pâle soudain. Elle se mit à rire, d'un étrange rire très léger. Et, les yeux toujours clos, elle répondit :

— Si j'ai eu des amants? Mais certainement... Des tas ! et puis des tas !... Comment avez-vous pu douter?

Et elle rouvrit ses yeux qui apparurent très sombres et très éclatants au milieu de sa figure réellement plus pâle. Puis avec un gentil mouvement d'épaules elle ajouta :

— Comme il faut, mon pauvre ami, que vous ayez peu de faculté d'observation pour éprouver le besoin de demander cela !...

Ils parlèrent d'autres choses.

Le lendemain, la journée de Renaud se trouva si occupée qu'il manqua le rendez-vous donné par Christa ; le surlendemain il eut la migraine ; le jour suivant il se présenta chez elle au moment où elle venait de sortir. Ils se joignirent, au bout d'une semaine, à un cinq heures où il y avait foule. Puis Christa partit pour quinze jours dans le Midi où elle resta six semaines. Pendant ce temps un ami de Renaud ayant eu l'idée de faire le tour du monde lui offrit de l'accompagner. Séduit par le projet d'un grand temps de liberté morale et d'activité physique, M. du May accepta.

Le Japon lui parut plaisant ; il y resta dix-huit mois. Puis il s'arrêta longuement aux Indes, pour y chasser d'abord, ensuite parce qu'il y prit une sorte de fièvre que l'état de son foie rendit si horriblement grave, qu'il y manqua rester. Enfin il crut avoir trouvé à Moscou

l'endroit où son âme et son corps devaient précisément rencontrer leurs conditions d'hygiène spéciale. Il y acheta une maison, organisa son existence... Puis, au bout de cinq ans, il s'aperçut un jour qu'il n'avait jamais cessé de traîner avec soi la nostalgie du cher pays absent.

Et il revint à Paris.

Il avait alors près de soixante ans. Il continuait à toujours sourire. En le retrouvant, ses amis dirent avec ensemble :

— Epatant ! ce Renaud... Il est malade, éreinté, vieilli, et il a toujours sa même jeunesse de caractère !... Toujours blagueur, gai, fêteur, bon enfant !...

Or, un soir de Décembre — tout pareil au soir où il avait dit à quelqu'un, avec son air d'habituelle gaieté railleuse : « Avez-vous jamais eu un amant ? » — un soir de Décembre tout pareil à celui-là, il passa devant une certaine porte. Quelques secondes il hésita. Puis, sonnant résolument, il sourit dans l'ombre froide ; il sourit pour lui-même — et son sourire était mélancolique indiciblement.

Dix minutes après, il était à l'angle de la cheminée, en face de Christa. Il la regardait, surpris de voir l'impuissance des années à briser l'harmonie de gestes et de lignes, à altérer la tranquillité des modelés du visage, à ternir la fraîcheur du regard de cette femme. Elle restait mince et souple et jeune — avec seulement quelque chose d'un peu plus effacé qui adoucissait sa beauté; ses cheveux teints au henné et poudrés d'iris la coiffaient de leur indéfinissable décoloration mate et fine, rajeunissant la tristesse calme de ses grands yeux.

Pendant une heure ils avaient causé tous deux avec une sorte de gêne, comme si chacun eût laissé s'en aller la partie sensitive et vivante de soi en des songeries très lointaines, comme s'il ne fût demeuré en leurs corps que cette faible parcelle de conscience qui permet d'accomplir, sans qu'on y songe, les vagues besognes de la vie.

Tout à coup Renaud se leva, s'accouda plus près d'elle, au marbre de la cheminée, et cessant de sourire lui dit :

— Savez-vous, madame, qu'il y a vingt-deux ans que nous nous connaissons?... Eh

bien, pendant ces vingt-deux ans j'ai eu à vous dire une parole que j'ai toujours tue... Mais je suis un vieillard maintenant, j'imagine que j'ai peu de jours à vivre encore, et ce sera pour moi une sorte de consolation que vous avouer mon secret.

Christa, d'un instinctif et singulier mouvement, s'était levée, elle aussi. Elle posa ses doigts blancs sur le bras de M. du May :

— Quelle folie! dit-elle comme pour l'interrompre et avec un peu d'angoisse dans la voix.

— Non, pas une folie... Je vous ai adorée, madame, sans que rien n'ait pu me distraire de vous... Je vous l'aurais dit sans doute si...

— Si ?...

— Si je n'avais su que vous aimiez ailleurs... que vous aviez... souvent aimé ailleurs... Comme c'est ridicule à un vieux monsieur comme moi de dire ces choses! Mais qu'importe le ridicule lorsqu'on est si près de la fin de tout... Vous m'avez fait souffrir... à quel point! vous ne l'imaginerez jamais, jamais... Vous souvenez-vous de ce soir où, à cette même place, vous m'avez dit... j'entends encore

là, tout près de mon oreille, votre voix... « Si j'ai eu des amants ?... mais certainement : des tas ! et puis des tas ! »

— Vous m'avez crue ? fit Christa d'une voix très brève.

— Sans doute.

— Vous m'avez crue ! répéta-t-elle.

Et elle songea un moment. Puis se rapprochant, au point que leurs bras croisés se touchaient.

— Écoutez-moi, dit-elle presque bas, moi aussi je vous ai aimé... toujours... follement. Non seulement je n'ai jamais eu d'amant, mais j'ai cessé toute intimité avec mon mari six mois après que je vous ai connu, parce que je voulais me garder corps et âme à la délicieuse et cruelle chimère de mon amour... Vous avez souffert, dites-vous ! et moi ? que croyez-vous qu'ait été ma vie ?... Mais vous dites que vous m'*avez* aimée... Moi, je dis que je vous aime toujours... que je vous aimerai de la même folle tendresse agenouillée, extasiée, tant qu'il y aura un souffle dans ma poitrine... On me dit souvent que je suis encore belle... Si vous avez gardé dans l'âme un peu du souvenir

d'autrefois, prenez mes dernières heures de beauté! je vous les donne, cher, si cher!...

Et, décroisant les bras, elle les noua autour de lui, posant sa tête charmante sur la poitrine de Renaud. Très doucement elle dit:

— Je vous aime.

Lui aussi l'avait entourée de ses bras. Il demeurait silencieux. Et tout à coup Christa sentit une larme chaude tomber sur son front. Elle se dressa anxieuse:

— Renaud!... vous pleurez?

Il la serra contre lui. Puis, la repoussant d'un geste d'infini découragement, il dit d'une voix amère — d'une voix basse et honteuse:

— C'est trop tard.

... Et ils restèrent en face l'un de l'autre, le cœur affaissé sous le poids de l'irréparable, la pensée morne, découragés jusqu'à mourir, regardant s'effacer à l'horizon de leurs âmes le bonheur qu'ils avaient manqué.

L'ÉLUE

Toutes les jeunes filles ont rêvé « mariage d'amour ». Quelques hommes, parfois, en ces heures où des trahisons de maîtresses font le cœur amer, se sont laissé aller au charme d'évoquer la suprême douceur des tendresses permises, avouées, goûtées dans la pleine lumière. Le mariage d'amour ! ce songe exquis de partir ensemble, cœur contre cœur, pour la vie entière, de mêler ses émotions de joie et de douleur, d'avoir toutes choses en commun, d'être « la moitié » l'un de l'autre.

Cet adorable et chimérique rêve, Serge et Marcelle Lavrinowich l'avaient réalisé.

Lui était un Polonais brun, beau absurdement, avec des yeux longs où flottaient de mystérieuses tendresses, et cette jolie attitude languissante, câline et séduisante, des Slaves sur le charme desquels on a dit assez pour qu'en parler soit rebattu, et trop peu, pourtant, pour rendre d'une suffisante évidence son irrésistible envahissement.

Marcelle : c'était un triple extrait de Parisine, un de ces êtres d'élégance qui semblent des objets d'art animés.

Tous les deux étaient spirituels, avec des nuances différentes qui les faisaient avoir toujours quelque point de doctrine à débrouiller. Ils se retrouvaient pour causer, rien que pour causer, parce que, Serge étant un enthousiaste et Marcelle une sceptique, Serge trouvait un tonique pour ses idées dans les idées de Marcelle, et Marcelle une poétisation des siennes dans celles de Serge. Ils étaient heureux ces gens — comme s'ils eussent été coupables.

Mais rien ne dure des joies. La santé de madame Lavrinowich s'altéra sans qu'on sût pourquoi. De pénibles accidents survinrent. Elle passa des semaines, des mois, sur une

chaise longue. Le médecin hochait la tête, avec des parenthèses inquiétantes aux plis de sa bouche discrète. Un jour enfin, il demanda quelques secondes de causerie à Serge, et prononça l'arrêt définitif: la santé de madame Lavrinowich devait être à jamais détruite, sa vie même menacée peut-être, si son mari ne se décidait pas à n'être désormais pour elle qu'un fraternel ami. Bien des fois ceci avait été signifié à la jeune femme qui n'en avait pas tenu compte, c'était maintenant à l'affection et à l'honneur du mari que s'adressait le médecin; il comptait bien que cela n'aurait pas été en vain. Serge remercia. Il fut s'enfermer dans sa chambre, là il pleura éperdument. Puis, sa résolution prise, son sacrifice fait, il s'en vint causer avec sa femme d'un livre lu le matin et où il était fortement question de l'âme universelle et de la philosophie au moyen âge.

En peu de temps, madame Lavrinowich sembla revenir à la santé — gardant seulement un étrange teint translucide et une cernure des yeux qui demeuraient comme la griffe de la maladie toujours prête à se rejeter sur cette femme qui lui appartenait.

Marcelle avait compris le dévouement de son mari — quoique pas une parole n'eût été prononcée entre eux à ce sujet — et elle l'aimait davantage d'avoir su si délicatement se sacrifier à elle en lui gardant sa tendresse toujours égale. Car, du fait même d'être devenu chaste, l'amour de Serge s'était comme exalté.

Cependant, en même temps que Marcelle se reprenait à vivre, M. Lavrinowich commençait à éprouver l'angoisse d'avoir trente-cinq ans, une belle constitution, une grande passion au cœur, et d'exister ainsi qu'il faisait.

Mais comme — à ce que disent les livres optimistes qui ont pour mission de faire tenir les enfants en repos — la bienfaisante Nature a placé l'antidote à côté du poison, madame Lavrinowich se trouva avoir pour amie une belle personne, bâtie en altière statue, musclée, ardente et bonne enfant.

De tout temps cette magnifique créature avait été amoureuse de Serge parce qu'il avait l'air d'un homme dont la caresse doit être plus vibrante que celle des ordinaires humains. Seulement la belle madame — on la nommait Mercy d'Hartan — qui était assez « un honnête

homme » aurait préféré en mourir étouffée à laisser deviner à Serge les émotions dont sa présence la secouait toute. — Il est encore quelques femmes pour qui prendre le mari d'une amie, ou même tenter de le prendre, est une vilaine petite action. Mercy d'Hartan était de ces femmes-là.

Au reste Serge, qui aimait par-dessus tout les intellectuelles, n'avait jamais donné que peu d'attention à ce bel animal. — Du moins pendant le temps où il était pour sa femme autre chose qu'un « ami fraternel ».

Mais lorsqu'il commença d'avoir, au cours d'insomnies lassantes, des visions qui le laissaient plein de trouble pendant des journées, il s'aperçut brusquement que madame d'Hartan était, en vérité, une magnification de la splendeur charnelle et qu'il y avait en ses yeux le rêve suffisant et la délicieuse inconscience des voluptés désirables. Alors il mit, en les poignées de main qu'il lui donnait, la langueur des pressions insistées, il se pencha sur elle pour lire par-dessus son épaule, il l'enveloppa du frôlement lent de ces caresses qui n'aboutissent pas, mais où les nerfs des femmes s'affolent

délicieusement. Courageusement madame d'Hartan espaça ses visites.

Serge comprit alors qu'il voulait cette femme de toute la force de son être. Et, à se trouver ainsi, il eut honte et angoisse, car il crut se sentir moins aimer Marcelle.

Étendue sur sa chaise longue, promenant sa lucide pensée autour d'elle, madame Lavrinowich avait suivi les phases rapides de tout ceci. Elle avait compris.

Un peu mélancolique mais doucement résignée, tendre toujours, elle envoya certain matin son mari à Versailles, pour lui chercher une azalée inédite dont elle ne pouvait se passer une heure de plus, puis télégraphia à Mercy d'Hartan pour lui demander de vouloir bien lui tenir compagnie en cette journée de solitude.

La belle et bonne créature accourut. Les deux jeunes femmes déjeunèrent dans un gentil tête-à-tête affectueux, puis, les domestiques retirés, Marcelle se tourna vers son amie, et, d'une voix mélancolique :

— Sais-tu que je suis triste ? dit-elle.

— Pourquoi ? chérie... L'ennui d'être si souvent souffrante ?...

— Oui et non... D'autres choses aussi... Tiens, je vais tout te dire. Tu me comprendras, toi.

Et elle dit comment jamais plus elle ne devait appartenir à Serge, comment depuis des mois il demeurait fidèle, et son inquiétude de l'avenir.

— Vois-tu, conclut-elle pensivement, je crains tant de le voir quelque jour s'éprendre d'une vilaine femme, indigne de lui, ou bien... ce serait pis encore... d'une femme de notre monde qui le voudra tout à elle et me l'enlèvera ! Et tu comprends bien que je n'ai aucun droit à le retenir près de moi, pauvre cher. Ce n'est pas qu'il ait une maîtresse qui me fait mal à penser, vois-tu, au contraire; je le voudrais heureux... Mais l'idée de ne plus l'avoir constamment, de ne plus le sentir mêlé à toutes les choses de ma vie, l'idée qu'auprès de moi il songe à quelqu'un qui n'est pas là et qu'il a envie d'aller retrouver... Tiens, fit-elle avec un brusque et léger rire, il faudrait qu'il fût ton amant... Cela arrangerait

tout. Nous serions très heureux tous les trois... Mais tu n'es pas assez dévouée à moi pour devenir un peu amoureuse de lui, vilaine égoïste!...

Et comme, à ce moment, Serge avait paru dans la porte précédant une série d'azalées qui montaient et descendaient toute la gamme des roses, Mercy d'Hartan n'eut pas l'embarras de répondre à ces troublantes insinuations.

Elle passa la journée entière auprès de son amie qui, après le dîner, fut prise d'une telle lassitude qu'elle s'endormit pour ne se réveiller qu'au tintement de pendule qui annonçait onze heures.

Elle s'étira, bâilla, et dit d'une voix gentiment grognon:

— Je vous ai assez vus... La voiture est attelée, j'ai donné des ordres. Serge, reconduisez cette dame... A demain, tous les deux!

Elle les embrassa et s'en fut en bâillant de nouveau.

Et Serge reconduisit Mercy.

Or, cette nuit-là, Serge dormit très bien, ne rêva de rien du tout, et le matin s'éveilla fort tard et de très bonne humeur.

Ainsi avait été établie la bizarre existence de ces trois êtres. Ils se réjouissaient, étant de braves cœurs, de ne pas se tromper mutuellement. Serge avait trouvé dans Mercy la maîtresse véhémente et soumise que chacun a rêvée, que si peu ont rejointe. Plus que jamais il restait chez lui, fuyant le monde, le cercle, les lieux de gros plaisirs, heureux pleinement entre ces deux femmes qui berçaient son âme de voluptueux et son âme de rêveur.

Cependant, peu à peu, il se produisit une déviation du type primitif des impressions des trois amis. Serge, gorgé d'amour, reprit une notable partie de son calme et adopta vis-à-vis de Mercy des allures régulières de bon mari. Mercy, au contraire, s'enfonçant plus dans sa passion à mesure qu'elle était plus satisfaite, s'attacha par les fibres les plus délicates de son cœur à son amant. Elle souffrit singulièrement, et en silence, d'être à tel point inférieure à lui, inférieure à Marcelle. Lorsqu'elle les écoutait causer ensemble avec cette excitation intellectuelle que l'habitude n'avait pu user, de grosses larmes montaient parfois à ses yeux sous l'âcre morsure de la douleur que

lui donnait la certitude de n'être que « la compagne de spasmes » de cet homme tant adoré.

Marcelle, plus jolie, plus élégante, plus soucieuse de faire son charme plus charmeur, son esprit mieux aiguisé, rayonnait, elle, d'un bonheur singulier. — C'est qu'elle avait conquis dans l'âme de Serge le coin de tabernacle où n'entrent pas les amoureuses dont les baisers font pâmer. Elle se sentait adorée pour toujours, adorée dans le rêve, dans l'intangible — avec, pour mettre un peu du trouble qu'il faut aux tendresses parfaites, le souvenir des heures ardentes d'autrefois.

Et, habile, tendrement perfide, elle mettait constamment Mercy entre elle et Serge — Mercy dont la présence arrêtait les merveilleuses paroles d'amour que Serge disait, assis à ses pieds, le front sur ses genoux, lorsque par rares instants ils étaient seuls. Ce devenait pour lui un appétit non satisfait et enfiévrant que le besoin d'être avec elle sans témoin, de se raconter à elle, de verser devant elle toute son âme comme un parfum.

Mais, presque toujours, madame d'Hartan

était là. On eût dit l'épouse un peu inquiète, espérant par sa présence empêcher les trahisons.

Cette sensation que Mercy était la femme que l'on trompe un peu en un exquis adultère de cœur s'établit si forte, qu'un jour où Marcelle et Serge étaient assis tout près l'un de l'autre, leurs doigts noués, leurs fronts rapprochés, goûtant l'extase du silence — une portière ayant remué en face d'eux, leurs mains se disjoignirent, Marcelle repoussa Serge en disant :

— Prenez garde, voilà Mercy !

Et Lavrinowich s'étant brusquement levé, se mit d'un air confus à examiner sur le marbre de la cheminée, une petite danseuse de Tanagra qui hanchait joliment, fine et nue sous son voile.

DEUX SOUS DE VIOLETTES

— Monsieur ! monsieur ! achetez-moi de la violette !... de la belle violette !... toute fraîche.

C'était dans la nuit marquetée de lueurs jaunes et blanches par les lames du gaz et les jets électriques, dans la froide nuit humide de décembre, sur le trottoir gluant.

Le monsieur sortait du restaurant. Il venait de faire un dîner savant — un dîner d'expert en l'art de se tuer avec exquisité. Lss gibiers lointains aux faisandages raffinés, les coquillages aux poivres véhément, le poison parfumé des truffes, le feu liquide des grands vins d'âge

ancien, lui mettaient au cerveau une chaleur active, un goût de vivre. Sous sa peau, le sang courait accéléré, picotant ses oreilles — dans cette froide nuit humide de décembre.

Il avait été un grand fêteur. Et l'âge arrivant commençait à le muer en un vicieux à mesure que ses besoins de chair se transposaient en curiosités.

— Monsieur ! achetez-moi de la violette !... deux sous mes bouquets !

Elle levait vers lui sa petite figure, son étrange petite figure, son enfantine et perverse figure de fleurette du fumier parisien... Douze ans peut-être ? ou plus ?... On ne savait. Elles sont débiles tellement, ces fillettes nées et grandies en des taudis asphyxiants. Elle était toute mince et fragile, d'une grâce malsaine, avec ses poignets grêles où s'arrêtaient les manches trop courtes d'un misérable veston de gamin, serré à la taille par un bout de ficelle. Ses cheveux s'effiloquaient, en une nimbante clarté d'or usé, autour de son étroite figure, longue et pâlotte, où ses longs yeux quêteurs remuaient avec des éclairs brefs et nombreux. Et sa bouche inquiétait par le sourire de

femme triste et vicieuse qui vieillissait cette tête enfantine.

D'abord il avait mis distraitement les doigts dans son gousset, cherchant quelque monnaie, tout en continuant de marcher. — Elle le suivait à pas menus et pressés. Puis il l'avait regardée, et son allure s'était ralentie.

— Quel âge as-tu? demanda-t-il.

Après une hésitation très courte, elle répondit, avec un redressement qui voulait grandir son petit corps.

— Quinze ans et demi.

Il répéta :

— Quinze ans et demi?...

Alors il ralentit encore le pas; puis s'arrêtant sous un bec de gaz, il se mit à causer avec la misérable vendeuse de fleurs.

C'était un groupe de signification douloureuse que ce monsieur très mûr, aux corrects favoris gris, engoncé dans le col de zibeline de sa pelisse, tapotant du bout de sa canne la pointe de l'un de ses souliers vernis où se posait élégante et nette une petite goutte de lumière blanche, et cette fillette dont la robe arachaillée par places pendait inégale sur des savates sans

âge, et qui pourtant gardait, sous cette loque et dans les gros plis gauches du veston ficelé à sa taille, un peu du style que la forme très pure d'un corps dessine dans les vêtements, malgré eux parfois.

Il avait jeté son cigare d'un geste inconscient et la questionnait.

Y avait-il longtemps qu'elle vendait ainsi des fleurs dans la rue? avait-elle une famille? où demeurait-elle?

Et l'enfant, avec une hardiesse gentille, répondait, persistant à sourire son inquiétant sourire de femme triste et vicieuse.

Non, il n'y avait pas longtemps qu'elle était marchande de violettes ; un mois à peine. Jusque-là, elle ne faisait rien, que des commissions pour sa mère, et puis garder ses petits frères à la maison. Elle habitait Montmartre, très loin. Sa mère était tombée malade au mois d'octobre. Et comme il l'interrompait, sceptique, — on connaît ça la vieille histoire des petits frères et de la mère malade! — la pâleur de la fillette se chauffait d'un peu de rouge et elle parlait plus vite. Non, ce n'était pas une histoire, c'était la vérité, la vraie

vérité; sa mère était malade, très malade, mais quand même elle n'avait pas voulu d'abord la laisser aller vendre des fleurs, c'était le mari de sa mère qui avait voulu, ils s'étaient disputés longtemps à cause de ça.

— Est-ce que c'est ton père, le mari de ta mère? demanda le monsieur mûr.

Et songeuse, perplexe un moment, elle répondit après un peu de réflexion :

— ... Non... je ne crois pas.

Maintenant les questions précisaient la curiosité du vieux fêteur : gagnait-elle beaucoup d'argent? n'y avait-il pas des messieurs qui lui avaient fait des cadeaux?

Elle n'hésitait pas cette fois à répondre, avec une rapidité presque fière en l'inconscience des souillures précoces.

— Oui, la semaine dernière, il y en a un qui m'a donné cent sous... mais il était bien plus vieux que vous.

Et, soudainement, cette phrase rendait pensif le monsieur mûr qui avait bien dîné.

— Ecoute, disait-il ensuite, si tu veux être gentille, bien gentille, je te donnerai dix francs, et puis si tu as envie de quelque chose, un beau

joujou ou une robe, je te l'achèterai tout de suite.

— Vrai ? vous m'achèteriez quelque chose pour moi, pour moi toute seule? Car l'argent, voyez-vous, il faut que je le rapporte à la maison; alors ce n'est pas pour moi... Même si c'était très cher vous me feriez un cadeau?... un cadeau pour moi !

Il regarda, avant de répondre, le rajeunissement de la pauvre figure où l'espoir vibrant faisait comme se mouvoir des lueurs.

— Même si c'était très cher, dit-il enfin d'un ton sérieux.

— Oh ! comme je suis contente ! Alors je vais vous montrer ! c'est justement tout près d'ici. Venez, voulez-vous ?... Seulement je marcherai devant pour que les gens ne voient pas que je suis avec vous, parce que j'ai l'air d'une pauvre et ça vous ennuierait, n'est-ce-pas?

— Non, tu peux marcher à côté de moi... Qu'est-ce que c'est que cette chose que tu désires?... un bijou ?

— Oh! non!... Je ne veux pas vous dire, je vais vous montrer, vous verrez comme c'est joli.

Et tandis qu'ils marchaient, elle continuait en une jacasserie d'enfant heureux :

— Pourvu tout de même que ça ne soit pas trop cher !... voilà quinze jours que je viens tous les matins devant la boutique... J'en avais envie, envie !... jamais je n'aurais cru que je pourrais l'avoir. On ne m'a jamais rien donné, n'est-ce pas, que de l'argent... Et jamais assez, bien sûr, pour acheter ça. Et puis, il n'est pas à moi cet argent, Adolphe m'a expliqué ça... Adolphe, c'est le mari de maman. Il dit comme ça que c'est lui qui a payé pour me nourrir et qu'alors je dois lui rembourser. Vous comprenez... Tenez, voilà la boutique !

Ils arrivaient devant un petit papetier dont la devanture s'éclairait modestement de la lueur de trois étiques becs de gaz. Surpris, le monsieur mûr s'arrêtait. Que pouvait bien convoiter dans ce chétif étalage la petite marchande de violettes ?

Elle se taisait maintenant, le front collé à la glace de la devanture, aplatissant son nez immobile en une contemplation.

— N'est-ce pas qu'elle est jolie? souffla-t-elle enfin d'une voix que sa délirante admiration oppressait.

Et du doigt elle désignait une statuette en

stuc colorié, une statuette effilée en un flottement de longs plis blancs, ceinturée d'azur, auréolée largement de petites étoiles d'or, de son pied rose foulant un serpent convulsé, les mains jointes à la poitrine, la tête mignarde et douloureuse levée au ciel, les yeux bleus renversés en extase... Une statuette de la Vierge...

— C'est cela que tu veux? Ça? là? cette petite statue?...

— Oui... C'est trop cher, dites? Vous ne voulez plus! cria-t-elle presque avec une angoisse dans ses yeux agrandis.

— Si, si, je vais te la donner. Attends-moi là.

Il entra dans la boutique.

L'enfant restait là, regardant au travers de glace la marchande prendre la petite Vierge, l'empaqueter, rendre la monnaie au monsieur... Enfin il ressortit.

Un moment encore, très songeur, il regarda la petite marchande de violettes qui se tenait droite devant lui, un peu frissonnante, les yeux pétillants de flammes vives, l'air heureux et inquiet. Puis il lui tendit le paquet, une pièce d'or, et lui passant doucement la main sur la tête.

— Tiens, voilà ta Sainte-Vierge, et encore vingt francs avec. Ta journée est faite… tu n'as plus besoin de vendre de violettes ce soir, rentre vite te coucher.

Et le monsieur mûr continua d'un pas vif sa marche dans la froide nuit humide de décembre.

COMME ON SE TROMPE

A monsieur Jacques de Fromenteau.

Mon cher bien-aimé, tu auras du chagrin peut-être quand tu auras fini de lire cette lettre. Il faudra me pardonner. Je ne t'ai jamais fait de chagrin, n'est-ce pas? C'est la première fois, ce sera la dernière. Veux-tu bien que je tente de t'expliquer un peu mon pauvre cœur, si triste et si las? Il me semble que cela me consolera de me plaindre, moi qui ne me suis jamais plainte, et de me plaindre à toi...

Sais-tu bien comme je t'ai aimé? Il n'est pas plus d'infini dans l'infinie passion des mères pour leurs petits, pas d'abandon plus confiant dans la douce tendresse fraternelle,

pas de plus pure chimère dans les amours cérébrales. Je t'ai tout donné de moi... Oh! que je t'ai aimé, que je t'aime, cher mien!

Quand, pour la première fois, il m'a fallu croire que tu me trompais, cela n'a pas été en moi de l'indignation et de la colère, non, mais de l'étonnement. Rien que cela. Un étonnement qui faisait obscure ma pensée, un étonnement qui m'a jetée pendant des mois en une oscillation atroce de la folie à la mort. Ni l'une ni l'autre ne m'ont voulue. Et toi, tu n'as pas soupçonné que mon âme défaillait, car j'ai continué à te sourire ; j'ai continué ma vie d'esclave prosternée devant ton caprice.

Sais-tu quand j'ai appris, pour la première fois, que tu allais dire à d'autres femmes ces mots de tendresse dont le souvenir restait en moi comme un parfum merveilleux ?... Mais, sotte! comment le saurais-tu, puisque jamais je ne t'ai rien dit de tout cela ?... C'est à l'époque où tu étais « bien » avec cette petite cabotine... Tu vois, il y a encore de la rage jalouse en moi, malgré tout... malgré l'heure où je suis... C'était donée mademoiselle Mergy qui t'occupait alors...

Que de fois nous sommes allés ensemble l'entendre jouer, et quelles minutes j'ai vécu à voir naître en tes yeux ce pétillement particulier — souvenir des joies récentes, excitation d'orgueil à sentir admirée, souhaitée de toute une salle la femme qui est à vous!... Mais, à ce moment-là, si cher ami, je croyais que tu m'aimais encore de cette confiante, grave, inébranlable tendresse que tu m'avais promise à laquelle, pauvre folle! j'imaginais avoir un droit... Et j'ai supporté Mergy, puis, après elle, les deux danseuses, puis l'écuyère du Nouveau-Cirque, et des cocottes, et la marquise, et toutes... Car j'ai tout su. Comment? il n'importe. J'ai tout su.

Cramponnée à mon rêve, je continuais à me répéter, tandis que palpitaient en moi les folies et les désespoirs : « Je suis la seule vraiment aimée. Pour ne pas me perdre, il renoncerait à ces femmes sans hésiter, joyeusement, car c'est moi, moi qu'il aime. Comment ne m'aimerait-il pas, puisqu'il a juré de m'aimer toujours, puisqu'il dit si souvent qu'il m'adore ? » Car te souviens-tu, cher menteur, des paroles que tu murmurais, tout près de mon oreille,

au retour de tes expéditions amoureuses, lorsque, triste d'être las, il te fallait mon cœur vaincu pour effacer l'amertume des « après »?... Te souviens-tu ? Moi, je les entends ces paroles en ce moment, dans le silence de la nuit... Ecoute-les :

« Je n'ai que toi au monde. Je n'aime rien ni personne. Je n'aime que toi. Tu es ma raison de vivre. Vers toi mes actions et mes pensées remontent comme à leur source inspiratrice... Je n'ai que toi ! »

Tu m'as dit cela, cher, tu me l'as dit. C'est de cela que je vais mourir...

Il y a six mois, voilà ce qui est advenu. Un soir que, souffrante un peu, je m'étais endormie dans l'ombre de ma *reading-room*, tu es entré sans me voir... Tu n'étais pas seul... tu n'étais pas seul. Avec toi, tout contre toi, il y avait Andrée... Andrée ! la femme de mon frère... Et vous vous êtes assis tous les deux à quelques mètres de moi, et, à vos paroles, j'ai compris que vous me pensiez sortie...

Au bout de peu d'instants, vous vous êtes tus, et j'ai senti tout à coup que l'atmosphère de la chambre changeait, qu'elle s'enfiévrait,

devenait brûlante. J'ai compris que quelque chose allait advenir.

Tu as pris *sa* main, tu l'as attirée vers toi. Elle s'est défendue contre ta caresse en prononçant mon nom. Alors tu as dit :

« Elle ne saura rien... Ah ! combien je vous aime ! »

Et, comme, de nouveau, elle invoquait son amitié pour moi, son respect de mon foyer, — tentant, avec la voix faussée des désirs mal dominés, de te faire souvenir de nos liens d'âme à tous les trois, tu as dit encore :

« Qu'importe ? je ne lui dois rien... je n'ai plus d'amour pour elle ; elle le sait, elle y est indifférente... Andrée ! je n'ai que vous au monde, je n'aime que vous. Vous êtes ma raison de vivre. Vers vous mes actions et mes pensées remontent comme à leur source inspiratrice... Je n'ai que vous ! »

Elle t'a laissé l'embrasser sur ses paupières closes, et vos souffles, irréguliers et durs, ont seuls brisé le grand silence pendant un temps très long.

Puis un pas a sonné dans une pièce voisine. Tu as dit bien vite :

« Oh ! ces deux êtres qui nous séparent !... Votre mari, ma femme !... je les hais ! »

Cher, voilà cinq mois que mon pauvre frère et moi avons cessé de vous séparer. Cinq mois que vous êtes l'un à l'autre... Heureux êtres ! vous pourrez vous unir sans horreur...

J'ai, lentement, pas à pas, gravi un dur calvaire, mon ami. J'ai tant souffert qu'un jour il m'a semblé que la faculté de sentir était morte en moi, que j'étais un être à jamais oublié par la vie dans un désert de ruine où tout était mort, les sons et les pensées. Mais pourquoi te dire ce qu'ont été ces jours ? Qu'importe à ton bonheur que j'aie agonisé dans mon silence ?

Je ne veux pas t'accuser, mon si cher ; je veux, au contraire, tâcher de m'en aller doucement de la vie, de m'en aller *pardonnée...*

Car, écoute-moi, cher bourreau de ma pauvre âme, laisse-moi aussi te parler tout près, tout près de ton oreille, et te dire les mots qu'il faut que je te dise avant la minute bénie qui va me donner l'extase du néant.

... Il y a eu un jour terrible, un jour où j'avais cette pleurésie dont j'ai failli mourir... un jour où j'ai vu dans tes yeux l'espoir d'être libre!... Oui, cher, je l'ai vu. Et alors j'ai cru que je ne t'aimais plus. Avec ma convalescence a commencé une nouvelle phase de ma vie. J'ai voulu m'arracher à la désespérance qui me clouait à terre. J'ai voulu être aimée, j'ai voulu vivre... Ah! que ne puis-je dire à toutes les pauvres femmes tombées d'un rève et qui cherchent le fantôme de leurs joies, que ne puis-je leur dire quelle est leur folie!...

Oui, j'ai voulu être aimée, j'ai écouté les paroles confuses, hésitantes qui se chuchotaient près de moi, depuis longtemps déjà. Elles se sont précisées en l'aveu merveilleusement éloquent d'un grand amour, contenu pendant des années par un respect infini... J'ai écouté. J'ai senti mon cœur tout chaud dans ma poitrine. J'ai cru que j'aimais cet homme, j'ai cru que j'étais heureuse. Et, pendant des semaines, j'ai engourdi ma douleur aux songeries douces de cet amour nouveau. J'ai revécu les puériles heures des débuts de

la tendresse, l'émotion vive des mains qui se frôlent, la petite angoisse qui fait qu'on défaille à rencontrer trop brusquement certains égards. Oui, j'ai cru que je l'aimais.

Tu m'a laissée ici, seule, avec lui, le mois dernier... Je t'ai bien supplié de ne pas partir... Tu t'en souviens?... Mais Andrée t'attendait en Touraine. Tu es parti! Tu es parti en me disant des mots froids où il m'a semblé qu'il y avait de la haine... Tu es parti. Nous sommes restés seuls, lui et moi.

L'attendrissement douloureux des jours venants d'automne sortait du sol autour de nous. Le dessin dans l'air des premières feuilles qui tombaient, lentes, avivait la tristesse de nos cœurs. Pendant des heures, nous errions dans ce coin singulier du jardin où des milliers d'asters mauves s'étalent en files longues, se massent en touffes énormes, montent sur les plis de terrain qui enclosent cet endroit. Et nous regardions, sans parler, ce bouquet géant, tout mauve sous les navrants ciels mauves du crépuscule. Parfois, nous restions assis sur le vieux banc de pierre, les yeux flottants parmi la mer des asters mauves, silencieux tous deux,

et il y avait des larmes dans mes yeux, des larmes dans notre cœur.

Puis, comme une fatalité féroce, ce qui devait advenir *est advenu*. En un moment de solitude plus profonde, de tristesse plus poignante, j'ai pleuré... j'ai pleuré en appuyant mon front sur ce cœur que je croyais à moi, qui est à moi peut-être.... Mais que m'importe ?

Est-il, crois-tu, sur toute la terre, un homme, un seul, qui soit capable de respecter la douleur qui nous fait lâches... un homme qui laisserait pleurer une femme dans ses bras sans chercher son baiser ?... S'il en est, ce n'est pas celui-là... Tu as compris, cher mien... J'ai appartenu à cet homme. Et puis... Et puis je me suis enfuie. Car je venais de comprendre cette épouvantable chose, c'est que je t'aimais toujours, que je t'aimais plus qu'auparavant, que je n'avais aimé, que je n'aimerais que toi. Les mains dont le frôlement m'émouvait jusqu'à l'âme, c'étaient tes mains : ce qui mettait de l'étouffement dans les silences, c'était la peur et le désir de ton baiser, et, si le choc des yeux de cet homme m'angoissait parfois

délicieusement, c'est qu'en ses yeux j'avais vu ton regard. Ce rêve fou et malsain, c'était le recommencement de ton amour !

O bien aimé ! quand j'ai compris que je m'étais donnée, donnée à un autre que toi, j'ai bien vraiment failli devenir folle ! Pendant trois jours entiers, je suis restée enfermée dans ma chambre, brûlée de fièvre, la pensée délirante... Et puis tu as annoncé ton retour... Tu es revenu... je t'ai revu... Je viens de te revoir... Tu étais triste, fatigué, irrité contre la vie... Une fois de plus tu revenais à mon inépuisable tendresse. Tu m'a dis des mots si doux !... Tu as semblé souffrant de me voir souffrante... Tu m'a avoué un spleen qui te donnait l'envie de fuir loin du monde, d'aller passer des mois en un coin perdu et radieux... avec moi !...

Mon cher adoré, mon seul, mon seul amour... je ne puis plus rester à tes côtés sur le chemin... J'ai un amant !

Adieu... Je viens d'aller entr'ouvrir la porte de ta chambre et de t'écouter dormir. Ton souffle était si calme !... Adieu. Je te prie de garder mon secret. Ne fais pas d'éclat. Par-

donne. Sans doute, H... partira d'ici après mon enterrement. Ne te bats pas avec lui... ne lui dis rien... pauvre être : à quoi bon ? Je ne l'ai pas revu depuis cette heure... cette heure qui me tue.

Adieu, adieu, cher, mon seul amour. Ah ! combien je t'aime !

LYANE.

. . . .

. . . .

— Quelles canailles que les femmes ! exclama sourdement M. de Fromenteau comme il finissait de lire cette lettre, pendant que l'on ensevelissait la morte.

LE TABLEAU

C'est une curieuse aventure.

Madame Méraude, celle que tout le monde connaît parce qu'elle est très riche et le montre, parce qu'elle a de l'esprit quelquefois, et puis encore parce qu'elle est terriblement séduisante — la madame Méraude dont le mari est mort d'une chute de cheval huit jours après l'avoir épousée — madame Méraude, enfin, la seule, se promenait un jour de mai dans une salle de l'exposition de peinture aux Champs-Élysées.

Il pleuvait dehors, et au dedans c'était une humidité chaude, énervante. Les tableaux, plus agressifs encore sous la lumière faussée par la

course des nuages, avaient des luisants huileux spécialement répulsifs et une odeur *neuve* à faire lever le cœur.

Madame Méraude avait une toilette qui lui donnait l'air d'être une grande fleur d'orfèvrerie, dont ses yeux eussent fait les pistils d'émail; son teint était très en condition; elle avait déjeuné exactement comme il faut faire pour pouvoir continuer sa journée avec la légèreté de l'abstinence, et pourtant avec ce chauffage du cerveau que donne la nourriture bien appropriée aux circonstances.

Madame Méraude éprouvait alors une de ces sensations de plénitude de vie qui n'admettent de déplacement ni en soi ni dans les conjonctions extérieures. Aussi se sentait-elles des indulgences infinies pour tous les coupables qui avaient empilé le long des murs tant d'opprobre, fruit de tant de sueur. D'un pas lent, calme et onduleux, elle allait...

Peut-être se trouve-t-il — même parmi mes lecteurs — des gens qui ne connaissent pas Michelle Méraude. Pour ceux-ci je dirai qu'elle est l'une de ces floraisons magnifiques de vie qui mettent à l'âme d'infinies tristesses en

évoquant, par contraste, la brièveté des choses. Jolie ? On ne peut la qualifier ainsi. Mais elle a une chair de soie, des cheveux en paquets lourds d'un si beau ton d'or calmé dans l'ombre, ses dents sont d'un tel éclat, ses lèvres donnent une telle nostalgie de son baiser, qu'il n'importe guère qu'elle ait le nez un peu court et un peu retroussé, les yeux un peu petits... je ne sais quoi encore, car vraiment il est difficile de détailler cette personne qui s'est fait un irrésistible charme de ce seul fait qu'elle daigne exister et rayonner la belle chaleur de sa somptuosité autour d'elle.

Elle allait donc, avec l'air d'une grande fleur d'émail, dans le calme de l'habituel succès. Elle traversait l'étonnement admiratif des badauds, et sur sa bouche, rouge comme sont rouges les anthuriums, le fantôme d'un sourire flottait.

Tout à coup, elle s'arrêta devant un tableau et longtemps, très longtemps, demeura là. — Le fantôme de sourire avait disparu. D'abord, ses yeux s'étaient noyés d'une douceur vague ; maintenant, une flamme s'y animait, et le masque fin de madame Méraude frémissait tout de la montée forte d'un grand désir...

C'était ceci que regardait la jeune femme. Un très grand paysage : une terrasse cerclée d'immenses arbres d'automne, roux et noirs, s'enlevant sous un ciel chagrin où se bousculaient des nuées que l'on devinait emportées par le vent triste des journées tardives. Une haie, rougie comme les arbres, coupait la vue d'un fond que l'on sentait être en contre-bas. Cette terrasse devait se trouver très haut, surplomber une vallée. — Cette impression augmentait l'isolement poignant et exquis de l'endroit.

Deux marches très basses, contournées, descendaient vers les premiers plans du tableau. Il y avait des vases de marbre, des bancs, de marbre aussi, verdis, anciens, charmants et tristes ; à terre, des flaques d'eau reflétaient la pâleur du ciel. Et c'était oppressant et adorable, navrant et voluptueux, ce coin de monde solitaire.

Madame Mérande, qui n'avait jamais rêvé, restait devant le tableau ; elle songeait qu'elle pourrait être là, assise sur un des bancs de marbre verdi, sentant s'infiltrer en elle toute la désespérance de la nature en agonie, avec, auprès d'elle, quelqu'un à qui elle eût donné

son âme et qui, tenant sa main, étreignant doucement sa taille, lui dirait d'adorables et vagues mots d'amour que la mélancolie diffuse du paysage rendrait d'un charme plus précis, d'une griserie plus forte.

Le magique tableau retenait la jeune femme. Un peu de rose était monté à ses joues : elle apprenait comment on souffre de rêver à l'impossible.

Enfin elle continua son chemin. Mais une lassitude l'avait prise; elle sortit des salles et alla s'accouder à la galerie qui donne sur la sculpture.

Il y avait un nuage gris dans la vaste cloche vitrée; l'humidité chaude y était lourde à respirer, et, sur le sable jaune, au milieu des statues trop blanches qui évoquaient l'idée de tombes récentes, la foule circulant, toute sombre, avait l'air d'un public de grand enterrement débandé dans un cimetière.

Une nostalgie de quelque chose d'inconnu noyait le cœur de Michelle Méraude. Il lui paraissait que le vide de son existence venait de se révéler à elle.

. . . .

Vite consolée de la mort de son mari qu'elle connaissait à peine avant de l'épouser, avec qui elle avait vécu huit jours — juste ce qu'il faut à une femme paisible, comme elle en était une, pour trouver le mariage une assez ennuyeuse institution — elle avait arrangé sa vie très habilement, en personne qui sait la rapidité des heures.

Elle était active et tranquille, allait dans le monde chaque soir, n'y restait jamais tard, montait à cheval tous les matins avec quelques hommes qui causaient bien, voyait ses pauvres et réglait les détails de sa maison de onze heures à midi, se réservait deux heures pour lire et penser, faisait deux heures de visites — jamais plus, — recevait ses amis avant son dîner, puis s'habillait pour aller dans des endroits où elle était certaine de rencontrer des gens intéressants et sympathiques, car cette habile femme choisissait avec sagacité les milieux où elle menait ses toilettes et sa grâce.

L'été, elle voyageait six semaines, seule et libre; puis deux mois de visites dans des châteaux amis, et elle revenait à Paris.

Elle s'était, pendant les années ainsi passées,

crue, de bonne foi, parfaitement heureuse. On lui faisait cette jolie cour discrète qui s'adresse aux femmes très pures qui ont un peu d'esprit. Deux ou trois fois, chaque année, quelqu'un de ses familiers la demandait en mariage : elle refusait et, chose inhabituelle, les amoureux évincés demeuraient admis — avec, dans l'attitude, des nuances de tristesse peu à peu effacées.

Tout allait donc délicieusement dans la vie de Michelle. Du moins, elle avait pensé ainsi jusqu'au moment où le mystérieux paysage était venu éveiller aux replis de son âme d'étranges chansons tristes et passionnées qu'elle écoutait maintenant... inquiète.

Elle n'alla pas, ce soir-là, chez sa bonne amie Vincelles, qui donnait la comédie. Elle resta seule chez elle à regarder la pointe de ses mules pendant des heures longues. A vrai dire, elles étaient charmantes, ces mules blanches et bleues, copiées fidèlement sur un des Chardin du Louvre. Mais elle connaissait tous leurs aspects, et, sans doute, en les contemplant, elle rêvait à quelque autre chose,

car, tout à coup, et comme une pendule en saxe, escaladée et dégringolée par un troupeau d'Amours aux chairs doucement roses, se mettait à sonner minuit d'une voix aigrelette et vieillotte, elle se leva, l'air subitement résolu, et, s'installant à son bureau, écrivit un rapide billet.

Agacée de tout ce vague qui noyait son âme raisonnable, trop peu observatrice du lent travail des impressions intérieures, madame Méraude venait de s'imaginer que tout ce trouble charmant, mais qui l'énervait, procédait d'un désir irrésistible, fou, de voir cet endroit dont l'image l'avait ainsi émue. Il lui fallait savoir où trouver cette splénétique et amoureuse terrasse, il fallait y aller quand viendrait l'automne!... Peut-être rencontrerait-elle une désillusion, peut-être l'artiste avait-il mis dans son tableau une émotion toute subjective et que ne contenait pas le paysage... Qu'importait! Elle n'en aurait pas moins eu l'amusement de courir après une sensation, avec l'illusion qu'elle serait douce.

Le moyen de savoir la situation de la terrasse était simple : ouvrir le livret du Salon, trouver en face du nom du peintre — un nom étranger

— l'adresse de son correspondant à Paris, écrire là pour demander le renseignement. C'est ce qu'avait fait Michelle ce soir de solitude.

Huit jours plus tard, elle recevait une réponse. L'endroit était un coin de jardin royal aux environs de Turin.

Madame Méraude partit pour le cap Nord, emportant dans une des poches de soie de son buvard la lettre du marchand de tableaux. Elle resta juin et juillet en Suède et en Norvège. Au mois d'août, elle fit la côte normande; en septembre, le lac de Genève; puis alla en Bretagne. Dans les premiers jours d'octobre elle traversait Paris et prenait le train d'Italie.

Elle s'était moins amusée que de coutume dans ces courses diverses. Deux ou trois fois elle s'était laissé aller à pousser un peu loin des flirts ébauchés — puis il avait fallu reculer. Et au lieu de la sorte de reconnaissance mélancolique que lui gardaient à l'ordinaire les hommes dont elle refusait l'amour si tendrement qu'elle paraissait leur faire une grâce, il y avait eu des froissements assez vifs, de petites brouilles, grosses de rancunes pour l'avenir.

Michelle était mécontente d'elle-même et des choses; elle se plaignait vaguement de la solitude de sa vie, s'armait de sévérité pour l'égoïsme des amitiés qui l'entouraient; la terre, par instants, lui semblait un désert grouillant de vains fantômes. Elle était énervée, dormait moins bien, s'ennuyait parfois... En un mot, tout allait de travers.

C'est en cette disposition qu'un jour d'octobre où le ciel était voilé, bas, navré et navrant, où le vent triste poussait les nuées blêmes, elle monta dans le landau qui la promenait chaque jour aux environs de Turin — pour aller faire sa visite à la terrasse du jardin royal.

Comme elle y avait pensé, à ce coin de monde, depuis le dernier mai!... L'image de cette place avait hanté ses sommeils, et de vagues scènes d'amour s'y étaient esquissées dans ses rêves. C'est lorsque ce souvenir lui revenait pendant qu'on lui faisait la cour qu'elle devenait irritable et agressive — la paisible femme qui, jusque-là, avait si bien su mener sa vie.

Elle descendit de voiture hâtivement — on était arrivé — et rapide elle s'engagea dans

une allée, cherchant la terrasse où la haie rouge coupait le ciel, et dont les arbres géants dessinaient leur grand squelette noir et roux sur la ouate grise du ciel.

Tout à coup, elle s'arrêta, en face d'un espace vide et nu. Et elle eut un coup au cœur... *C'était là !*

Le sol, de place en place, était taché largement par les plaques qui restent des grands arbres coupés ; il n'y avait plus de vases de marbre, mais les marches basses, contournées, cerclaient la place ; la haie roussie coupait le ciel ; à terre, des flaques d'eau reflétaient la pâleur du ciel...

Il restait un banc de marbre, à demi démoli, étayé par deux grosses pierres. Sur ce banc, un homme était assis.

Le cœur serré d'un spasme d'angoisse, absurdement émue, Michelle s'approcha de l'homme et demanda en italien :

— C'est bien ici, n'est-ce pas, l'endroit que l'on nomme « la terrasse du Roi » ?

L'homme releva la tête. Elle vit qu'il avait d'étranges yeux errants.

— Oui, dit-il, c'est bien ici... Vous ne recon-

naissiez pas la place, assurément?... On m'a dit qu'ils avaient coupé les beaux arbres, enlevé les vases et les bancs.

Michelle regardait l'homme et, sous sa zibeline, frissonnait toute d'une émotion violente et douce. Il avait une tête admirable, petite, fine et pathétique, une tête de chef de bande du temps de la Renaissance — et ses larges yeux, ses yeux bizarres étaient éteints!

Il paraissait à la jeune femme qu'une analogie symbolique existait entre le paysage détruit, dont la découverte frisait son rêve, et cet homme aveugle, au masque blanc duquel était creusée la désespérance... Et tout à coup elle reçut, comme un choc, la divination de tout le mystérieux de cette rencontre, et sans hésiter elle dit:

— Vous êtes peintre, monsieur?

L'Italien eut un chevrotement de la voix en répondant:

— Comment le savez-vous?... vous me connaissez?

Alors, avec assurance, sentant qu'elle ne se trompait pas, elle articula lentement:

— Non, pas du tout... J'ai vu à Paris un

tableau qui représente cette terrasse... et je suis sûre qu'il est de vous.

L'artiste était si pâle que c'était une misère de le regarder.

— Oui, dit-il, c'est mon dernier tableau. J'avais mis là tout le désespoir de mon âme, car je *savais*... La terrasse est détruite, et je suis aveugle... Mais je vous remercie, qui que vous soyez, vous qui avez senti un peu de ce que j'ai senti dans cette infinie tristesse d'automne...

Il avait ôté son chapeau. La lumière morne d'octobre mettait un nimbe argenté sur la pâleur de son large front, et cette tête exprimait la douleur magnifiquement.

Madame Méraude s'assit sur le banc de marbre verdi, et doucement se mit à interroger le peintre.

. . . .

Elle a passé tout l'hiver à Turin.

Au printemps, enfin, elle est revenue à Paris — avec l'aveugle qu'elle a épousé. Et

sur le charme envahisseur de sa beauté il y a, maintenant, le rayonnement mystérieux des grandes joies intérieures et des rêves extra-terrestres.

MARIAGE AU CHATEAU

— Très jolie... ce soir, mademoiselle de Courneval. Il faut absolument vous féliciter, cher monsieur...

Elle avait souri en disant cela : c'était une Irlandaise, avec des yeux couleur de gouffre, des cheveux couleur de nuit. Elle était blanche ainsi qu'un fantôme charmant de *Lied* d'outre-Rhin. Le mauve de sa robe disparaissait par places et s'éclairait en d'autres comme s'il eût été un peu de l'obscurité fouettée de lumières qui enveloppait le grand parc, derrière elle, exhalant ces souffles tièdes, énervants et sensuels, des fins d'été. Ses épaules étaient si

blanches en son immobilité, qu'elle semblait — statue plus que femme — être venue appuyer à cette balustrade l'irréalité d'une apparition.

Maurice de Marvilly la regardait sans répondre.

Ils étaient sur la terrasse qui, du château descendait au parc, en longs gradins espacés, tapissés de jasmin, et où, sur la rampe de pierre, des Cérès et des Pomone du siècle dernier se silhouettaient vaguement. En dessous d'eux, sur la pelouse festonnée de guirlandes illuminées, on dansait.

Les attaques aigres des violons sifflaient toutes pointues par-dessus les nasillements couaqueurs du cornet à piston. De temps à autre, une grande buée lumineuse éclairait d'un rouge brutal quelque haut bouquet d'arbres, faisant paraître plus sombre encore le fond du paysage éteint en des ombres vertes et bleues.

Diana — elle portait ce nom ridicule et charmant de façon à faire avec ce qu'il contient de légendaires sensations, un peu absurdes et touchantes, un attrait neuf, moderne et irri-

tant — Diana sans remuer la tête tourna son regard d'inquiétude et de promesses, vers le jeune homme qui restait silencieux.

Il semblait ne pas avoir entendu la phrase ambiguë qui le félicitait sur la mince et blonde héritière qui demain serait sa femme... Et tout à coup l'envahit un immense dégoût de tout ce qu'il avait à faire !

Descendre dans le bal champêtre, se montrer, parler aux paysans grotesques mais électeurs... Il fallait être député, n'est-ce pas, puisque ses beaux-parents tenaient si énergiquement à ce qu'il allât, en des discussions inanes et dégradantes de toute intellectualité, épauler le trône et l'autel — chimères fatiguées, desquelles depuis longtemps il avait cessé de se soucier. Et puis que lui importaient les croyances et les gouvernements ? Qu'importait que le peuple s'imaginât plus heureux ainsi ou autrement ?... mais bien plutôt autrement qu'ainsi ?... Il faudrait bien pourtant que cela lui importât. C'était là son axe désormais, puisqu'il avait voulu se marier...

Là était le point, devenu soudain d'une inquiétude aiguë : pourquoi avait-il voulu se

marier ? Pour avoir toujours à ses côtés une petite personne très correcte qui savait son Gotha comme nulle autre en France, et qui lui donnerait des enfants... beaucoup d'enfants, sans doute... Était-ce vraiment de telles raisons qui l'avaient déterminé? Pourquoi d'autres?... Il était tout à fait dénué de famille, n'avait pas coutume de permettre à ses amis de le conseiller; rien ne l'avait poussé à l'action bizarre qu'il allait commettre. Pourquoi avait-il voulu se marier ?...

Diana avait fait un léger mouvement. Une lueur errante courut en frissonnant sur les grappes d'asters mauves qui s'accrochaient à sa robe mauve.

... Et voici que Maurice trouva ce qu'il cherchait...

Il l'avait aimée, la brune aux yeux de gouffre — follement aimée d'une de ces tendresses qui mordent à l'âme plus profondément qu'aux sens, et qui rendent craintifs les plus oseurs. Un soir comme celui-ci, sur un bout de plage, il lui avait dit gauchement sa passion douloureuse. Elle avait ri — de ce rire méchant qui était si bien à elle — puis, tout de suite

après, avait paru ignorer sa présence, préoccupée uniquement d'autres flirts. Atteint à fond, Maurice s'était retiré; soigneusement, depuis, il avait évité toute rencontre avec elle; pendant dix mois il s'était ennuyé jusqu'à la défaillance de tout entrain de vivre. Alors l'idée du mariage s'était offerte. Et voilà pourquoi il épousait mademoiselle de Courneval! pourquoi il serait père de famille et député!...

Un souffle de désespoir froidit tout son cœur.

Diana le regardait, un demi-sourire aux lèvres.

— Les grandes joïes rendent silencieux! fit-elle d'une voix singulière.

— Pourquoi ces ironies, madame? dit-il très bas.

Et, avec une fatigue subite du geste, il appuya son front à la corbeille de fleurs que tendait une grêle statue rieuse, tout près de lui.

— N'êtes-vous pas heureux?... la veille du jour qui doit vous donner la femme aimée!

D'un ton âpre, il jeta :

— Vous savez bien que je ne l'aime pas!

— Non. Comment le saurais-je?

Sans doute il n'avait pas compris que ceci était une question, car, au lieu de répondre, il demanda d'un ton dur :

— Pourquoi êtes-vous ici?... comment?

— Je me suis liée avec les Courneval l'été dernier à Trouville, et je viens d'acheter une propriété dans leur voisinage.

— Depuis quand savez-vous mes projets de mariage?

— Depuis le jour de votre demande, il y a aujourd'hui même deux mois... comme aussi, aujourd'hui même, il y a un an que nous avons causé ensemble pour la dernière fois... vous en souvenez-vous?

Oui, il se souvenait. Mais, cette fois encore, il ne lui convint pas de répondre.

— Comment avez-vous fait la connaissance des Courneval? reprit-il très vite et comme si, au bout de cet interrogatoire, il eût aperçu quelque chose qui l'attirât.

— J'ai été présentée à madame de Courneval par la baronne de Rivernay... Elle m'a conté toute votre affaire et comment vous l'aviez chargée de vos intérêts dans ces ténébreuses

négociations... cela m'a amusé de connaître votre future femme... vous comprenez.

— Mais... vous étiez déjà venue dans ce pays?... vous aviez une raison pour y acheter une propriété, vous qui haïssez la campagne?

— Une raison!... avais-je une raison?... Peut-être. Mais j'ai dû l'oublier.

Elle avait détourné la tête. Il s'approcha d'elle. Et avec une sorte de rage, il dit :

— Est-ce par pure perversité que vous êtes revenue dans ma vie? Avez-vous seulement voulu vous amuser à un jeu méchant?... Savez-vous que vous êtes pour moi la femme pour laquelle on commet toutes choses, celle qui vous marque l'âme et la chair irréparablement et que rien ne fait oublier?... Avez-vous imaginé une distraction à votre ennui dans les tortures que vous venez m'infliger, ou bien...

— Ou bien?... dit-elle très froide en tournant vers lui ses yeux qui scintillèrent comme un reflet rapide dans une eau noire.

— Je ne peux pas dire cela! Non, c'est impossible, n'est-ce pas, vous ne...

— Si!... A quoi bon ne pas vous le dire,

puisque nous voilà séparés, bien définitivement. Si : je vous ai aimé, vous seul et nul autre sur terre. J'ai voulu éprouver votre passion... pauvre ami! vous aviez plus d'orgueil que d'amour, vous êtes parti... ignorant que, même lorsqu'elles adorent, les femmes veulent qu'on souffre par elles... comment croire autrement que l'on est aimée?... C'est un malentendu irréparable!... Je vous aurais donné ma vie avec des joies indicibles, mais nous ne tromperons pas votre femme ensemble... je n'aime pas les vilenies... Allons! descendez dans le parc, on vous attend... et puis cette conversation dure trop : elle va choquer Monseigneur.

Et d'un geste de tête elle désignait la forme maigre de monseigneur de Santi-Quaranti qui marchait un peu à l'écart du groupe des fumeurs réunis devant les fenêtres violemment éclairées du rez-de-chaussée.

Maurice s'était tu longtemps. La vie animée et tintinabulante qui le frôlait, les rires, la musique, passaient devant lui en un étonnement. Il lui semblait que de longues années

avaient coulé, qu'il jugeait toutes choses de loin avec un calme de justice... Et tout à coup, une tranquillité se fit sur son visage angoissé.

— Venez, dit-il d'un ton d'autorité très douce à la jeune femme.

Elle prit le bras qu'il lui offrait, domptée par son accent. Et bientôt ils furent en une allée de silence, de nuit et de calme, où des odeurs de fougères montaient avec d'infinies tristesses.

Alors il la prit dans ses bras en une étreinte où frémissait l'infini désir. Et tout bas, la voix brisée, hésitante, humble — et volontaire pourtant, il dit :

— Je vous aime.

. . . .

La gare de Courneval est assez éloignée du château. Il était près de minuit lorsqu'un homme et une femme très emmitouflée d'un manteau y arrivèrent : le train de Paris allait partir.

— Tiens ! dit le chef de gare à un homme d'équipe sur le quai, je croyais que le mariage à Courneval n'était que pour demain... J'ai

dû me tromper. Voici les nouveaux mariés qui filent.

Et se baissant, il ramassa distraitement une branche d'aster mauve détachée de la robe de la « nouvelle mariée » montée, d'une allure nette et décidée, dans le train qui déjà plongeait en la nuit.

... A l'horizon, le bouquet du feu d'artifice tiré dans le parc de Courneval, éclatait avec des pétillements brusques et des lueurs de rêve sur le velours noir du ciel.

ÉTATS D'AMES!...

I

(OBSERVATION A)

État I.

Henriette de Maresville, vingt-six ans, très jeune pour son âge, pas moderne du tout. Tenue loin du monde jusqu'à son mariage, est arrivée à cette petite crise de la vie des femmes dans une complète incompréhension des nécessités de la polygamie. Sait le latin. A lu beaucoup de gros volumes, déchiffre Bach à partition ouverte, mais n'arrive pas à comprendre que l'adultère est une des formes de la vie.

Follement éprise de son mari, a passé les six ans de son ménage dans la contempla-

tion extatique de ce seigneur dont elle admirait l'esprit, la moustache, l'âme et les cravates. — Un « bon garçon », d'ailleurs, Lucien de Maresville : gai, entrain, aimant bien sa femme, mais plus encore *les* femmes, et le démontrant à toutes celles qui voulaient.

Henriette vient à découvrir que l'adoré a une maîtresse. Puis, comme les choses s'enchaînent sans qu'on devine clairement les comment et les pourquoi de ces enchaînements, elle apprend coup sur coup une série de déplorables anecdotes qui lui démontrent irréfutablement que ledit adoré la trompe depuis toujours.

Désespoirs, indignations : c'est une petite âme fière et pure, mais sans pardon. Comment pardonner à qui brise ainsi le cœur si librement, si entièrement donné?... Elle a beaucoup pleuré, mais des larmes de colère qui brûlent et n'apaisent pas. En vain son mari tente-t-il de lui faire comprendre qu'on a beau courir après toutes celles qui passent, on n'aime vraiment que sa femme. Elle ne se rend pas. Elle désire savoir le point de départ de cette théorie, dont elle juge l'évidence discutable,

et se demande si la raison en est dans la dot apportée et l'encaissement des héritages survenants. Cette hypothèse la révolte très particulièrement. Elle veut divorcer.

Entrée en scène des familles éplorées. On représente à madame de Maresville l'imprudence terrible d'une semblable mesure, le scandale, le chagrin qu'en aura sa grand'mère qu'elle aime tant, et combien cela contrariera son père qui est si correct, et aussi que cela nuira au mariage de sa sœur. Sa mère pleure, sa belle-mère sanglote, son mari parle de se tuer, son confesseur l'inquiète sur son salut. Et sa tante, une mondaine veuve, infiniment spirituelle et très au courant des choses, lui donne à entendre que le divorce est une inélégance et une gaucherie.

Elle ne divorcera pas. Mais vivre auprès de son mari lui est devenu une impossibilité. Quoi qu'on lui dise, elle demeure ferme en sa résolution de le quitter. Elle n'a pas d'enfants; rien ne la retient donc. Elle se retire chez ses parents. Là, du moins, elle pourra mener l'existence austère qui convient aux cœurs rompus.

Séparation amiable.

Le monde dit :

— Pauvre petite femme!... Ce Maresville est un vilain individu ; on ne se conduit pas comme ça !

État II.

Henriette de Maresville a vingt-neuf ans. Elle est jolie comme elle ne l'a jamais été. Plus jeune elle avait une tendance à engraisser : le chagrin l'a maigrie. C'est une fine blonde, avec des yeux pensifs et, dans toute l'attitude, quelque chose de tristement doux qui attire vers le mystère des mélancolies que l'on sent profondes et suaves dans le sanctuaire de sa pensée.

Pendant la première année de sa séparation elle s'est cloîtrée chez elle, tout à sa désillusion, à ses regrets, à ses découragements. Elle n'a voulu voir personne, aller nulle part ; elle s'est enfermée dans sa souffrance avec les gros volumes qu'elle aime et les partitions qui la

font rêver. Seule, sa tante, la belle mondaine si au courant des choses, a pénétré dans son intimité, parce que, seule, elle a su entrer dans les monomanies de ce chagrin exaspéré.

Sous cette influence adoucissance une détente s'est faite dans l'acuité des sentiments de la jeune femme. Elle a retrouvé quelque goût à la vie. Pendant la seconde année elle a un peu changé ses habitudes, repris quelque intérêt à ses toilettes, et consenti à retourner dans le monde de loin en loin.

Puis une sérénité lui est venue. Elle s'est aperçue qu'autour d'elle tous les ménages étaient disloqués, mais n'en marchaient pas plus mal. Et ce lui a été un triste adoucissement que de ne pas se sentir une exception. Ses rigidités de jugement se sont apaisées. Elle s'est surprise à sourire de ces bonnes histoires de trahisons mutuelles qui se racontent aux cinq heures entre deux tasses de thé.

Au commencement de la troisième année elle a observé en soi un changement, comme une palpitation plus ardente du besoin de vivre, un élan vers quelque joie pressentie mais non encore devinée. Elle s'est mise à

rêvasser beaucoup. Les gros livres semblent l'ennuyer; elle en lit d'autres où il est parlé de passion heureuse et de ce décuplement de toutes les forces de l'être qui se fait dans l'amour. En son passé de femme éprise et confiante elle a tenté de retrouver quelque écho de ces délires dont elle entend autour d'elle chuchoter la confidence par les femmes qu'elle nomme ses amies, et il lui a paru qu'elle n'avait rien connu de semblable. — D'ailleurs, chaque jour davantage, le souvenir des joies anciennes s'atténue, s'abolit. A certaines heures elle en est venue à se demander si vraiment elle a aimé son mari comme elle croyait l'aimer.

La très aimable tante, consultée sur ces troublantes sensations, a souri avec une indulgence affectueuse en disant :

— Ne te tourmente pas, ne t'analyse pas. Laisse-toi vivre... et tout s'arrangera.

Comme cette troisième année allait finir, Henriette a rencontré dans un raout un charmant garçon, très sérieux, très élégant, très tendre, qui s'est beaucoup occupé d'elle et de qui elle s'est un peu occupée. En quelques

semaines leur mutuelle sympathie a fait d'immenses progrès. Henriette s'est prise parfois à sourire un peu de ses grands désespoirs d'antan.

Le monde dit :

— Quelle tenue parfaite elle a, cette petite Maresville !

État III.

Henriette de Maresville a trente ans. La mélancolie de ses yeux s'est effacée, il y rayonne maintenant une joie sereine et chaude. Elle est une des femmes très élégantes de Paris. On l'aime infiniment : elle est si indulgente à tous ! Et d'un conseil excellent. Lorsque leur vie semble boiter, les jeunes femmes de son entourage viennent à elle chercher consolation et appui.

Elle ne vit plus auprès de ses parents, mais chez sa délicieuse tante qui a pu lui organiser un appartement dans son hôtel. Tous les soirs où elles ne sortent pas, l'ami sérieux et tendre dont, après s'être occupée un peu, madame de

Maresville s'occupe tout à fait, vient dîner avec elles. C'est une intimité charmante, que rien ne trouble.

Henriette, lorsqu'elle a le temps d'y songer, sent clairement qu'elle a pardonné à son mari... Pauvre garçon, qu'a-t-il fait de si grave, en somme? Le cœur est-il maître de soi? L'important, c'est d'aimer, l'amour étant vraiment la seule joie de ce monde. A quoi bon faire des drames avec la toute petite comédie que cela est de changer d'amour?...

Madame de Maresville se moque d'elle-même lorsqu'elle songe aux exagérations de désespoir où elle s'est agitée si longtemps. Il y a en elle un immense besoin de rattraper le temps perdu... et elle le rattrape.

Un matin où elles sont seules à causer dans le petit salon de la spirituelle tante, celle-ci dit :

— Avoue que j'ai eu raison de te conseiller de ne pas divorcer.

— Certes! s'exclame avec conviction madame de Maresville qui ajoute : J'aurais même fait beaucoup plus sagement en ne quittant pas mon mari. C'est si gênant souvent, cette situation de femme séparée.

La tante sourit de son joli sourire ironique et doux et répond ceci :

— Tu pourras retourner avec ton mari quand tu le voudras. Il n'a pas d'autre désir : il me l'a dit encore hier à l'Opéra dans ma loge où il était entré avec bien certainement l'espoir de te trouver... Mais tu avais mieux à faire que de venir entendre *Faust*... Oui, ma chérie, cet homme coupable et très repentant s'ennuie prodigieusement de n'avoir plus d'intérieur, personne pour tenir sa maison, pour causer avec lui des potins. Il t'accueillera à bras ouverts... ou à bras fermés, selon ta volonté.

— Et tu me conseilles ?...

— Le plus confortable toujours, ma chère amie. La vie, vois-tu, n'est compliquée que quand on le veut, mais si l'on sait prendre simplement les choses !...

. . . .

Madame de Maresville est rentrée dans son ménage, a repris ses réceptions et présenté à son mari l'ami sérieux et tendre : ils se sont convenus dès l'abord. La blonde Henriette a les yeux de plus en plus rayonnants d'une joie chaude et sereine. Décidément, elle juge son

mari un charmant garçon ; ils sont les meilleurs camarades.

Le monde dit :

— Elle a bien fait de se remettre avec Maresville. C'est une femme d'esprit.

II

(OBSERVATION B.)

État I.

Albert Dumoustier, trente-deux ans, sanguin nerveux, fortune suffisante. Exerce la profession d'homme chic depuis sa sortie du collège. Anesthésie complète du sens d'analyse. Hyperesthésie partielle et momentanée de la sentimentalité. Accidents circulatoires et de caractère périodique déterminés par un grand amour.

Le Grand Amour est une mondaine mince comme un fil de soie, brune par recherche d'excentricité en un temps où toutes sont rousses; des yeux si grands, si longs, que

lorsqu'on la regarde de profil, ils semblent, ces yeux,

> pleins de lumière,
> Qu'un ange très savant a sans doute aimantés,

demeurer dessinés de face, ainsi que les yeux ironiques des statues égyptiaques contemporaines des Pharaons.

Elle se nomme madame d'Arnay de Reuvres. Elle est de tempéramment intellectuel, idéaliste, et « fait aller » Albert Dumoustiers dans de très vastes proportions.

Pour le moment, ledit Albert Dumoustiers est en proie à une crise de contracture de cœur, fort pénible. Cette femme lui a révélé toutes les subtiles, diverses et supérieures manières de souffrir voluptueusement dans les frêles et profondes fibres de la tendresse. Il sait maintenant comment on est blessé — ainsi que par un couteau dans sa chair — de la froide distraction d'un regard qui glisse sur soi pour aller se river, tout à coup vivant et ranimé, à d'autres yeux ; comment on médite une nuit entière sur la signification possible d'un serrement des doigts, indifférent ou très légèrement

câlin ; comment on est hanté par l'ambiguïté d'une phrase qui, peut-être, promettait un peu... ou, peut-être encore, raillait ; comment un parfum respiré aux plumes d'un éventail ou à des gants une seconde effleurés avec des lèvres vénératrices, prend la solide consistance d'une personnalité et finit par s'animer au point d'acquérir une voix pour raconter les mystères de beauté de celle dont il émane ; comment on est jaloux de tout ce qui l'a intéressée : de la musique qui met un frisson léger à sa bouche et baigne ses yeux de souvenances et de désirs, du tableau trop longtemps contemplé qui fait s'accrocher à son visage railleur une marque d'attentif respect et la solennise dans l'admiration, des livres dont elle soupire en songe, de l'homme qui a été spirituel et de qui elle dit : « il est amusant », de l'autre qu'elle intitule : « un vieil ami », plus encore du nouveau venu qu'elle avoue piquer sa curiosité, et de son mari, et de ceux qui peut-être ont été ses amants, et des amies qui lui prennent du temps, et des inconnus qui la désirent au passage, et de ceux qui la regardent, et de ceux qui pourraient la regarder...

Il l'aime, enfin.

Elle lui a expliqué les beautés artistes du platonisme, et comment en cette savante marinade se confisent les adorations. Il a été frappé d'un respect admiratif pour la hauteur de cœur et de pensée dont elle témoignait ainsi — et son désir d'elle s'en est un peu plus exaspéré.

Parfois, en leurs très longues heures de tête-à-tête — car elle est de ces femmes dont la vie habilement ménagée se compose de séries d'audiences intimes qui donnent à chacun le sentiment d'être le seul ami de cette âme songeuse — en ces heures douces, Albert a risqué parfois des gestes... inattendus. Elle a eu alors une telle tristesse dans les yeux ! Avec quelle écrasante évidence il a compris qu'il était une brute, et elle un être de pure lumière ! Comme il a souffert de cela en tout ce qu'il y a de sanguin et de nerveux dans son tempérament...

Mais, il n'y a pas de souffrance qui vaille, madame d'Arnay de Reuvres veut être adorée en des prosternements très lointains, ou bien... la menace de ne plus la voir a suffi pour dompter complètement Albert.

Seulement, après un mois de cette passion envahissante qui lui faisait un écœurement de toutes les réalités de la vie, il a compris la nécessité d'une réorganisation de certaines de ses habitudes un moment bouleversées, et :

État II.

Il prend pour... exutoire, mademoiselle Cerrita, sympathique danseuse espagnole, douée de hanches significatives et d'une nature tendre excessivement.

Cette charmante enfant, moyennant une subvention convenable, consent à recevoir avec affabilité et à satisfaire sans attente aux aspirations les plus véhémentes d'Albert Dumoustier lorsqu'il arrive chez elle à cet effet et à des moments variés — tantôt vers onze heures et demie du matin, lorsqu'il a accompagné madame d'Arnay de Reuvres au Bois, tantôt avant le dîner et après les causeries de five o'clock, mais surtout après les bals où ils ont valsé ensemble ou les soirs d'Opéra au cours desquels il a regardé trop attentivement

les lignes serpentines et les tendres modelés du buste fin, souple et rond, de l'idéal aimée.

A la suite de cette mesure, Albert Dumoustiers est entré dans une voie nouvelle. Il s'est senti capable d'amour platonique et de rêves irréels.

Equilibre pendant deux mois. Bonheurs subtils à respirer une âme adorable. Il a pu aussi moins souffrir lorsque, par hasard, il fallait passer plusieurs jours sans la voir.

Tout allait bien. Mais :

État III.

Mademoiselle Cerrito est partie pour Marseille — un engagement de vingt représentations, somptueux.

Albert est un homme d'habitudes. La pensée de la remplacer momentanément ne lui est même pas venue. D'ailleurs, il n'est sans doute besoin que d'indiquer aux cœurs un peu délicats combien il y aurait de différence entre avoir pris mademoiselle Cerrita — comme on prend une potion calmante — et courir

après « toutes les femmes ». J'imagine être compris de tous ceux qui savent ce que c'est qu'un Grand Amour.

Pendant la première semaine, cela a encore pu marcher à peu près. Il faut noter du reste que les circonstances ont voulu que madame de Reuvres n'ait pu recevoir Albert que deux très petites fois, et pas seul.

Mais le neuvième jour il a eu subitement l'intuition que l'intimité augmentait bien singulièrement depuis quelque temps entre sa *Madone* et un poète décadent nouvellement présenté. Pendant la causerie de cinq heures il a risqué une scène de désespoir. Elle a été charmante, tendre, chaste — oh ! chaste terriblement, mais tendre aussi — lui a prouvé combien il se trompait et, pendant près d'une heure, lui a permis de garder dans les siennes sa main dégantée. Il avait terriblement le sang à la tête en sortant. A bu de l'eau de Vichy à son dîner, et marché pendant une heure et demie avant de rentrer s'habiller pour la rejoindre à la huitaine musicale de la baronne de Jessac.

Tout cela ne l'a pas remis. Ce concert a été

terrible. Elle était décolletée, décolletée... jusqu'à tout. Albert n'a pas fermé l'œil de la nuit.

Le lendemain, promenade à Cluny. Elle était triste et disait des choses douces, navrantes, sur le poétique passé, le si fugitif présent, et l'avenir mystérieux, si inquiétant. En la quittant, Albert Dumoustier avait envie de mourir, de pleurer et... oui, aussi de cela. Enormément.

A la fin de la troisième semaine, le malheureux garçon est arrivé au comble de la souffrance humaine. Il ne peut pas s'expliquer comment, depuis quelque temps, il a vécu près de cette adorable femme dans un calme de cœur — relatif il est vrai, mais qui pouvait encore s'intituler calme. Maintenant sa misère est devenue profonde. L'existence sans elle lui apparaît intolérable. Il parle de se tuer, la supplie de fuir avec lui, veut se battre avec son mari.

Cette fermentation se termine par une scène presque brutale, où il oublie totalement tous les respects dont il faisait profession, pour ne plus s'occuper que de démontrer l'énergie de ses sentiments.

Madame d'Arnay de Reuvres, digne et indignée, l'a mis à la porte et ne le reverra jamais. Il reste avec sa passion qu'il n'a pas pu complètement exprimer et son désespoir qui est énorme.

État IV.

Il est rentré chez lui, décidé à en finir. Il y a trouvé mademoiselle Cerrita, revenue un jour plus tôt qu'elle ne devait faire.

Le lendemain ils sont encore là.

Au crépuscule de ce lendemain, une bleue est apportée à Albert : elle est de madame de Reuvre :

« Je vous attendrai ce soir chez moi, à dix heures. Mon faible cœur, plus faible que je ne savais, veut vous pardonner malgré moi. »

Sur un divan, Albert Dumoustier fumait, étendu, un peu pâle ; mademoiselle Cerrita dormait, ayant un aspect d'immense lassitude.

Albert s'est levé du divan avec un effort. Il marche dans la chambre d'un air perplexe.

Il songe à l'ivresse ineffable, au songe pur

et doux de l'amour sans exigences auquel son cœur tout entier est revenu maintenant fervent, et calmé.

... Il a relu la dépêche, s'est passé les mains le long du dos en ce geste instinctif qui fait chercher la place d'un peu de courbature, a regardé le sommeil convaincu et mérité de Cerrita, puis encore songé aux tendresses platoniques et à leurs charmes délicats, et encore relu le télégramme, et de nouveau passé ses mains inquiètes sur ses reins ankylosés...

Et entre ses dents il a proféré ceci :

— Diable !

III

(OBSERVATION C)

État I.

Adalbert de Maffry, soixante-deux ans; énergies physiques très conservées, estomac résistant, congestion permanente de la face, petits filets sanguins très apparents sur le corps vitré de ses yeux saillants et remuants. Cheveux et très courts favoris, blancs — ont l'air factice à côté du ton papier buvard du masque.

Oreilles énormes à lobe prolongé. Chapeaux vernissés d'un luisant particulier, légèrement basculés sur l'oreille gauche. Pantalons clairs propices aux effets de cuisses —

navrants. Aspect général de candeur et de corruption.

Très follement amoureux de la vicomtesse de Saint-Epeire, cette pauvre petite femme si malheureuse en ménage. Tout le monde sait que Saint-Epeire est une canaille qui a passé son existence à manger la dot de sa femme dans les tripots. C'est-à-dire qu'il faut qu'elle ait du génie pour tenir sa place — et comment ! — dans le milieu des grandes élégantes où elle vit. Car elle n'a pas le sou, la gentille vicomtesse, pas le sou positivement. Mais c'est une femme qui sait s'arranger : M. de Maffry en était dans l'admiration — aux premiers temps de leur connaissance.

Elle est divinement jolie cette pauvre petite Saint-Epeire. Très pâle, très blonde, avec des yeux pâles aussi, elle fait venir à la pensée le souvenir de quelque tête de Minerve, fragment de statue chryséléphantine, dont la face d'ivoire a des reflets vivants, dont les cheveux sont frottés d'or et les prunelles délicatement teintées d'un peu d'azur. Comme ils sont purs ses chers yeux !... Qu'ils étaient beaux derrière leurs larmes, le jour bienheureux où elle s'est

laissé vaincre par l'immense amour d'Adalbert de Maffry.

Deux ans cela a duré sans accrocs ni doutes. Le teint papier buvard d'Adalbert s'est un peu corsé. Il a vendu aussi quelques actions du Nord — pour tirer Saint-Epeire d'une mauvaise affaire de jeu. La pauvre petite femme était dans un tel désespoir. Pendant ces deux années, Adalbert, chaque matin, a regardé dans la glace les favoris blancs et les yeux ronds d'un homme « adoré pour lui-même ».

État II.

M. de Saint-Epeire est mort très bêtement en tombant d'un fiacre qui le ramenait chez lui un peu gris. On pourrait imaginer qu'Adalbert est plus heureux encore que par le passé, eh bien non : Adalbert est troublé, profondément troublé !

Cette peste de Cléo Jacquemin — une amie de couvent de Jeanne de Saint-Epeire — n'a-t-elle pas raconté, devant lui, à son cinq heures, que jamais défunt Saint-Epeire n'avait

mangé la dot de sa femme, attendu que de dot jamais elle n'avait eue, mais une faible rente payée par son père — lequel avait eu, d'ailleurs, le mauvais goût de décéder sans laisser rien autre à sa fille que des dettes et son portrait peint par Cabanel. Les unes étaient restées impayées, l'autre avait été accroché à la plus belle place du ravissant salon empire où Jeanne recevait à l'ordinaire. Pour dire quelque chose, Adalbert, qui pour la première fois comprenait combien infâme est la calomnie, tentait de parler de la fortune personnelle de cet animal de Saint-Epeire. Alors il y avait eu une explosion de joie délirante autour de la table à thé.

M. de Maffry avait commencé à se sentir rêveur, car enfin... Il se souvenait bien d'avoir offert, à l'occasion, quelques petites bêtises: une jument de selle, un rang de perles roses. — Saint-Epeire ne s'apercevait de rien, et du reste, n'était jamais là. — Mais sauf cela... et une soixantaine de mille francs de factures en deux ans, c'était à peu près tout ce qu'il avait payé. Et quinze cents louis par an, c'est bien mince pour avoir six chevaux à l'écurie, trois

valets de pied à l'antichambre, s'habiller comme elle faisait, donner les dîners qu'elle donnait... Quoi, alors ? Quoi !

Il y pensait tellement que, sans en avoir la claire conscience, il vint à en parler. Ce fut l'une des joies du cercle pendant quinze jours. Quelqu'un, plus fumiste ou plus méchant peut-être que les autres, lui dit un soir :

— Voyons, Maffry, ne vous moquez pas de nous. Vous savez bien que la petite Saint-Epeire fait marcher son ménage depuis dix ans grâce aux bons offices de la mère Lesire, qui lui procure des banquiers à l'heure et à la course.

Adalbert était devenu du bon ton empourpré des fonds de tonneaux vides. Son ahurissement lui avait donné la force de se taire. Il était rentré chez lui, avait pris un bain de pied à la moutarde et senti la vie crouler.

État III.

Mais Adalbert ayant la conviction qu'il était un monsieur « qui la connaît dans les coins »,

après avoir pensé mourir d'émotion, sentit son cœur se raidir dans son corset. Il comprit qu'il se devait à lui-même d'éclaircir toute cette affaire.

Dès le lendemain, il se rendit chez madame Lesire et demanda à lui parler. Madame était en affaires. On le pria d'attendre dans un salon d'élégance tranquille, où beaucoup d'orchidées saturaient l'air de cette délicate senteur qui est leur parfum.

Au bout d'un temps assez long, madame Lesire parut, s'excusant. C'était une vieille dame grosse, un peu hautaine, avec de nobles bandeaux blancs largement ondés contre la cire pâle de ses tempes, un binocle sur son nez d'aristocratique courbure, digne et grave en l'austérité somptueuse de sa robe noire discrètement éclairée de jais. D'un ton de grâce condescendante, elle pria M. de Maffry de s'asseoir. Que désirait-il ?

Connaître une femme du monde absolument charmante. Les conditions seront ce qu'elles seront, répondit Adalbert, dont les favoris paraissaient plus violemment blancs et la face plus furieusement pourpre que jamais.

Madame Lesire eut l'ombre d'un sourire et contempla un moment le vieux monsieur rouge et blanc, avec un regard étrange où dansait une petite ironie malicieuse. Mais Adalbert, bien qu'il « la connût dans les coins », était un médiocre analyste des mouvements du visage humain.

— Monsieur, dit la dame, vous voudrez bien, avant toute chose, me dire votre nom. C'est une condition absolue que je mets à tout pourparler. Vous pouvez compter sur ma discrétion. Le secret professionnel, vous savez...

Il se nomma. La petite lueur moqueuse dansa de nouveau dans l'œil de la vieille femme.

— Quel est le nom de la personne avec qui vous désirer entrer en relations ? demanda-t-elle avec grâce.

— Madame de Saint-Epeire.

— Saint-Epeire ?...

Un moment, elle réfléchit. Puis :

— Permettez-moi de consulter mes livres, dit-elle. Ce nom ne m'est pas présent du tout.

Elle sortit, laissant Adalbert sur le point d'être ivre de joie — inquiet pourtant encore.

Peut-être n'était-ce qu'un oubli en effet. Elle en voyait tant! Peut-être allait-elle revenir en lui apportant la hideuse certitude...

Elle revint très vite, un sourire franc sur les lèvres.

— Vous êtes bien sûr du nom, monsieur?... Il s'agit bien de madame de Saint-Epeire, qui demeure rue des Écuries-d'Artois?

— Oui... précisément.

— Alors, je regrette beaucoup, monsieur, mais ce que vous demandez est tout à fait impossible.

— Le prix m'est égal, articula Adalbert d'une voix vague.

— Le prix n'y fait rien, monsieur. Vous offririez cent mille francs que je ne pourrais vous arranger cette affaire... Vous savez peut-être que toutes les femmes du monde sont cataloguées sur mes livres avec des renseignements en face de leur nom. Voici ce que je trouve en face de celui de madame de Saint-Epeire: « Femme très comme il faut, pas d'aventures connues, *rien à faire...* » Les personnes classées ainsi et elles sont rares, sont celles avec lesquelles, enquête faite, je sais

absolument qu'il est inutile d'essayer d'entrer en affaires... Je suis vraiment désolée !... Si vous vouliez jeter un coup d'œil sur quelques photographies...

— Non, merci, merci bien ! cria presque Adalbert, qui sortit comme une trombe.

Et tandis que, derrière un rideau, la mère Lesire et madame de Saint-Epeire, qui s'était glissée dans le salon au moment où il en fermait la porte, pouffaient d'un rire convulsif en le regardant monter dans son coupé, Adalbert de Maffry rajeuni, exultant, sentait toute la joie de vivre couler en lui comme un élixir puissant.

État IV.

Il l'a épousée. Il est heureux. Il espère un enfant.

LE PANTIN

C'était tout en haut du grand palais vénitien, sur une petite terrasse singulièrement nichée en des angles de murs. A cette terrasse il y avait une balustrade ciselée de trophées neptuniens : une élégante et svelte balustrade de marbre devenu d'un vert de grotte sous les oxydations lentes des vents marins. En bas — très loin — c'était une miniature de place où dormait le silence, où les murs si hauts des palais voisins amassaient l'ombre.

Et par-dessus les vagues des toits, troués çà et là d'une coupure où luisait un bout de canal, le ciel hésitant, atténué par des

buées légères, tendait sa soie d'un bleu passé.

La princesse Alba était allongée à terre, sur beaucoup de tapis, sur beaucoup de coussins. Elle avait noué ses longues mains d'altesse oisive derrière sa tête renversée. Elle regardait le ciel. — Il semblait qu'elle s'ennuyât prodigieusement.

En face d'elle, sur d'autres tapis, un homme assis, les jambes croisées, regardant la princesse en fumant. Et, bien qu'il fût très immobile, aucune sérénité n'émanait de lui. Il avait une tête tourmentée, martelée, avec des barres au front où la lumière se posait brusque. Ses yeux très sombres, sans tendresses, des yeux de rage et de passion, allaient, rapides, de la pointe aiguë des souliers vernis de la princesse Alba jusqu'aux cheveux hardiment tordus dont l'émail d'un bleu obscur la casquait fièrement. Très longtemps le regard de cet homme, où frissonnaient des peurs, des colères, des désirs, s'arrêtait à l'immobile face blanche, indifférente, et qui, sur le velours violâtre d'un coussin, paraissait — avec tous les bijoux qui pétillaient aux oreilles, qui luisaient au cou, qui s'allumaient au front hautain — plutôt un

magnifique objet d'art qu'une figure de vivante.

La princesse Alba est pâle à l'italienne, pâle à la slave aussi : son père était Russe, sa mère Sicilienne. Je dirai, en passant, que son mari, dont les aïeux avaient, comme ceux du vieillard d'Hernani, été souvent consuls, était mort l'année précédente.

Le personnage qui contemplait la princesse Alba était Jacopo Raffo, le poète aux rythmes étranges qui a tenté de transposer l'âme du vers antique dans la langue toscane, le romancier à l'observation incisive, amère et pénétrante, qui acclimate sous la joie claire du ciel d'Italie l'inquiétude et la douleur des âmes que voilent de leurs crêpes gris les brouillards septentrionaux.

Pendant dix ans, Jacopo Raffo, artiste consciencieux, amoureux de son travail et de sa femme, avait vécu paisible et relativement heureux en une modeste villa autour de laquelle des fleurs à parfums lourds poussaient sans qu'on les y aidât. Puis, un jour qu'il sortait de sa maison fleurie, le poète avait trouvé sur la route un landau arrêté. Le cocher, descendu du siège, arrangeait on ne

savait quoi au harnais rompu. Au fond du landau, il y avait une femme toute vêtue de soie blanche, auréolée de bijoux qui, sur sa belle immobilité dédaigneuse, avaient l'air d'*ex-voto* offerts à genoux à une vierge byzantine. Dans les yeux calmes et forts de cette femme, on voyait indistictement — comme on voit en certaines eaux tranquilles mais trop profondes — les inquiétantes silhouettes de rêves et de souvenirs, immobilisés parce qu'ils étaient morts. Ces yeux faisaient penser à un cimetière — ainsi que l'a dit plus tard Raffo dans l'une de ses meilleures strophes.

Ce jour-là, sans doute, le poète ne perçut pas les morts dont ce regard mortel était plein. Le soleil ardait. C'était un jour de printemps sublime. La femme blanche avait posé sur lui ses yeux d'onyx, et Jacopo Raffo avait perdu son âme.

Il s'était approché, offrant ses services, gauche déjà. Elle avait répondu, non à ce qu'il disait, mais en l'appelant par son nom et en lui citant deux vers de son dernier volume. Et le poète avait immédiatement compris que son existence enclose jusque-là en une simple

intimité douce n'était qu'une des formes de la mort. A ce moment la femme de Raffo avait paru sur le seuil de la villa et s'était, elle aussi, approchée. Elle était très blanche et très brune — comme la princesse Alba — elle avait aussi des bijoux au cou qui scintillaient dans le matin joyeux. Mais il y avait du bonheur dans son sourire, mais l'obscurité de son regard ne recélait pas de secrets mortels, mais sur sa poitrine un collier ne semblait pas un objet sacré. Elle était debout, gracieuse et gaie, ses pieds posaient sur la terre. Appuyée aux coussins de sa voiture, immobile, pâle, lointaine, la princesse semblait habiter un nuage.

Elles se parlèrent, les deux femmes qui se ressemblaient. La passante dit son admiration du poète, sourit presque en saluant du haut de son front. Et la voiture disparut dans la poussière.

Le lendemain, Jacopo Raffo sanglotait aux pieds de la Princesse — qui lisait attentivement un article de la *Revue télépathique*.

Huit jours après, comme elle quittait Naples, il quittait Naples, son travail, sa femme, et la

villa cachée et douce où il avait connu le bonheur humain — qui consiste, ainsi que l'on sait, à ne souffrir que de soi-même.

Il y avait deux ans de cela. Partout Raffo avait suivi l'idole blanche sans qu'une heure elle eût semblé s'inquiéter de sa présence. Il avait assisté à la mort du mari. Alba était une femme qui ne pouvait ni pâlir ni pleurer; elle n'avait pas pâli, elle n'avait pas pleuré. Elle n'avait rien dit de son émotion intime, mais s'était mise à courir le monde plus activement que jamais, achetant partout des demeures où elle ne devait sans doute jamais revenir, traînant insoucieusement à sa suite le grand artiste détraqué, à demi fou, dont le génie se dissolvait en un féroce et implacable amour.

Parfois la princesse interrompait une phrase ou un silence pour dire, de sa voix morne et veloutée, comme une draperie funèbre :

— *Jacopo caro*, vous m'ennuyez.

Jamais il n'en avait obtenu davantage.

. . . .

Ce matin-là, elle s'ennuyait plus, et, lui, avait plus envie de la tuer qu'à l'ordinaire. Ils se

taisaient, écoutant des cloches grêles sonnailler dans les lointains. Il y avait un souffle de brise errante qui apportait un parfum de fleurs.

— Voici deux ans que je vous ai vue pour la première fois, en une heure semblable à celle-ci ! dit tout à coup le poète.

— Quelle conclusion tirez-vous de ce fait intéressant ? répondit Alba distraitement.

— Beaucoup de conclusions... Et vous ?

— Une seule : que voilà deux ans que vous êtes un imbécile et que vous feriez bien de vous mettre à autre chose.

Il avait jeté sa cigarette, avec une imprécation brutale. Il était à genoux, penché vers elle, de l'agonie dans ses yeux tragiques. Elle cessa de regarder le ciel pour regarder cet homme, en qui frémissait une rage homicide, et, toujours paisible, elle dit :

— Comme vous êtes ridicule !

Il se mit à pleurer.

Alors, elle eut une sorte de longue plainte sourde.

— *O Dio ! Dio !* cria-t-elle, en nouant et en tordant ses mains au-dessus de sa tête. Comme il m'ennuie ! comme il m'ennuie !

Puis, avec un visible effort de tout l'être elle reprit d'une voix plus douce.

— Asseyez-vous, rallumez une cigarette!... Je vais vous raconter une histoire.

Elle se souleva, s'accouda dans le cousin violâtre et, tandis que des lueurs remuantes, s'accrochant à ses bijoux, semblaient mettre un peu de vie autour de sa tête si pâle, elle commença.

— Il y avait une fois un petit garçon qui vivait avec sa maman dans une vieille maison. La maman était très pauvre, mais le petit garçon était très heureux, car les coins de la vieille maison étaient pleins de ses rêves. Les meubles avaient des âmes et, quand le soir tombait, ils se mettaient à parler une langue étrangement douce que le petit garçon comprenait sans l'avoir jamais apprise. Et ces braves meubles boiteux, écornés, contaient des histoires au petit garçon, tout comme je fais en ce moment pour vous remettre de bonne humeur, fastidieux poète! Seulement les histoires des vieux meubles étaient plus belles que la mienne. Il y était questions de rayons d'or posés au front du petit garçon, dans le lointain

des avenirs, de fleurs jetées à ses pieds, de longues files de cœurs consolés ou ravis par la magie de son verbe et qui suivaient le sillage de sa barque voguant, sur une mer radieuse, vers un grand soleil.

» Et, à mesure que tombait la nuit, le petit garçon sentait son cœur s'élargir, et une grande joie le soulever de la terre vers des espoirs miraculeux... Or figurez-vous, *Caro Jacopo*, que quelqu'un, trouvant que l'enfant solitaire avait besoin d'un joujou, lui donna un jour un pantin. C'était un simple pantin de bois peint qui faisait le geste que voulait le petit garçon, pourvu qu'il prit la très légère peine de tirer un bout de ficelle accroché dans le dos du bonhomme. Dès lors, rien ne manqua plus au petit garçon. Il écoutait le soir les contes des vieux meubles, et, tout le jour, il faisait sautiller et gesticuler son pantin... A la longue il le cassa un peu. La peinture s'effaça. Mais les restes du pantin sautaient toujours, toujours prêts, joyeux, dévoués aux caprices du petit garçon qui aimait son joujou d'une tendresse douce et profonde. Or, un jour, un jour de printemps comme celui-ci, un vilain individu

nommé Hasard et qui a coutume de casser tout ce qu'il touche, prit le petit garçon par la main et l'emmena dans une boutique de jouets.

» Le petit garçon faillit devenir fou de bonheur. Mais très vite son attention se concentra sur un pantin qui ressemblait absolument au sien, à ceci près qu'il était bien rembourré au lieu d'être en minces lames de bois, que ses habits, de la même couleur qu'avaient été ceux de l'autre joujou, étaient de satin et d'or, que sa figure était soigneusement modelée, et... qu'il n'avait pas de ficelle pour faire remuer ses bras, ses jambes et sa tête... « Je veux celui-là! » cria le petit garçon. Et Hasard, qui est méchant, se mit à rire, le lui donna, et s'enfuit. Le petit garçon, en extase, contempla de près son nouveau jouet : il sentait la colle et la couleur, ses vêtements étaient tout raides, il semblait qu'on ne pût que difficilement l'approcher de soi. Et, tout à coup, le petit garçon, qui était revenu dans la vieille maison, au milieu des vieux meubles, se dit : « Il y a certainement quelque chose dans ce pantin-là! on voyait bien qu'il n'y avait rien dans celui

que j'aimais hier : il était tout mince et tout plat. Mais, dans celui-ci, il y a quelque chose. Je veux le voir, je veux le prendre! » Et, après quelques hésitations, le petit bonhomme commença à creuser la poitrine de son joujou pour voir ce qu'il y avait dedans.

» Quand tout le son de la poupée eut coulé à terre, le petit bonhomme continua de chercher longtemps, longtemps. Jusqu'au moment, où, le jour tombant, un des vieux meubles se mit à dire avec sa voix de passé : « Mais il n'y a rien dans cette poupée… » Alors le petit garçon comprit. Il laissa le joujou éventré sur le sol, et se mit à chercher son pantin de bois. Mais quelqu'un avait marché dessus ; il était tout démoli ; sa ficelle ne fonctionnait plus. Du reste, l'enfant s'aperçut tout de suite qu'il n'aimait plus le vieux jouet. Et, s'étant assis par terre, il pleura longtemps… Le petit garçon, mon cher poète, n'a jamais eu de rayons d'or au front, de fleurs dans les mains, de cœurs ravis et calmés dans le sillage de sa barque. Et les vieux meubles de la vieille maison ne parlent plus, quand vient le soir…

La princesse Alba se tut.

— Que veut dire tout cela ? demanda Jacopo d'une voix sourde.

— Cela veut dire que j'ai reçu, ce matin, une lettre qui m'apprend que votre femme est malade. Cela veut dire que vous allez partir aujourd'hui même pour la retrouver.... Pas d'objection !... Je veux !

— Oui... mais je reviendrai ! dit le poète violemment.

— Naturellement ! Les hommes reviennent toujours... à moins qu'ils ne partent. Ce qu'ils ne peuvent pas faire, c'est de rester.

Et la princesse, pâle, baissa ses paupières sur ses yeux lassés.

AMOUR !

Marcel Barnet et Erthol Lyell se sont rencontrés, comme tout le monde rencontre tout le monde — un soir de bal, un matin d'Acacias, ou une après-midi d'exposition — qu'importe ! Le fait à noter, c'est qu'ils se sont attirés l'un l'autre, irrésistiblement.

Elle, brune, avec une tête d'un fier dessin un peu tragique et que la forme des traits fixe en une expression de persistant pathétisme triste. Très pareille expression se retrouve sur certains boucliers d'or et de fer de la Renaissance en d'équivoques têtes de Méduse qui semblent dire l'horreur navrante que cela est de ne

pouvoir jamais noyer ses yeux en d'autres yeux ni communiquer la contagion de son sourire.

Pour compléter sa ressemblance évocatrice, Erthol Lyell est couronnée de cheveux sombres qui se tordent en boucles luisantes indomptablement annelées. — Trente ans, veuve, riche ; douée d'une âme fantaisiste, blagueuse, un peu chimérique mais surtout très moderne, une âme qui n'a vraiment que bien peu de points de suture avec la forme extérieure de fatidique guerrier qu'évoque son profil.

Lui, trente ans aussi. Un blond extra-nerveux, un peu attristé par un naufrage conjugal qui a fait du bruit il y a quelques années, séparé de son « indigne femme » mais non divorcé parce qu'il a des enfants, qu'on lui a beaucoup dit que le divorce fait tort aux enfants, et qu'il est une nature timorée, un inquiet que troublent les responsabilités.

Ceci est d'ailleurs de peu d'importance et noté seulement pour que l'on sache pourquoi, devenu amoureux comme un chevreuil d'Erthol Lyell, femme absolument irréprochable, il se trouva dans l'impossibilité de lui offrir son nom en même temps que sa vie.

Elle était parfaitement libre, parfaitement « Anglaise sur le continent », c'est-à-dire parfaitement méprisante de l'opinion des gens. De sorte qu'il suffit de peu de semaines pour que s'établit entre eux l'habitude de se voir continuellement, de s'écrire chaque jour, de nouer leurs vies enfin, comme s'ils partaient ensemble pour l'éternité.

Or, il est bien évident qu'ils ne s'entendaient pas — car, pourquoi eussent-ils été seuls de leur sorte dans le vaste monde. Non, ils ne s'entendaient pas, chacun ayant son idée bien claire et totalement différente de celle de l'autre.

Erthol se disait :

— Voilà un homme qui ne m'assommera pas avec ce qu'il craint et surtout ce qu'il désire ; lui seul amuse mon esprit, lui seul comprend jusqu'au fond les combinaisons de mes robes. Je vais me reposer dans une affection sûre, et ce sera toujours ainsi. C'est un être si charmant que ce Marcel, si différent de la brutalité vulgaire des autres hommes : un frère qui de temps à autre se souvient que sa sœur est femme — juste le temps qu'il faut pour dire le mot qui caresse

adorablement toutes les vanités... Exquis !

Et Marcel se disait — c'est bien simple et bien court ce que se disait Marcel — Marcel se disait qu'il l'aimait follement, et la voulait follement aussi.

Il va de soi qu'après un peu de temps, Marcel jugea utile au dérangement de la douce liaison de cœur et de pensée qui faisait la joie d'Erthol — femme très moderne, je l'ai dit, et par là, j'ai sous-entendu qu'elle était fort dépourvue de sens — de prendre des airs ténébreux et d'indiquer en des allusions lointaines qu'il souffrait intolérablement.

Tout de suite, madame Lyell s'intéressa. Avait-il mal au foie ? de la gastralgie ? des migraines ? des ennuis d'argent ?... Non, c'était l'amour ! La pauvre femme en resta découragée... Celui-là aussi !

Et vraiment comment ne pas la plaindre de cette chute du haut de l'idéale tranquillité sur la scie toujours pareille des « grandes amours troublées. »

Il y eut du froid entre les amis pendant quelques semaines. Puis, madame Lyell fit des avances. Elle avait un peu de vraie tendresse

pour cet imbécile dérangeur d'harmonies. Sa présence lui fit défaut. Puis, comme la banalité est non seulement épidémique, mais encore contagieuse, en sa jolie cervelle d'originale une idée bête poussa : elle imagina de le guérir de son insanité, de le ramener au calme — avec de la conversation et de la douceur.

Alors, commença l'application du système des petites indulgences qui passent pour apaiser les grandes tortures de cœur.

Un lundi, Marcel garda, une heure entière entre les siennes, la main d'Erthol, crispée d'étreintes qui faisaient craquer ses os ou effleurée de lentes caresses. Il se déclara parfaitement heureux.

Le mercredi, il lui fut permis d'embrasser la paume fraîche de cette main, et aussi le poignet — à cette place où les veines s'entrecroisent en un dessin géographique si joli sous la peau transparente et douce.

Le jeudi, ce baiser était déjà devenu d'une notoire insuffisance. Pour ne pas tomber dans le désespoir, Marcel dut se mettre sur le petit canapé où Erthol était assise — et où vraiment il n'y avait pas place pour deux per-

sonnes — et la prendre à la taille, l'appuyant contre lui d'un geste d'abord très doux puis quasi-brutal.

Le vendredi, il l'embrassa dans le cou.

Le samedi, sur la bouche.

Le dimanche...

Le dimanche elle se dégagea, se leva, réfléchit un moment, et lui dit :

— Je vois décidément que je suis une grande sotte. Mais il faut payer les sottises que l'on commet... Vous tenez absolument à ce que je sois votre maîtresse? Demain, j'irai chez vous, à trois heures.

Il fut ivre de joie.

Or, le lendemain elle arriva : sans voilette épaisse, sans toilette mystérieuse, l'air parfaitement tranquille, si tranquille et si bien l'air de quelqu'un qui accomplit simplement quelque chose de très simple que Marcel en fut comme un peu gêné dans son premier élan. Il avait tant de respect pour elle... Vous comprenez.

Elle s'assit, joliment engoncée dans les hauts collets de sa mante empire, le tulle de son voile correctement tendu sur son beau nez

droit et fier, le bout de ses doigts gantés dans le sachet de soie brodé de jais qui lui servait de manchon. Elle attendit un court moment, très court. Puis d'une voix qui imperceptiblement raillait :

— Eh bien ! mon ami, fit-elle, me voici bien à l'heure, comme vous voyez. J'ai retardé mes essayages, défait mon rendez-vous avec Claire d'Audoroff, pour que nous ayons une heure et demie de liberté absolue... Cela vous suffira, n'est-ce pas, pour vos petits exercices? Voulez-vous que nous commencions ?

Et Marcel sentit grandir en lui cette drôle de gêne qu'il avait eue à son entrée. Il fit un grand effort et articula avec un sourire douteux :

— Comme vous êtes bonne !...

— N'est-ce pas? répondit Erthol avec beaucoup de conviction. Maintenant, je crois que vous ferez bien de vous mettre à mes genoux... tenez, voilà un coussin... et il me semble que le moment est tout à fait venu de me dire que loin de moi rien ne vous est rien, que mes baisers vous font voir des paysages exotiques, que vous éprouvez par moi des émotions inconnues, et ensuite, si vous m'en croyez,

vous vous mettrez à m'embrasser éperdument.

— Vous vous moquez de moi, méchante! reprocha doucement Marcel en s'agenouillant, ainsi qu'elle le lui avait suggéré, mais gauchement, comme un comédien amateur répétant une scène d'amour devant un professionnel peu indulgent.

Erthol le regarda un moment, avec de l'ironie dans ses yeux.

— C'est très bien, fit-elle.

Puis, comme il lui glissait un bras autour de la taille, elle ajouta :

— Je crois que ce qu'il y a de plus pressé à faire, c'est de m'ôter mon manteau et mon chapeau avec des gestes fiévreux... mais adroits. Aussi, je vous signalerai qu'il y deux épingles dans le chapeau en question, que les pointes sortent très peu et, à cause de cela, sont infiniment dangereuses... Là ! je vous avais averti pourtant!... Donnez-moi votre main... Horrible cette blessure!...

Et de son mouchoir, elle tamponnait affectueusement le pouce de Marcel qui, éraflé par une des épingles qu'il avait tenté d'enlever, saignait terriblement.

— Vous avez dû vous piquer une petite veine, fit-elle d'un ton sentencieux. Avez-vous du perchlorure de fer?

Non, il n'avait pas de perchlorure de fer. D'une façon générale, cet astringent est peu employé dans les rendez-vous d'amour.

Le pouce saignait toujours. Marcel était très nerveux. Erthol toujours admirablement calme, disait :

— Comme les grandes émotions peuvent être dérangées par de très petits incidents! N'est-ce pas?... Car vous avouerez que vous n'êtes plus du tout ému en ce moment. Et même vous devez vous demander comment le reste de notre séance va s'user, car il vous sera difficile de trouver une transition spirituelle ou même pathétique pour passer de votre hémorragie à la prise de possession de mon adorée personne... Souvenez-vous, soit dit incidemment, que je n'ai qu'une heure et demie pour combler vos espoirs.

Ici, Marcel la prit aux épaules et chercha sa bouche avec véhémence. Avant qu'il l'eût trouvée, elle eut le temps de dire :

— Prenez garde à votre pouce! Le sang se

voit horriblement sur le satin gris et j'ai des visites à faire en sortant d'ici.

Cette phrase eut pour résultat d'empêcher totalement le baiser d'aboutir. Marcel regarda son doigt emmailloté d'un mouchoir, et piteusement dit :

— Je sens que vous me trouvez très ridicule.

Ce à quoi, d'une voix très douce, elle répondit :

— Vous exagérez, mon ami. Vous ne l'êtes pas plus qu'un autre... Ce qui est ridicule, c'est de se réunir à heure fixe pour se donner des sensations... auxquelles je ne chercherai pas de qualificatifs; ce qu'il y a de ridicule c'est de se déshabiller au milieu de la journée pour se dire qu'on s'adore en se faisant des bleus... Mais le temps passe. Saignez-vous toujours ?... Allons-nous, oui ou non, nous plonger dans l'extase ?

— Chère, si vous m'aimiez, vous ne plaisanteriez pas ainsi, fit Marcel d'une voix douloureuse.

— Que puis-je faire de plus ?... Vous me voulez, je viens m'offrir, et vous n'êtes pas content !... Voyons, décidément... votre pouce

est remis... jetez-vous sur moi et démontrez-moi ce que c'est que cette merveilleuse ivresse de laquelle on cause depuis si longtemps.

— ... Voulez-vous une tasse de thé ? dit Marcel après une seconde de réflexion.

Et, quand elle eut pris du thé, il lui montra une collection de dessins de maîtres espagnols. Puis, l'heure de ses visites étant venue, elle le quitta sur une poignée de main en lui disant :

— Au revoir, cher ami.

Il y a quelque temps déjà de cette aventure. Marcel Barnet ne parle plus à Erthol Lyell de ses tortures. Peut-être a-t-il compris qu'aimer est une chose et coucher une autre.

Et peut-être aussi attend-il *l'occasion*... Qui peut dire ?...

DE MA FENETRE

Il avait plu l'heure précédente. Des flaques d'eau, où se brisaient des coins de ciel, luisaient au pied des arbres. Le lointain boulevard, très large, était mort et tiède, presque désert. Au talus des fortifications brûlées par l'été précoce, un peu d'herbe tentait de reverdir après l'ondée. Le soleil s'atténuait à travers les buées chaudes comme des haleines et qui flottaient. Les sonorités rares paraissaient plus hautes dans la tranquillité d'après l'orage.

Une petite bonne anglaise et un très gros bébé débouchèrent à un angle de l'avenue et

lentement s'avancèrent sur le trottoir. La jeune fille était mince et grasse, avec des tons vifs de fruits printaniers à ses joues, à ses lèvres, et des yeux drôles, très grands, très jeunes, très bleus — du bleu dont sont les yeux dans la réalité et non pas dans la littérature. Elle avait le nez en trompette, elle était blonde, elle était de clair vêtue, et elle riait au gros enfant qui riait aussi, sa face ronde levée vers elle en un ravissement. On eût aimé embrasser le gros bébé — et aussi la petit bonne.

Le bébé devait avoir quatre-vingts centimètres. Il était gras. Il avait des bourrelets comiques et appétissants partout — au moins à tous les points de son petit individu laissés à l'air : à ses gros petits poignets, sur ses grosses petites pattes, à son cou d'un blanc de crème. Ses joues remontaient par-dessus ses yeux, des yeux candides et un peu blagueurs, des yeux où l'inconscience et la fumisterie nageaient dans une incomparable pureté. Il avait, ce bébé, une grosse boucle bête, juste au milieu du front, et qui semblait accrochée par un coiffeur maladroit dans la panne de

son chapeau cabriolet — car il avait un chapeau cabriolet, le gros bébé, et aussi une douillette avec trois grands plis dans le dos, et même, je crois bien, des souliers à cothurne qui faisaient faire des bourrelets absurdes à la petite graisse de ses chevilles et de ses pieds.

Le bébé regardait la bonne anglaise d'en bas du trottoir, où il manœuvrait ses bouts de jambes avec des difficultés drôles. Tout à coup, il poussa un cri de guerre. Et, saisi d'une énergie subite et incoercible, le gros bébé prit un trot éperdu, lançant au hasard ses jambes potelées, faisant flotter éperdument sa douillette et brimbaler son chapeau cabriolet et la boucle du milieu de son front.

Ivre de vie et de liberté, le gros bébé fuyait devant lui en une course qu'il imaginait vertigineuse, et il répétait son cri de guerre, car il sentait qu'il était très fort, qu'il allait très vite et que la terre lui appartenait.

La petite bonne amusée, hâtait le pas, criant de sa voix gaie : « Attends ! attends ! que je t'attrape ! » Et elle l'attrapait enfin, et il riait, délirant de joie, d'un grand rire qui

montait, descendait, d'un rire délicieux. Et la petite bonne, l'ayant enlevé dans ses bras, l'embrassait à pleine bouche, tandis qu'il semblait battre la mesure avec ses jambes qui ballottaient dans l'espace.

Comme elle reposait le gros bébé par terre, la petite bonne rencontra le regard d'un homme qui passait — l'un de ces individus d'aspect hésitant, commis flaneurs, Pranzini en chasse, inquiétants et louches. L'homme regarda la petite bonne et passa ses doigts spatulés sur sa moustache : une magnifique moustache noir hirondelle. La petite bonne s'arrêta; un instant elle resta les yeux pris dans les yeux de l'homme, et il sourit un peu, ralentissant son pas.

La petite bonne posa sur le trottoir le gros enfant tout essoufflé, qui demeura quelque temps, oscillant sur ses jambes écartées, méditant avec une nuance de gravité sur ce qu'il savait empiriquement des lois de l'équilibre; sa boucle avait allongé et lui chatouillait le nez. C'était un bébé résolu : il repartit tout à coup d'un élan furieux, et la bonne anglaise le suivit, tandis que l'homme aux yeux lui-

sants marchait parallèlement à elle, les mains dans les poches de son veston, cambré exagérément, un sourire de gouaille et d'invite à l'angle de sa bouche cynique de mâle à vendre.

Il était beau d'une sale beauté — un Italien sans doute — avec un luisement d'yeux prometteurs de joies. Il était sûr de soi, notablement habitué aux adorations animales des filles. Il avait le calme fort de l'homme pour qui les femmes se battent et qui sait que « ça vaut ça ».

La grasse et rose petite Anglaise était plus rose : le désir de cet homme en se posant sur elle l'avait troublée.

Le bébé bondissait, avec des cris pointus comme des morsures de rire. Son chapeau cabriolet versait de côté. Ce bébé avait des allures d'orgie vraiment extraordinaires.

La bonne s'était arrêtée, enfin maîtrisant la furibonde ardeur du moutard. Et elle lui parlait en mots déformés, cabossés, gentils, auxquels il répondait par ses joyeux cris aigus et par son rire clapotant et gloussant, qui s'étranglait parfois dans son petit cou blanc. Il était joli comme une fleur, ce bébé délirant

dans la moiteur tiède du boulevard tranquille.

L'homme avait repris sa marche, lentement, lentement, se retournant sans cesse vers la petite Anglaise qui, maintenant revenue sur ses pas, marchait en sens inverse de lui, très occupée du moutard radieux.

Mais sa marche hésitait un peu. Et, subitement, comme prise d'une défaillance de cœur, elle aussi se retourna vers l'homme, déjà un peu éloigné, et, une fois encore, elle resta les yeux pris dans les yeux luisants, prometteurs de joies... Elle ne marchait plus. L'homme aussi était arrêté; il fit un léger signe de tête, impérieux et tendre. « Viens! » disait le geste. Et tout le gentil corps de la jeune fille frissonna d'hésitation... Un moment sa jeunesse s'élança vers le beau mâle dompteur de femmes. L'heure douce et chaude d'été plia son jeune cœur... C'est si bon, l'amour! si triste, la vie!... Et la grande nature, indifférente à l'infamie des âmes, avide seulement de jeter les êtres au bras des êtres, faisait indécise la petite bonne à la bouche de fraise, au large regard bleu.

L'homme, plus cambré, souriant davantage,

l'appelait à lui par l'aimantation de son désir.

Mais, tout à coup, le bébé tumultueux, s'accrochant de ses pattes fossetées au tablier de la petite bonne, proféra une série de hurlements volontaires et joyeux qui indiquaient la subite et inéluctable décision d'être porté.

L'Anglaise, avec un soupir très léger, le ramassa, l'assit sur son bras, baisa violemment l'une de ses joues; et, détournée de l'homme, avec un nuage d'inconsciente mélancolie sur les turquoises de ses yeux, elle reprit lentement son chemin...

Lui, il eut un haussement d'épaules plein de mépris pour la bêtise de cette innocente. Puis, hâtant le pas, il disparut à un tournant.

... Et le large boulevard, morne et tiède, redevint désert sous l'âpre rais de soleil coupant les nuages du ciel brouillé.

PASSIONS HUMAINES

Quelques personnes doivent encore conserver le souvenir de l'aventure lamentable et quelque peu ridicule, advenue il y a une douzaine d'années à un très jeune homme infecté de littérature, éperdu d'égotisme, malade de vanité, incapable de réfréner un besoin hystérique d'être saugrenu devant l'attention publique. Il se nommait Henry Dulce.

Cet éphèbe avait inventé de décider une bonne mère de famille, à laquelle il avait inspiré l'un de ces amours dont seules les mères de famille honnêtes sont susceptibles — hélas ! — à lui donner un rendez-vous qui

devait être unique dans leurs vies, attendu que, tout simplement, tout gentiment, en tendresse, le cher garçon jurait, une fois satisfaction obtenue, de tuer sa maîtresse et de se tuer ensuite.

Pour séduisant qu'il fut le projet avait son envers. Mais la bonne mère de famille, appassionnée, n'y songea pas, eut la sensation d'être sublime, vint au rendez-vous, fut tuée... Le reste va de soi. Le jeune homme littéraire fit ce qu'il devait faire : il se rata, fut arrêté, dit des mots navrants, eut d'assez jolies attitudes. Et tout cela finit par sa condamnation à dix ans de réclusion.

Assez curieux le procès. Je m'en souviens encore. Frappante surtout la déposition du mari. Il n'y avait rien compris, cet homme. Rien d'un bout à l'autre. Il ne connaissait même pas le monsieur qui avait jugé bon de tirer des coups de revolver sur sa femme. Il arrivait tout justement d'un voyage fait aux Antilles pour ses affaires. C'était en son absence qu'Henry Dulce avait été présenté à la pauvre femme de la destinée de laquelle il s'était si lestement chargé.

Ce mari — je l'ai connu avant ce drame — était un excellent homme, très congestionné, beau dîneur, qui riait haut, avait aux coins des yeux les plissements significatifs des sensualités faciles, et vendait du coton. Il habitait une grande ville du nord de la France.— Pour mon confortable de conteur, nous l'appellerons M. Nemann.

M. Nemann aimait bien sa femme, lui faisait régulièrement un enfant tous les deux ans, lui donnait pas mal d'argent pour sa toilette, lui laissait une liberté absolue, mais — voilà ! — il manquait de chimérique à un degré que je ne puis pas dire. Les idées pures l'auraient certainement « rasé » — si jamais, de sa brave existence, il avait un instant songé à s'en occuper. Il appliquait cette simple théorie dont au reste la formule était dans ses centres nerveux mais non pas dans sa conscience, que l'homme n'a d'autres missions sur terre que se conserver et se continuer. Pour remplir la première, il travaillait dur, car vivre confortablement est une meilleure condition de la lutte contre la mort. Pour obéir à la seconde, il faisait — comme c'est déjà posé — un enfant

à sa femme tous les deux ans. C'était un homme d'ordre. J'achèverai de tout dire de lui en ajoutant qu'il avait voué au bézigue un amour excessif, bien qu'il y fût suivi par une déveine persistante. Impossible de rien trouver d'autre en M. Nemann — tout à fait impossible.

Elle, la victime, était une jolie créature que les livres avaient détraquée. D'insuffisante portée d'esprit pour dégager la dose de « fumisterie » que contient tout récit de passion, elle s'était installée une existence à côté de la vie, avec d'imaginaires joies, d'imaginaires douleurs. Et la réalité des choses lui était nauséabonde. Le solide amour râblé de Nemann la faisait pleurer ; elle aimait bien ses enfants, mais ils l'agaçaient un peu... En somme elle était prête pour le premier passant capable de bien chanter sa romance et de montrer au loin les ailes bleues du bel oiseau des rêves.

Tout cela était simple, vulgaire, et très banal — malgré l'intention qu'avait eue le bon jeune homme littéraire, d'en faire quelque chose de rare et de grave en y mêlant la mort. Il ignorait, ce petit, que la mort elle-même n'échappe pas au ridicule. Je présume

que c'est pour avoir commencé de découvrir cela, qu'au lieu de se tuer dans sa prison il s'y occupa sérieusement de philologie.

Enfin les dix années passèrent — assez bien. A mesure qu'il s'éloignait de cette grosse crise de sa vie, Henry Dulce s'était pris à la juger et à se juger lui-même. Il avait perçu la gaffe que cela est toujours de faire des choses violentes. Il avait regretté. Toute sa littérature était tombée de lui ; il était devenu pratique, froid, un peu féroce, décidé à vivre la vie, et complètement dégoûté du rêve.

Pendant ce temps le mari fit le chemin en sens inverse, tout aussi complètement.

D'abord il avait éprouvé cette sensation de stupeur qu'ont les gens paisibles à voir tout à coup leur vie entrer dans le domaine du fait-divers. Comment pourrait-il advenir qu'un homme sérieux, commerçant en cotons, bien posé, que *lui* enfin, subît une telle aventure ! Alors il commença de se souvenir que les aventures d'adultères contées par les journaux ont tour à tour pour acteurs des marquis et des horlogers, de très grandes dames et des demoiselles de magasin, et tout à coup l'irré-

ductibilité de la passion lui apparut. Il comprit que l'on aime aussi avec son cerveau. Et le monde fut changé pour lui.

Aux mépris excessifs, aux colères furieuses contre la morte, succédèrent de gros attendrissements nés de pensées sur l'horreur de sa fin. Il trouva un petit cahier relié avec le satin d'une robe de bal, et où elle écrivait au jour le jour les mélancolies oppressées de son cœur solitaire. Et il pleura beaucoup.

Puis il se décida à conduire ses enfants au cimetière où — après les autopsies féroces — la pauvre adultère dormait son ultime sommeil. Et il prit l'habitude de venir là, souvent songer à elle avec une indulgence grandissante. Un jour il sentit qu'il avait pleinement pardonné. Les ans avaient glissé sur la sanglante anecdote.

M. Nemann se disait, avec des regrets infinis qu'il aurait pu être très heureux s'il avait fait quelque effort pour comprendre la petite âme agitée, rêveuse et tendre, de sa femme. Et il se mit à repasser dans les traces de la disparue. Il resta de longues heures dans sa chambre demeurée semblable ; il lut les livres

qu'elle aimait, respira le parfum mi-évaporé de ce qu'elle avait laissé là de son âme...

Lorsque — dix ans s'étant passés — M. Nemann rencontra Henry Dulce dans une soirée d'artistes à Paris, ils étaient si changés tous deux par la volte accomplie en leurs âmes, qu'ils ne se reconnurent pas.

M. Nemann avait maigri, ses cheveux étaient très entièrement blancs. Il n'avait plus aux coins des yeux le froncillement de la sensualité joyeuse ; ses yeux mêmes étaient pâlis et dans leur clarté triste il y avait une bonté infiniment douloureuse qui lui faisait un beau regard de martyr.

Henry Dulce s'était épaissi dans sa réclusion. Il était pâle — pâle et gras. Sa peau luisait un peu. Son regard avait pris une précision, une fixité aiguë, et comme un poids. Des ridules se dessinaient finement entre ses sourcils et aux angles de sa bouche. Une amertume se dégageait de l'immobilité voulue de son masque un peu large. Il avait trente-quatre ans, une grande colère contre la vie, un intense besoin de revanche.

Or voici par quelle simple combinaison des faits ces deux hommes se rencontraient ainsi.

Pendant ces dix années de prison, Dulce avait beaucoup pensé, beaucoup écrit — en pesant beaucoup ses mots. Il était advenu que cette faculté d'invention qui l'avait mené à agir des drames en ses heures de prime jeunesse, s'était précipitée en une faculté de création, en même temps que la nécessité de songer sur soi-même avait prodigieusement développé son sens critique. Ces agents complexes l'avaient amené à écrire un singulier livre d'examen et de théorie sur la passion, tout vibrant de la puissante et communicative émotion qu'émane l'auto-analyse des fibres de l'âme. Ce livre — habilement lancé par le passionnel devenu pratique — venait d'avoir un de ces brusques succès qui font d'une œuvre, pendant quinze jours, la conversation inévitable des salons, la discussion et la blague des antres à littérature, l'occupation cérébrale du petit monde qui s'intéresse aux idées. Toutes les « femmes qui reçoivent » voulaient avoir Henry Dulce chez elles. Et il allait tout, voulant *voir*, chercher des points d'appui.

Ainsi s'était-il fait mener par un camarade chez le peintre Karl Ernsti lequel ignorait, jusqu'à son arrivée, que l'honneur de l'héberger dût lui être dévolu.

M. Nemann était là parce que Karl Ernsti, qui faisait alors le portrait de mademoiselle Nemann, avait beaucoup insisté pour que la jeune fille vînt entendre quelques virtuoses exotiques.

Tout cela était parfaitement naturel, parfaitement explicable, si semblable à l'éternelle ironie de la vie !...

Il va sans dire que, lorsque Henry Dulce eut parcouru les salons du peintre pendant cinq minutes, personne ne prit plus garde à la musique et qu'il se fit un de ces déplacements d'attention qui semblent mettre de grands courants dans l'air. Tous les yeux — et quels yeux ! — se posaient à la face blême et fermée de l'écrivain. Ces femmes rêvaient au mystère profond, sombre et doux, de son âme criminelle et passionnée. Les hommes pensaient à la veine d'un gaillard pour qui l'on meurt — comme était morte la pauvre folle si bien oubliée.

Peu à peu, on vint à Henry Dulce comme sous la force d'une aimantation trop puissante pour être dérivée. On se faisait présenter à lui. Un cercle se resserrait autour de sa chaise. Il demeurait froid, grave, gardant l'air fatal et équivoque où ses ambitions rageuses s'immobilisaient.

Et à un moment, M. Nemann, qui, épaulé contre une porte, songeait, les yeux perdus, entendit à côté de lui ces paroles :

— Dulce, Henry Dulce... vous savez bien... celui qui a eu cette histoire à Lille, il y a très longtemps... Il a tué une femme, il s'est tiré deux balles dans la poitrine...

— Oui, oui, très bien. Je vois... Comment donc s'appelait la femme ?

— Ah ! ça, par exemple, je ne sais plus... Avez-vous lu son livre?

— Le livre de qui ?

— Le livre de Dulce... Il a paru la semaine dernière... Lisez ça, mon cher, c'est épatant !...

Et M. Nemann, les causeurs éloignés, resta épaulé à la porte, les yeux fixés de loin sur Henry Dulce qui, sous l'avalanche des admirations, commençait d'ébaucher un pâle sourire.

Dans la poche de son habit, le mari avait ce livre « épatant » et qu'il fallait lire. Il l'avait lu, le soir même, ce petit volume d'élégant format, sur papier de luxe, ce délicat petit livre au titre rouge et noir, soigneusement tiré, ayant cet aspect joujou des volumes que l'on fait spécialement pour les jolis gestes des mains de femmes — ce terrible petit livre né d'une atroce et navrante histoire où, lui, il avait laissé toutes ses joies...

Et subissant la fascination qui amenait tous les invités vers Henry Dulce, lentement M. Nemann s'approcha de l'assassin de sa femme.

La scène avait un peu changé depuis quelques minutes. Plus audacieuse que les autres, une femme avait demandé un autographe : on l'imitait en masse. Dulce écrivait de bonne grâce, avec la même attitude amère, rapidement, d'une écriture énorme aux jambages écrasés, d'allure brutale et puissante. C'étaient des vers qui lui traversaient la mémoire, de brèves phrases latines, des réflexions quelconques ; le tout pénétré de pessimisme et d'âcre tristesse. Pourtant, par instants, le pâle sourire qu'il avait aux lèvres semblait près de

s'échauffer. Mais c'étaient des lueurs vite éteintes.

Or, maintenant, le mari de la morte était tout près de la petite table où l'assassin écrivait. Un moment ils furent seuls, en face l'un de l'autre, et ils se contemplèrent.

Dans le regard du mari il y avait une tristesse douce, une sorte de pardon large, et aussi quelque chose d'un incurable désespoir. Dans les yeux de l'amant il y avait une curiosité — car cet homme lui rappelait vaguement quelque chose. Quoi?... Il ne savait plus.

M. Nemann avait tiré le petit livre de sa poche. Il le posa sur la table.

— Voulez-vous me signer ceci ? monsieur, dit-il simplement.

Dulce s'inclina, ouvrit le livre, rapidement écrivit : *Souvenir cordial du 10 février 1892 à Monsieur...*

Puis, relevant les yeux :

— Voulez-vous me dire votre nom ? demanda-t-il.

Et le mari répondit d'une voix très calme :

— Pierre Nemann.

La pâleur du meurtrier faillit se colorer. Il

croisa son regard avec celui de l'homme debout devant lui. Un instant ils restèrent silencieux tous les deux. Puis, comme des gens s'approchaient, Dulce reprit la plume, écrivit le nom d'une écriture plus ferme, plus grande, plus brutale encore que le reste de la dédicace, et, tendant le livre il dit :

— Voilà, monsieur.

Le mari répondit :

— Merci.

Et, comme il s'éloignait, l'écrivain le suivit des yeux et son sourire s'accentua tout à coup plus amer, plus féroce.

... Peut-être venait-il de comprendre l'irrémédiable absurdité de toutes les émotions humaines.

FOU?

— Tenez ! en voilà un, me dit l'interne qui me promenait dans le grand jardin où le printemps farceur avait fourré partout des verts piquants et des jaunes imprévus, comme font les gamins à qui on a donné des couleurs.

— Qui ?... Ce monsieur ?

— Oui, ce monsieur. Il a tué une femme... madame de Balnerte... sa maîtresse, croit-on, mais on n'en est pas bien sûr. Naturellement, il a juré ses grands dieux qu'il n'était pas fou. Mais, c'était d'une telle évidence, qu'il a été acquitté ; et on l'a fait enfermer. Il est ici depuis deux ans... Causez avec lui, il vous

amusera. Il ne dit rien d'absurde que ceci : qu'il n'est pas fou.

— Êtes-vous bien sûr qu'il le soit? interrogeai-je avec une vague inquiétude; car, depuis les deux heures que durait mon excursion dans l'asile, l'idée m'était venue, plusieurs fois, que les interneurs pouvaient bien être moins fondés dans leurs affirmations que les internés.

— Oh ! tout à fait !... D'ailleurs, tous les assassins sont fous, vous savez, me répondit mon guide d'un air de solide conviction... Et aussi tous les gens qu'on appelle des héros, continua-t-il... Tous les excessifs, enfin. Les équilibrés restent tranquilles à faire leurs affaires et n'éprouvent pas le besoin de se risquer dans des actions dangereuses. Dès qu'un individu sacrifie à une idée son instinct de conservation, c'est qu'il est fou, c'est bien simple.

— ... Evidemment, fis-je de plus en plus perplexe.

Nous nous étions approchés du sujet de ce bout de causerie. L'interne nous présenta l'un à l'autre, avec une nuance d'ironie indicatrice

du sentiment qu'il avait d'être, lui, un de ceux chez qui l'instinct de la conservation est demeuré intact.

Puis il s'éloigna, ayant à faire, et nous laissa en présence, moi et le fou.

C'était un homme de très moyenne taille, avec une tête trop forte pour son corps — une tête tout en longueur, singulièrement coiffée de cheveux très blonds qui s'enlevaient au-dessus de son front en toupet dix-huit cent trente, et dans lesquels la lumière glissait, le coiffant comme d'une auréole d'or. Je ne sais plus rien de ses traits; rien ne m'apparaît plus que des yeux couleur d'eau, gris, verts ou bleus, selon les moments. Ils étaient trop écartés et se mouvaient incessamment comme s'ils eussent trouvé une souffrance dans tous les coins où se posait leur regard.

Après quelques mots sur le beau temps de ce jour, sur les fleurs qui poussaient, nous nous taisions, pris tous deux d'une sorte d'embarras. Et je commençais à rêver au moyen de quitter le personnage, lorsqu'il me dit assez brusquement :

— On vous a raconté mon histoire, n'est-ce pas? Est-ce que vous êtes médecin?

— Non, je ne suis pas médecin, me hâtai-je de répondre.

— Mais vous croyez aussi que je suis fou, naturellement?

— Mon Dieu, fis-je en hésitant, la folie est un état si difficilement déterminable...

— Que vous n'êtes pas bien sûr de n'être pas fou vous-même, sans doute? observa-t-il avec un rire sec.

— Oui... justement.

— Eh bien! moi, je suis tout à fait certain d'être dans mon bon sens... Et, tenez!... je vais vous dire mon histoire... Je l'ai déjà racontée à deux ou trois personnes... qui avaient l'air intelligent, elles n'y ont rien compris. Vous n'y comprendrez rien non plus, sans doute... Mais n'importe, cela me fera plaisir; il y a des moments où il faut que j'en parle... On vous a dit, n'est-ce pas, que j'avais tué une femme? Je vais vous expliquer pourquoi je l'ai tuée et pourquoi je la tuerais encore si c'était à recommencer... Vous vous apercevez bien que je suis un homme comme il faut. Autre-

fois, j'étais ce qu'on appelle dans le monde un garçon très chic; j'avais de la fortune. Je ne suis pas plus bête qu'un autre, mais je n'ai jamais rien fait, quoique j'aie eu des facilités pour tout, parce que j'ai horreur de l'effort... et puis aussi parce que j'aimais trop les femmes. J'ai eu des maîtresses... Vous n'imagineriez pas combien! J'en changeais souvent, parce que l'amour, pour rester beau, doit être court. Et puis, le meilleur moment est peut-être celui où l'on sent que cela va finir. Il semble qu'on goûte en une seconde toutes les joies qu'on a eues lorsqu'on est sûr qu'on ne les aura plus... Avez-vous jamais joui de cela? Et aussi quelle griserie dans les désespoirs de femmes qu'on quitte!... C'est tellement exquis une femme qui pleure, qui se tord, qui oublie même le souci de sa beauté, qui ne songe plus aux attitudes à prendre!... Ah! j'en ai eu de ces ivresses-là!... Ce sont elles que je regrette bien plus que les autres... Mais venons à mon anecdote, je ne veux pas vous ennuyer trop longtemps.

» J'avais rencontré cette femme, la seule qui m'ait fait souffrir, je l'avias rencontrée

dans le monde. Je ne peux pas oublier ce moment particulier où mes yeux sont tombés sur elle pour la première fois. Je venais d'entrer dans le salon, j'avais serré la main de quelques amis, quand la maîtresse de la maison me dit :

» — Venez que je vous présente à madame de Balnerte, à qui vous donnerez le bras pour aller à table.

» C'est bête comme tout, généralement, les phrases dans lesquelles la destinée tient tout entière !...

» Elle était appuyée à la cheminée, hanchant un peu, très grande, montrant l'extrême blancheur de sa gorge hors de son corsage blanc, où se posaient des nœuds énormes de velours noir qui avaient l'air d'impossibles papillons attachés à elle... Je crois bien qu'elle n'était pas jolie. Elle avait des traits trop marqués, le visage trop long, quelque chose d'impérieux, de volontaire et de hautain qui irritait. Au moment où je l'abordai, elle disait cette phrase à un homme accoudé près d'elle au manteau de la cheminée :

» — Peur ?... Oh ! non, je n'ai jamais peur de rien.

» Et je me sentis provoqué par ces paroles comme si elle m'eût insulté... Je ne peux pas souffrir les femmes qui n'ont pas peur, les femmes à âme dure qui savent vouloir et qui prétendent penser. Ce sont des monstres ! On devrait les tuer toutes comme j'ai tué celle-là ! En la conduisant à table, je me sentais la haïr inexprimablement. Et cependant, après avoir causé avec elle pendant tout le dîner et pendant toute la soirée, j'avais le sentiment de ne plus pouvoir me passer de sa présence !... Elle avait de l'esprit. Un de ces esprits cinglants, coupants, qui blaguent toutes choses. Elle affirmait incessamment, avec un air de mépriser l'opinion d'autrui, et elle discutait jusqu'au bout ses affirmations avec une apparence de logique exaspérante. Elle voulait avoir raison sur tout. Et, au bout d'un certain temps, elle causait à qui l'écoutait une sorte de vertige cérébral, paralysant, qui ôtait le moyen de lui prouver qu'elle avait tort...

» Le lendemain je lui mettais une carte. Puis j'allais à son jour, puis elle m'invitait à ses soirées, et, très vite, j'entrais dans l'intimité de sa vie. Tout de suite, je lui avais dit

que je l'aimais... Elle s'était moquée de moi, mais il y avait, dans le sentiment de désir et de fureur qu'elle m'inspirait, quelque chose de si fort, qu'elle cessa bientôt de se moquer.

» Pendant six mois, ce fut une lutte presque féroce entre nous. Jamais je ne lui ai surpris une faiblesse nerveuse, une de ces défaillances de cœur qu'ont les femmes les plus honnêtes. Elle restait toujours hautaine, volontaire, impérieuse. Elle me dominait odieusement. Je lui obéissais comme une brute! J'en avais peur parfois... et je la haïssais... Comment vous faire comprendre à quel point l'on peut haïr une femme qui n'a pas peur, une femme qui veut, une femme sans laquelle la vie semble impossible!... C'est à ce moment-là que je serais devenu fou, si j'avais dû le devenir... Nous passions des heures et des heures ensemble. Elle parlait de tout avec cet air d'être au-dessus des choses, plus forte que les circonstances, *invincible* en somme... Comprenez-vous bien le sens du mot *invincible?*

» Lorsque nous étions seuls, quelquefois, je la prenais brusquement dans mes bras, je cherchais à l'embrasser... Elle était incroyable-

ment forte… plus forte que moi, figurez-vous. Comme c'est ridicule, n'est-ce pas ? Elle était aussi plus grande que je ne suis, j'avais près d'elle le sentiment d'une faiblesse, d'une lâcheté singulière… Oui ! Je vous disais que j'essayais de l'embrasser : elle avait une façon de me prendre les poignets, de les tordre et de me repousser sans avoir seulement l'air de faire un effort… Oui, oui, j'étais vraiment ridicule, bien ridicule… Je le savais… Pourtant rien ne pouvait me détacher de cette infernale créature. Il y avait en elle une mystérieuse ivresse, uniquement sensible *pour moi*, et que je sentais bien qu'elle devait me donner un jour… Qu'était-ce que cette ivresse ? Voilà ce que j'ai mis longtemps à comprendre… Et enfin cela m'a illuminé !… Je vais vous dire comment…

» Souvent, nous montions à cheval ensemble. Elle était extraordinaire à cheval ! on la sentait plus forte que l'animal qui la portait et qu'elle maniait comme une chose… plus forte ! Elle était toujours *plus forte*… Eh bien, donc, un jour nous étions au Bois, dans une petite allée étroite, lancés en plein galop, lorsqu'à un

tournant, à vingt mètres de nous, débouche une victoria traînée par deux chevaux emportés : personne dans la voiture, plus de cocher sur le siège. Il y avait du taillis épais de chaque côté de ce chemin... étroit comme je vous l'ai dit, matériellement pas la place pour la voiture et nous, pas le temps de tourner. Vous comprenez bien la situation, n'est-ce pas ? Savez-vous ce qu'elle a fait, sans hésiter, tout de suite ?... Elle a mis son cheval un peu en biais, et à la seconde où les chevaux allaient l'atteindre, elle leur a tapé son stick sur la tête, furieusement, deux fois... les chevaux se sont jetés de côté, versant la voiture, s'abattant l'un sur l'autre, pendant que, pour éviter le timon, elle faisait cabrer son cheval à elle, en lui tirant la tête, de façon à ce que les pieds de devant retombassent sur le sol et non sur les deux bêtes qui, par terre, ruaient tant qu'elles pouvaient...

» Eh bien ! pendant tout ceci... je n'avais pas cessé de la regarder... elle n'avait ni rougi ni pâli... elle avait exécuté cette incroyable manœuvre *avec des yeux calmes !*

» Oui, c'est le moment où j'ai compris ce

qu'il me fallait, ce sans quoi je ne pouvais plus vivre : il me fallait *voir la peur dans ses yeux*... C'était là l'ivresse que je devais seul connaître !... Vous me comprenez bien, n'est-ce pas ? Eh bien ! quel moyen de voir épouvantés ces yeux durs et puissants, ces yeux qui me rendaient pareil à un enfant, lorsqu'ils se posaient sur moi ? La tuer, n'est-ce pas ? il n'y avait que cela...

Le singulier individu s'arrêta un moment et se mit à rire du même rire sec que tout à l'heure.

— Vous allez voir, reprit-il au bout d'un instant, comme cela a fini bêtement. Un soir, je me suis caché dans sa chambre. J'ai attendu qu'elle fût endormie, et puis je suis venu tout près de son lit... J'avais une lanterne que je tenais fermée... Je l'ai regardé dormir un moment... Ah ! quelles minutes !... Vous ne pouvez pas vous figurer comment on se sent vivre dans ces moments-là... Enfin, j'ai ouvert ma lanterne. Elle a été violemment éclairée, moi aussi... elle s'est réveillée et m'a regardé. Alors, j'ai dit :

» — C'est moi. Est-ce que vous me reconnaissez ?

» Elle a répondu tout de suite :

» — Oui, parfaitement. Faites-moi le plaisir de sortir à la minute ! »

» J'ai dit encore :

» — Je suis venu pour vous tuer.

» Remarquez bien, monsieur, que pendant tout ce temps-là, elle avait toujours *ses yeux calmes*... Quand j'ai dit cette phrase, elle a souri un peu et m'a répondu :

» — Si vous saviez comme vous êtes ridicule !

» Alors, je lui ai planté mon couteau dans la poitrine... J'ai oublié de vous dire que j'avais un couteau... Le corps a eu deux ou trois saccades, et puis ça été fini... Et ses yeux, monsieur, ses yeux sont restés ouverts... Vous savez qu'on dit toujours que les yeux des assassinés ont peur ?... Eh bien ! les siens avaient seulement un air de colère... cet air hautain et méprisant qu'elle avait lorsque je tentais de l'embrasser et qu'elle disait : « Je déteste les gens mal élevés... »

» Voilà toute l'histoire... Je suis resté là

jusqu'au matin, espérant que quelque chose changerait dans l'expression de ces damnables yeux... non, rien!... On m'a arrêté. On a dit que j'étais fou. On m'a enfermé ici... Tout ça m'est égal. Mais rien, comprenez-vous, rien ne me consolera de n'avoir pas vu la peur dans *ces yeux*... Ils n'existent plus maintenant... Jamais, jamais, je ne verrai cette chose... Pourquoi me regardez-vous avec cet air ahuri?... Ah oui, vous aussi vous me croyez fou... Imbécile!

Et, d'un pas brusque, l'assassin s'éloigna.

« TRÈS-BIEN-MERCI »

Il s'appelait Ernest Granin.

Toute sa vie il avait gardé la blondeur de poussin qui, à sa naissance, ravit d'extase la sage-femme. Il avait de gros yeux très à fleur de tête — des yeux d'un bleu si fixe, si définitif qu'en les regardant on ne pouvait que se dire: « Ce monsieur a les yeux bleus », sans que l'évidence de cette constatation laissât de place à une autre idée. Enfant, il était pâle, d'un ton uni de suif récemment fabriqué; entre vingt et vingt-deux ans, il lui était arrivé d'avoir quelquefois le sang à la tête, mais cela n'avait pas duré. Il était gras; son torse figu-

rait un parfait rectangle posé sur des jambes, comme en ces dessins que font les mioches. Il avait des mains courtes. Sa voix, incertaine, montait parfois brusquement à des notes grêles qui se fêlaient ou tombait à des notes trop profondes et qui ne parvenaient pas à sortir. Rarement il usait de son médium — qui était faible, d'ailleurs.

Dès l'enfance, il avait témoigné d'une notable facilité de caractère. Sa nourrice, lorsqu'il y avait du monde, l'interrompait brusquement aux moments où il têtait avec le plus d'entrain pour montrer « comme il était gentil ». Et, en effet, Ernest, au lieu de protester par les braillements coutumiers aux enfants, restait parfaitement silencieux et placide, ses yeux trop bleus fixés au plafond. La seule manifestation qu'il se permît était de continuer à têter dans le vide — et encore rien n'autorisait à penser que ce fût par ironie.

Il grandit avec sérénité, sans secousses, sans maladies. On le mit au collège; il y fit ses classes décemment, sans succès excessifs, sans excessives difficultés. Ses camarades ne le brutalisaient pas : il ne résistait à rien. Il accom-

plissait les corvées avec un sourire satisfait. Occupé de son action du moment, il n'en jugeait pas les conséquences, n'en recherchait pas les causes productrices, et, par cela, l'amertume de vivre était pour lui diminuée, presque supprimée. Souvent il était distrait. Une paresse intérieure le faisait jouir beaucoup de ces états où les sensations opèrent leur petit travail sans aller jusqu'au tuf de la conscience, éveiller les idées.

Vers dix-huit ans, il s'enrichit d'un tic qui ne le quitta plus. Lorsque quelqu'un l'abordait, tout de suite, sans attendre la formule de salut usitée, il disait d'une voix bredouillante et cordiale, avec un très léger rire :

— Très bien, merci, et vous ?

Ce qui fit que ses camarades de l'École de droit, puis tous les gens qui l'approchaient, s'accoutumèrent à l'appeler : « *Très-bien-merci !* » nom qu'il garda toute sa vie, comme il conserva sa blondeur de poussin.

Au bout d'un certain nombre d'années il devint notaire et remplit assez bien cette fonction, quoique l'impossibilité où il était de ne pas céder aux idées des gens avec qui il

parlait et sa flagrante impuissance à contredire, l'amenassent parfois à laisser ses clients s'embarquer pour le pays des chimères, et à les y suivre.

Il eut aussi le tort de prêter de l'argent à des personnes qui jugèrent inutile de le lui rendre, et celui de prendre pour maîtresses les femmes dont ses amis ne savaient comment se défaire. Certains allèrent jusqu'à dire de lui qu'il était un crétin. Mais toutes ces choses n'altérèrent pas sa sérénité, car il n'était pas certain que ses débiteurs ne dussent jamais le payer, et toujours il ignora le rôle spécial de sauveteur qu'il jouait, aux heures lasses, dans les liaisons de ses camarades. En somme, les femmes qu'il avait ainsi lui donnaient les mêmes joies qu'à ses prédécesseurs. Quant au fait de s'entendre affirmer qu'il était un crétin, il n'y attachait aucune importance : c'était une plaisanterie, sans nul doute, et, comme il ne cherchait jamais la raison des choses, il ne s'en troublait pas.

Un jour, quelqu'un lui dit :

— Il faudrait vous marier. Un notaire doit être marié.

C'était son plus intime ami, un garçon sérieux, très comme il faut.

Ernest Granin répondit :

— C'est vrai : un notaire doit être marié. Je vais me marier.

— Avec qui? interrogea l'ami, qui s'appelait Ludovic Nangeais et présentait chaque année un cheval au concours hippique.

— Avec qui? répéta Ernest. Je ne sais pas. Je vais chercher.

Le lendemain, M. Nangeais avertit Granin qu'il avait réfléchi et trouvé pour lui la femme souhaitable. C'était une jeune fille d'excellente famille, admirablement élevée, jolie, spirituelle. Ernest sourit et épousa. Le jour de son mariage, il remplit la sacristie de ses plus fébriles : « *Très bien, merci. Et vous?* »

Son existence fut très heureuse, sans autres incidents que la naissance d'une fille, qui survint environ un an après son mariage. On appela cette fille Charlotte.

Maître Granin lui voua la plus délirante passion. Dès qu'elle put marcher, il commença par subir sa volonté comme toujours il avait subi toutes les volontés — bien plus encore.

Et, parfois, Charlotte, qui était une fantaisiste, contraignait le notaire à risquer la dignité professionnelle en de singulières équipées. Elle parlait à peine que sa distraction favorite fut de voir son père danser en caleçon devant elle. Maître Granin dansait donc en caleçon... Que ne faisait-il pas? Que n'aurait-il pas fait?

Son bonheur était très complet. L'étude prospérait. Madame Granin, belle personne brune et autoritaire, lui dictait chaque matin ses occupations et même ses idées pour la journée. Mademoiselle Charlotte Granin était incontestablement un prodige. Le bon notaire avait des amis excellents; Ludovic Nangeais, entre autres, était tout à fait entré dans l'intimité de sa vie et lui donnait des conseils parfaits. Le seul point jadis un peu embrouillé de sa coite existence : la difficulté d'accorder les diverses volontés qui pouvaient peser sur lui — d'arriver, par exemple, à une détermination lorsqu'un ami disait : « Sortons », tandis qu'un autre formulait : « Mais non, restons » — avait disparu; des impulsions identiques le dirigeaient maintenant. Le bon notaire avait cessé une fois pour toutes de

penser à quoi que ce fût. Il n'avait plus à essayer de vouloir.

Cela durait depuis seize ans. Ernest Granin s'était complété par un petit ventre piriforme qui lui allait fort bien. Il avait quarante-huit ans. Et, parfois, il apostrophait dans ses ténèbres intérieures le drôle d'être capricant, communément appelé Conscience, pour lui faire témoigner que, décidément, la vie est une bien excellente chose.

Un matin, comme, pour trouver des cartes à envoyer à un avoué auquel un solennel incident était survenu, « *Très-bien-merci* » fouillait dans le buvard de sa femme qui venait de sortir, il rencontra une lettre toute raturaillée, écrite avec une hâte démente, et où pourtant se reconnaissait le graphisme de madame Granin. Il n'était pas curieux ce notaire, pas du tout curieux ; mais cette écriture était si étrange qu'il prit le papier et se mit à le lire. Il lut jusqu'au bout, puis relut, puis relut encore. Vraiment, sincèrement, il n'y comprenait rien.

Cette lettre était adressée à M. Nangeais, ainsi qu'il résultait d'un emploi incessant de

son prénom de Ludovic... et même, dans une phrase d'indignation spéciale et de pathétique suraigu, il était appelé, en toutes lettres, « *Monsieur Nangeais* »... Il n'y avait pas de doutes, c'était bien à lui qu'était destiné le papier étrange. Mais ce qu'il disait, ce papier !... Il disait que madame Granin se tuerait plutôt que de continuer la vie sans l'amour de Ludovic, qu'elle méprisait cordialement « *Très-bien-merci* », qu'elle l'avait trompé le lendemain de leur mariage et que — ainsi qu'il était établi par des dates et des faits précis — Charlotte ne pouvait être que la fille de M. Nangeais.

Il semblait que ledit Ludovic eût, tout à coup, découvert l'immoralité de la situation et souhaitât d'en sortir. Madame Granin, avec cette implacable logique qu'ont volontiers les femmes, trouvait que c'était se prendre tard, pour réintégrer le respect des foyers, qu'attendre seize ans. Elle se refusait à toute rupture, à tout arrangement...

Au bout d'une demi-heure seulement, il parut à Ernest Granin qu'il venait de comprendre la situation : sa femme l'avait toujours trompé, sa fille n'était pas sa fille !...

Il s'assit et regarda le tapis avec une attention profonde, la pensée perdue.

A onze heures et demie, la porte s'ouvrit et madame Granin entra. Ils se regardèrent.

Le notaire s'était levé. Il tenait toujours la lettre, qui tremblotait dans ses doigts. Madame Granin pâlit un peu : elle avait reconnu le papier, l'écriture. Rapides, ses yeux allèrent à ceux de son mari et s'y rivèrent, durs, féroces presque. Il marcha vers elle avec, dans son regard trop bleu, une paillette de colère qu'elle n'y avait jamais vue. Toujours, elle tenait ses yeux sur lui, sans un mouvement.

« *Très-bien-merci* » voulut parler; mais il se passait dans sa gorge je ne sais quoi de mal défini qui l'en empêcha. Il songea à la frapper, mais elle le regardait toujours...

Alors le pauvre notaire vit tout son passé, tout son avenir, sous le coup de cravache de deux éclairs: sa douce vie détruite, sa confiance si mal récompensée, ses tendresses inutiles, sa vieillesse morne, solitaire, ridicule... Un effroyable soulèvement intérieur lui parut devoir faire éclater ses côtes comme des ressorts forcés...

La voix de Charlotte sonna dans la pièce voisine; elle chantait :

Qu'est-ce qui aime le chocolat?
C'est pa-pa...

Un coup de timbre s'entendit au travers des portières closes. Ernest Granin devint pourpre jusqu'à ses cheveux jaunes. Madame Granin fit un pas en avant, et son regard, toujours veillant celui de son mari, prit une force nouvelle. Il sembla qu'il parlait, ce regard, qu'il ordonnait... Et comme, en même temps, s'ouvraient deux portes, l'une pour donner passage à la tumultueuse Charlotte, l'autre à Ludovic Nangeais — c'était le jour où il avait coutume de déjeuner avec ses bons amis — le notaire, redevenu tout blanc, d'un ton uni de suif récemment fabriqué, s'avança vers lui et, d'une voix bredouillante, cordiale, avec un très léger rire :

— Très bien, merci. Et toi? fit-il en serrant la main, un peu nerveusement, à l'arrivant.

L'HISTOIRE

DE

CELUI QUI ÉTAIT TOUJOURS EN RETARD

Benoît Adam se réveilla brusquement. Un frisson nerveux le secouait avec persistance, bien que le rêve fût brisé. Mais il continuait à y penser, mal remis de son angoisse, suffoqué par cette conviction, émanée du cauchemar que *quelque chose venait d'arriver*.

... Il avait vu un ciel infini, un ciel de feu, un ciel d'où coulait du sang... Et sur la terreur de ces rouges de meurtre et d'incendie des anges volaient, colossaux et superbes, avec de grands mouvements furieux, leurs bouches frémissantes collées à des trompettes d'où

sortait un terrible cri — un cri aigu et féroce, un cri qui appelait vers quelque chose de formidable.

Dans le vague du rêve, Benoît Adam comprenait, à l'anxiété insoutenable qui l'étreignait qu'il fallait répondre à cet appel des trompettes terrifiantes. Il sentait que, autour de lui, tout le monde se précipitait. Lui aussi voulait aller... où ? il ne savait pas, mais aller là où chacun *devait* aller... Seulement cela lui était parfaitement impossible — parce qu'il avait à écrire une lettre très pressée, d'après l'ordre longtemps ajourné de son patron, M. Richehomme, fabricant de cotonnades, rue des Jeûneurs. La lettre n'était pas écrite ! — Benoît Adam était toujours en retard... Pour la première fois, l'angoisse hideuse de son rêve lui faisait comprendre que, depuis tant d'années vécues, il eût pu peut-être rattraper le temps perdu et se mettre en règle avec ce qu'il avait à faire... Il bondissait vers sa table, écrivait, écrivait si vite, si vite... Puis, un dernier appel, déchirant, atroce, des trompettes épouvantables, venait lui crever le cerveau. Et, tout de suite après, c'était un silence

subit, un silence d'éternité, un silence si terrifiant, que l'impression de cela l'avait réveillé.

... Maintenant il était dans son lit, revivant ce rêve saugrenu, mais avec un tel poids sur le cœur... Brusquement, il sentit la peau de tout son corps devenir grenue et douloureuse : il venait de s'apercevoir que l'abominable silence, que *le silence éternel de son rêve* CONTINUAIT !

Et, sans comprendre, sans savoir, Benoît Adam eut peur — tellement peur qu'il s'évanouit...

C'était un petit homme maigrichon, blond, pâlot, une pauvre nature insuffisante, l'un de ces êtres avec lesquels il fut lésiné à la distribution des forces vitales.

Il était né un mois plus tard qu'il n'aurait dû, les membres de la famille venus d'avance pour aider aux couches de sa mère étant repartis, découragés. Partout, toute sa vie, il était arrivé en retard : — à l'école parce qu'il advenait des obstacles sur sa route, — le jour de sa première communion parce que, au moment de partir pour l'église, il avait eu un saignement de nez qui avait duré deux heures.

Jamais il n'avait eu de prix au collège, bien qu'il travaillât beaucoup, car toujours il s'en fallait d'un quart d'heure que ses compositions fussent finies. Il avait raté son baccalauréat pour avoir tant hésité, lorsque son nom avait été appelé, qu'on l'avait cru absent, et que, pris de honte, il s'était sauvé pour ne plus revenir. Il avait fait attendre l'enterrement de sa mère parce que, en voyant passer le cercueil de chêne clair dans l'escalier sombre, il s'était évanoui. Il n'avait pas épousé la gentille blonde institutrice dont il s'était épris d'un amour si profond, si intense, parce qu'il avait commencé à lui dire sa tendresse le lendemain seulement du jour où elle venait de se fiancer à un autre.

Il avait trente-huit ans et vivait, presque chaste, toujours pressé, jamais prêt, et triste, très triste, le pauvre garçon, car il était de ceux dont l'esprit délicatement construit pour le rêve est nigaud et inapte dans la vie vraie — parce qu'il était de ceux dont on se moque toujours sans qu'ils aient rien fait ou dit.

Enfin, il était un déclassé de l'âme...

Au bout de quelques secondes, la syncope

cessa. Benoît Adam reprit conscience de lui.

Mais rien ne pouvait ôter le trouble singulier qui l'empêchait de penser — comme il avait l'habitude de faire — par images non reliées entre elles. Spectacles de beauté pure, sans raison ni utilité, les idées de Benoît Adam, commis à trois mille six cents francs chez M. Richehomme, fabricant de cotonnades, étaient des princesses de conte de fée dont les robes se frangeaient de clair de lune, et dont les yeux étaient des étoiles tristes.

Il faisait un effort pour secouer l'inexplicable torpeur qui l'opprimait, tâchait de se rappeler des choses banales, se demandait quelle heure il pouvait bien être. Mais rien ne se fixait sur la glace de son esprit ; les images étaient indiscernables les unes des autres, et quant à l'heure qu'il était...

— Tiens ! au fait, ma montre est arrêtée : je ne l'entends pas, se dit Benoît.

Et cette première notion d'un fait précis en amena une foule d'autres avec une inquiétante rapidité.

En très peu de secondes Benoît Adam constata que les petites plantes grasses qu'il aimait

tant étaient toutes mortes dans leurs petits pots rouges, que la lumière qui entrait dans la chambre n'était pas la lumière du jour, mais semblait provenir d'un éclairage électrique de la maison d'en face. Et, une fois encore *il entendit le silence !*

Hagard, il sauta de son lit... Il avait bien compris. Il ne rêvait plus, maintenant. Quelque chose d'extraordinaire se passait autour de lui !... Sans prendre le temps d'examiner ses plantes, sans regarder par l'étroite fenêtre de sa chambre, sans se laver ni se peigner, fou d'une peur irraisonnée, Benoît Adam se précipita dans l'escalier. Il n'avait pas même pris son chapeau. Et sa peur grandissait à chaque seconde, car il descendait violemment, en une course brutale, et son pas ne faisait point de bruit !...

Il entra chez la concierge, suffocant. La loge était vide. Comme en haut, dans la petite chambre, le silence implacable pesait là de son poids définitif.

Il sortit... La rue était déserte. Il y régnait une lumière glauque qui semblait une phosphorescence émanée des murs, des trottoirs..

Levant les yeux il vit que le ciel était devenu noir, — non pas du noir mouvant et profond des ciels nocturnes, — mais noir comme une tenture de catafalque qu'on eût accrochée juste au-dessus des cheminées... Dans la rue l'horrible silence régnait encore.

. . . .

. . . .

Pendant une heure, Benoît courut devant lui sans qu'un être se montrât, sans qu'un son vînt briser l'abominable étreinte du silence.

Toutes les portes des maisons béaient grandes ouvertes. Dans quelques-unes de ces maisons, il était entré : il n'y avait personne... Personne nulle part !

Sur les trottoirs des boulevards, les arbres étaient morts, — comme les plantes grasses dans les petits pots rouges, là-bas, dans la chambre de l'employé.

De temps à autre, Benoît Adam s'arrêtait, se saisissait au bras, se pinçait de toute sa force, jusqu'à ce que la douleur lui arrachât un cri qu'il se sentait pousser, mais qu'il n'entendait pas.

Il voulait croire qu'il dormait encore. Il espérait — de quel élan de tout son être ! — qu'il était fou... Mais non : il n'était pas fou, il ne rêvait pas... En vérité, il était seul dans la grande ville, seul sous le ciel mort, seul dans le silence qui jamais plus ne devait finir...

Comme il arrivait à la Seine, il vit l'eau devenue immobile... non pas immobile comme un étang qui rêve : immobile comme une pierre... non pas immobile comme la belle glace réfléteuse du ciel : immobile comme une morte... Alors, tout à coup, quelque chose sembla éclater dans la tête douloureuse du pauvre employé : il revit la voûte de sang et de feu sillonnée par le vol des grands anges terribles, il se souvint du terrifiant appel des trompettes et il comprit.

Pendant qu'il dormait, Dieu avait jugé tous les hommes ! et lui... lui qui arrivait toujours en retard, il demeurait seul de la race humaine sur la terre, où tout ce qui existait était mort !...

Benoît Adam s'assit au bord d'un trottoir et songea...

Pendant deux heures il se rappela toutes ses fautes — pour s'expliquer la grande colère du Seigneur qui l'excluait, lui seul, du dernier jugement... A qui il avait fait tort jamais? A lui-même, hélas! A qui fait mal? A lui-même. Sa conscience scrutée férocement n'expliquait pas le châtiment exceptionnel... Mais une idée le traversa, douloureuse : sans doute il avait trop aimé la jolie blonde frêle qui en avait épousé un autre... Et jugeant sa vie inutile, maladroite, occupée de stériles tendresses, d'efforts qui n'aboutissaient pas, Benoît Adam comprit que le Seigneur faisait bien de le condamner à errer seul sur la terre abandonnée, lui qui arrivait trop tard toujours — trop tard même au jour du Jugement!

Il reprit sa course, sans fatigue : toutes les sensations, peu à peu, s'éteignaient en ses nerfs. Il lui semblait n'être plus qu'un cœur, un douloureux cœur, souffrant d'une angoisse qui jamais ne devait cesser. Il comprenait maintenant le désespoir des damnés.

... A un moment, il vit qu'il était devant la maison où il avait connu l'exquise bien-aimée. Il monta l'escalier et entra dans

l'appartement. Pour la première fois, il pénétra dans la chambre où elle avait dormi ses pures nuits de vierge pensive... Benoît regardait toutes choses avec respect. — Un moment d'étonnement lui vint que cette chambre gardât l'air vivant et actuel si longtemps après qu'Elle l'avait quittée pour aller demeurer chez son mari. Mais il ne s'arrêta pas à cette pensée et continua son examen.

Sur une petite table il vit — l'œil tout à coup appelé par un ton brusque de dorure — un coffret en verre, tel qu'il en avait regardé souvent dans les magasins de nouveautés. Quelque chose l'attirait vers cette vilaine chose vulgaire. Il s'approcha. Sur le satin rouge capitonné du fond, un petit paquet sombre, inexplicable, apparaissait. Benoît ouvrit la boîte, prit l'objet... C'était un bouquet de violettes très ancien. Une bande de papier serrait les tiges. Quelques mots d'écriture s'y lisaient : *17 mars 1888.*

L'employé tomba sur une chaise voisine, le cœur défaillant tout à coup d'une émotion inconnue dont il ne savait pas le nom... Ce bouquet de violettes, c'était lui qui l'avait

donné, à cette date dont il se souvenait. Elle l'avait gardé !... Elle l'avait donc aimé ?... Son être intérieur se déchira sous l'arrachement de l'Irrévocable... Elle l'avait aimé !... Mais tout était fini. Dieu avait jugé tous les hommes. Elle était partie dans l'azur du Paradis pour jamais... Pour jamais !... Et lui restait seul, oublié par la Justice Suprême, sur la grande terre vide.

Alors il s'enfuit. Il courut, courut devant lui, dans l'immobilité de tout, sous la phosphorescente lueur des choses, dans le grand silence éternel.

. . . .

— Eh bien ! docteur ?

— Eh bien ! ma sœur, c'est fini. Il va tomber dans le coma et s'éteindre petit à petit... Du reste, je ne comprends pas qu'il vive encore, l'accident de ce matin indiquait la mort comme inévitable dans les deux heures.

— Mais qu'a-t-il bien pu avoir ?... La concierge dit qu'il n'était jamais malade.

Le médecin haussa les épaules.

— Transport au cerveau... Encore un détraqué, sans doute...

La tête très renversée, les lèvres tirées sur les dents en une manière d'ironique sourire, Benoît Adam — l'homme qui était toujours en retard — commença doucement son râle d'agonie.

HYPNOSES

La première fois que j'ai vu ce type singulier, c'était au restaurant. A côté de moi, il dînait comme on officie — quand on officie bien. Je n'oublierai jamais avec quelle componction attendrie il râpa de la muscade sur une rôtie de bécasse.

Tout de suite j'avais été intéressé par ses mains : des mains absurdement longues, avec des doigts fuselés, des ongles horriblement aigus et un peu trop brillants, des grandes mains qui semblaient molles, des mains trop blanches, des mains de *morte* — j'ai bien écrit ce que je voulais, positivement

cet homme avait de grandes mains de femme.

Puis j'avais regardé sa tête. Elle était petite, petite — une de ses grandes mains blêmes aurait entièrement caché son visage — et tout étroite. On n'y voyait rien qu'un ton de stéarine à peine teinté d'ocre, des cheveux roux à reflets de soufre, bouclés comme aux têtes d'archange des vieux panneaux d'église, et puis surtout, presque seulement : ses yeux. En les regardant, j'ai toujours éprouvé une sensation pareille à celle qui vient à mordre un petit morceau de glace en l'un de ces jours névralgieux où un agacement sertit la couronne de toutes les dents. Ils étaient du ton diffus et trouble de certaines agates et il y palpitait un iris qui, par moments, s'étendait à tel point que cet œil n'était plus qu'une tache d'encre enserrée d'un mince fil d'or vert — quel drôle d'œil — il était insupportablement lumineux et fixe. Cette dernière propriété était une acquisition de la volonté; je l'ai su plus tard quand l'homme m'a raconté ses expériences d'hypnotisme et expliqué qu'il s'était habitué de très bonne heure à donner à son regard ce qu'il nommait du poids et de la rigidité.

Il m'avait tout de suite déplu jusqu'à la haine. J'éprouvais un instinctif et brutal besoin de le heurter, de bousculer sa table en passant... Il arriva tout autre chose.

Certain soir, au même restaurant, un de mes amis venant me parler, son dîner fini, s'arrêta un moment près de l'homme roux aux yeux d'agate, puis il s'approcha en me disant :

— Je te présente monsieur Tilly.

Le voisin antipathique s'était levé, avancé ; il souriait d'un vieux sourire fatigué qui semblait avoir déjà servi à d'autres. Il me fit quelques phrases très polies que j'entendis mal — occupé que j'étais à regarder ses yeux stupéfiants.

... Et à deux heures du matin, comme nous sortions de souper après toute une soirée passée ensemble en divers endroits réputés joyeux, il me dit cordialement :

— Mon cher monsieur, peut-être jugerez-vous notre connaissance de bien fraîche date pour autoriser autant de familiarité, mais la sympathie est chose rare, il ne faut pas la laisser perdre... Voulez-vous dîner demain

avec moi chez ma maîtresse : deux cent sept, rue de Prony, au premier... mademoiselle Alice. Entendu, n'est-ce pas ? Bonsoir.

Il faut bien admettre que j'avais répondu oui à ceci puisque le lendemain, à l'heure où dînent les gens qui dînent, se formulait en moi la nécessité impérieuse d'aller chez mademoiselle Alice.

Et le particulier de cette affaire, c'est que mon individu me déplaisait toujours autant qu'à la première minute. Ce que d'ailleurs il n'a jamais cessé de faire... En vérité, il est intolérable. — Aucun esprit, aucune verve, pas d'entrain, pas d'idées, terne comme un vieil étain, ennuyeux comme demain. M'a-t-il rasé, celui-là !... Car j'ai dîné chez lui un nombre de fois incalculable... Quand je dis : chez lui, c'est une inexacte expression, car toujours il recevait chez sa maîtresse. — C'était encore là une façon qui m'était fort antipathique... Pourquoi acceptais-je toutes les fois qu'il m'invitait ?... Vraiment, vraiment je n'en sais rien.

Du reste, cela se passait toujours dans le même appartement, seulement la femme chan-

geait. — Et ces femmes différentes se ressemblaient toutes. On eût dit que ce bizarre individu recherchait avec ingéniosité et précision les exemplaires du même type. C'étaient des blondes cendrées, à teints pâlis d'un peu d'anémie, avec des yeux doux, sans grande flamme, des yeux de soumission, des bouches rouges maladivement, et des traits un peu inachevés, hésitants ; toutes, elles avaient dans l'attitude une même paresse domptée, elles se traînaient en un joli laisser aller souriant, étendues incessamment, avec des gestes ébauchés qui ne s'achevaient pas, des voix de tête aux timbres fragiles, et de petits caractères indécis, capricants. Tristes et secouées de rires fous dans le même quart d'heure, enlizées en des bouderies d'enfant maussade ou finement attendries à la moindre parole de sympathie, gentilles femelles toutes, avec parfois dans leurs somnolentes intelligences des pétillements brusques d'idées venues on ne sait d'où, et qui éveillaient des inquiétudes en l'esprit.

La première était appelée Alice. Je l'ai vue deux fois seulement, elle était très grande. La seconde c'était Berthe : une ressemblance telle

existait entre les deux que j'ai toujours pensé qu'elles étaient sœurs, bien que Tilly le niât fortement. Puis il y eut une Jeanne, une Flavie, une Henriette, une Jacqueline... celle-ci est la dernière — celle dont je parlerai plus spécialement.

Toutes ces douces, languides, blondes créatures adoraient cet homme roux. Jamais je n'ai vu un individu inspirer successivement une pareille sollicitude de bêtes asservies, avides d'un peu de son sourire, de l'approbation d'un signe de tête. Il était toujours bon pour elles, du reste ; affectueux, les traitant avec la supériorité tranquille d'un être qui se sait fort et seul fort.

Ce fut un soir après un dîner, exquis d'ailleurs, présidé par Jacqueline — toute frêle, mignonne et maladive elle était, cette Jacqueline ; et nulle autre de la collection que j'avais vu défiler, n'avait montré plus d'extase amoureuse dans le regard, plus d'humilité dans l'attitude — ce fut donc après le dîner que Tilly se prit à parler hypnotisme.

Je dirai tout de suite qu'il avait bu éperdument et qu'il devait être un peu gris, ce qui

chez lui s'indiquait par un très joli ton vert-asperge que prenait sa figure, et par un accroissement de l'insupportable lumière de ses yeux.

Bientôt il me raconta de ces histoires inacceptables que ne peuvent s'empêcher d'inventer, au bout de peu de temps, les gens qui s'adonnent au sport hypnotique. Et, comme je souriais d'un air d'incrédulité, il se mit subitement dans une terrible rage, et s'écria :

— Eh bien ! vous allez voir...

Il se précipita vers le divan où Jacqueline fumait paisible et silencieuse, et la regarda quelques secondes, de très près, avec ses horribles yeux d'agate. La tête de la jeune femme roula en arrière, sa cigarette tomba dans les dentelles de son corsage qui commencèrent à se perforer de trous noirs refaisant une autre dentelle dans la dentelle. Tilly jeta la cigarette et me dit :

— Vous voyez bien : elle dort.

Puis commença une série d'expériences, curieuses je l'avoue, indiquant un assouplissement prodigieux du sujet aux volontés de l'hypnotiseur. Peu à peu, du reste, soit que sa

griserie augmentât, soit que la réelle passion qu'il mettait à cette étude le prît tout entier, il cessa complètement de s'adresser à moi, d'attirer mon attention, de me faire constater des faits.

Après avoir été lardée de coups d'épingle, avoir bu des liquides bizarres, avoir porté une bibliothèque sur son ventre en se tenant étendue sur le vide, cramponnée seulement par la nuque et les talons à deux chaises éloignées, après aussi quelques exemples inquiétants de suggestion mentale, Jacqueline était recouchée sur son divan. Penché tout contre elle, l'homme aux yeux d'agate lui parlait assez bas pour que, pendant quelques minutes, je n'entendisse rien.

Enfin ceci se dégagea :

— Est-ce qu'elle se souvient ? interrogeait l'hypnotiseur.

— Non... non... elle ne veut pas, répondit nerveusement le sujet en défense pour la première fois.

Tilly appuya l'index de sa grande main au centre du front un peu saillant de Jacqueline. A ce moment le teint de la jeune femme, qui

m'avait semblé très blanc, parut tout jaune contre la blancheur bleuâtre de la grande fine main de morte.

— Je VEUX, qu'elle se souvienne, répéta Tilly. Entends-tu ? je VEUX, il le faut.

— Non... pas encore... Je ne veux pas, haleta l'endormie en une subite et effrayante angoisse.

— Ce n'est pas TOI, c'est ELLE qui doit obéir... Toi, tu n'es pas Jacqueline, tu es la petite fille qui joue en bas dans la rue... ELLE, Jacqueline, m'entend bien ?

— Oui, souffla le sujet.

— Eh bien, IL FAUT qu'elle se souvienne de ce que j'ai dit et qu'elle le fasse demain matin. IL FAUT, que ce soit parce qu'elle VEUT le faire. Personne ne le lui a conseillé. C'est parce qu'elle en a assez. Elle sait bien que cela fera de la peine à beaucoup de gens, à moi surtout, beaucoup de peine... Mais elle DOIT le faire. C'est bien compris.

— Non... encore un jour... elle ne veut pas, dit nettement Jacqueline d'une voix claire tout à coup comme dans la veille.

Le doigt blême appuya plus fort. Tilly se

courba et prit une des mains de la jeune femme. Pendant un grand moment, silencieux, il la maintint. Puis d'une voix basse et violente il dit encore:

— Je veux.

L'endormie eut un soupir profond, rauque, qui consentait dans le découragement et l'horreur.

— N'est-ce pas qu'elle obéira? demanda Tilly.

— Oui.

C'était à peine un souffle.

Alors de nouveau il s'approcha d'elle et, très vite, il dit:

— Elle n'a rien oublié. Les malles, le fiacre, payer les domestiques et les renvoyer *avant*.

— Non. Elle sait... Ce sera fait.

Alors d'un souffle sur les yeux il la réveilla, et, comme elle lui souriait en ouvrant les yeux, il dit d'un ton très affectueux:

— Veux-tu que nous fassions un bézigue?

... Tout cela manquait d'intérêt complètement. Mais il est advenu deux petits incidents qui m'ont mis mal à l'aise au sujet de cet

homme roux qui a des yeux d'agate et des mains de femme morte.

Le premier : c'est d'avoir, huit jours après cet excellent dîner que nous avions fait chez Jacqueline, trouvé le corps blême et blond de cette pauvre petite sur une des dalles de la Morgue où l'on venait de la mettre après l'avoir repêchée dans la Seine.

Le second : c'est une simple phrase d'un original de mes amis qui s'occupe avec passion de ce qu'il nomme la police psychologique.

Je venais de causer avec Tilly, aux courses, précisément de Jacqueline. Le suicide de la frêle blonde le laissait sans étonnement. Elle avait toujours eu des idées noires, affirmait-il, elle savait qu'il devait la quitter bientôt, avec ça une tête faible... Bonne fille, du reste.

Cette oraison funèbre m'avait un peu gêné la respiration, et je m'en allais d'un autre côté quand mon ami le policier psychologique m'aborda :

— Vous connaissez beaucoup ce monsieur avec qui vous causiez ? s'informa-t-il aussitôt qu'il eut dit bonjour.

— Beaucoup ? non. Assez seulement... Je vais chez lui souvent.

— Lui avez-vous connu des maîtresses ?

— Oh ! oui.

— Combien ?

— Attendez... cinq, je crois.

— Savez-vous ce qu'elles sont devenues ?

— Non. Comment voulez-vous.

— Je le sais, moi, et je vais vous le dire. Toutes au bout de quelques semaines de liaison avec ce monsieur, mortes, oui : suicidées, à la Seine... C'est un hypnotiseur... très fort, à ce qu'il paraît.

Et, avec un sourire, le policier psychologique s'en alla, filant une femme délicieusement habillée.

. . . .

Quand j'ai reçu de Tilly, ces jours derniers, une invitation à un dîner où il devait présenter une charmante petite femme, sa dernière conquête, à quelques amis, j'ai répondu par une bleue que j'avais l'influenza.

LES CONTES DE LA FÉE MORGANE

NOCTURNE I

C'était une nuit où je ne pouvais dormir.

La Fée assise au pied de mon lit me regardait ; la fée si brune, aux yeux noirs et bleus comme l'acier sombre des armes, la fée qui traîne les plis de ses robes pâles au bord des songes.

Dans ses cheveux il y avait une grande étoile, aux feux changeants, qui emplissait la chambre d'une lueur sulfureuse et vibrante ; tantôt la lueur était verte, tantôt rose, parfois toute blanche. Et, à mesure que variaient les couleurs de l'étoile, il semblait que des jaillissements d'émotion intérieure transfiguрassent la claire apparition.

Les rayons rouges la faisaient toute joyeuse, enfantine presque. Les rayons bleus la noyaient au fond d'un songe attristé qui l'éloignait, pour ainsi dire, la reculait dans la lumière morte des douleurs éternelles. Quant aux rayons verts, ils la nimbaient d'ironie, allumaient dans ses yeux noirs et bleus les diaboliques paillettes de la moquerie... Ils étaient jolis, ces rayons verts.

— Conte-moi quelque chose. Je ne peux pas dormir et j'ai mal à la tête, dis-je piteusement à la fée si brune.

En ce moment l'étoile était toute blanche et la chambre se baignait d'apaisement.

La fée dit :

— Écoute !

Et comme elle avait levé la main, pointant l'index, sérieuse et calme ainsi qu'une aimante nourrice, ce très léger mouvement avait remué les plis de sa robe pâle et toute l'atmosphère s'était emplie du parfum de la fée — une odeur véhémente et douce de jasmins pâmés sous la pleine lune.

— Écoute ! avait dit la fée.

Elle continua ainsi :

— Sur la grande route où le soleil arde, où les durs cailloux sont brûlants, où le vent soulève la poussière cuisante, un homme marchait. Depuis longtemps il allait devant lui, les pieds torturés par les cailloux durs et brûlants, la gorge saignant de soif sous l'acre morsure de la poussière cuisante, les yeux douloureux, le souffle épuisé... Il allait chargé d'un ballot énorme qui lui pliait les reins, l'écrasait de son poids, fléchissait ses jambes lasses, mettait en ses yeux l'égarement désespéré de l'effort trop grand, trop long, et qu'on sait inutile...

» Au début du jour, quelqu'un l'avait ainsi chargé, lui disant de marcher jusqu'au soir, et qu'alors il se reposerait. Mais le soir tardait tant à venir. La route s'allongeait toute pareille ; il n'y avait pas de ruisseau pour la soif, pas d'ombre pour les yeux endoloris, nul talus même où s'asseoir un moment. Et au fond du regard de l'homme s'allumait une colère de désespoir.

» Dans le ballot énorme qui pliait ses reins, fléchissait ses jambes, l'écrasait de son poids, il y avait, soigneusement roulés en des voiles de soie qui sentaient la rose et le santal, le

grand amour et la grande douleur de l'homme exténué. Depuis le matin il les portait ainsi. Il devait les porter jusqu'au soir... Le soir ne venait pas.

» Et l'homme marchait, toujours plus lentement.

» Tout à coup le souvenir de quelque chose l'immobilisa au milieu de la route où ardait le soleil.

» En le chargeant on lui avait dit aussi :

» — Quand tu en auras assez de ce ballot, défais la boucle qui appuie sur ton sein gauche, et tu seras délivré.

» L'homme songeait, immobile, tout droit sur la route monotone et embrasée.

» Puis il eut un sourire de défi. Défi porté sans doute à l'intime voix qui chuchotait en lui, qui lui suggérait l'ivresse de mourir de souffrance... Et d'un geste impatient l'homme défit la boucle qui appuyait sur son sein gauche.

» L'énorme ballot se détacha doucement de ses épaules et tomba à terre, sans secousse, sans bruit, sans soulever la poussière cuisante de la grande route. Et l'homme se sentit libre.

» Alors une ivresse et une peur le saisirent. Il se mit à courir pour ne plus voir le ballot écrasant, pour ne plus le reprendre, pour l'oublier en le fuyant.

» Pendant des heures, il courut ainsi. Puis de nouveau il s'arrêta.

» Depuis longtemps il était entré sous un bois moite de l'humidité tiède des étés merveilleux. A ses côtés des sources jaillissaient avec des froufrous offreurs; des fleurs sentaient bon. C'était un coin de Paradis où planait l'heureuse sérénité... Mais l'homme regarda distraitement les sources sans songer à y boire, il ne sentit pas l'humidité tiède détendre sa peau desséchée. Le parfum des fleurs frôla ses narines sans pénétrer son cœur.

» Pourtant il se rappela qu'il avait eu soif, et, se courbant vers le ruisseau, il but largement l'eau froufroutante qui s'offrait.... Il n'avait plus soif, et cette eau lui donna des nausées.

» Alors il se remit en marche, très lentement. Il n'était plus las. La hâte d'arriver s'était enfuie de lui au moment où son écrasant fardeau tombait dans la poussière. De temps

en temps il cueillait une fleur, la respirait, puis la jetait agacé... Le parfum de ces fleurs évoquait un autre parfum... Le parfum d'une chose oubliée. A mesure qu'il marchait il faisait un grand effort pour se rappeler cette chose, et il ne pouvait pas.

» L'homme était devenu très triste.

» Enfin, brusquement, la forêt s'écarta devant lui. Il était dans une morne plaine brune. Derrière lui, se courbant vers l'horizon saignant, le soleil moribond descendait... Au bout de cette plaine il trouverait la nuit, la nuit qu'il avait tant souhaitée !

» Et tout à coup l'homme poussa un grand cri, car il venait de comprendre pourquoi la soif l'avait déserté près du ruisseau froufroutant et offreur, pourquoi la fraîcheur du bois ne l'apaisait pas, et enfin ce qu'était cette chose dont le parfum transposé s'exhalait de toutes les fleurs.

» Il se souvenait maintenant.

» Lorsqu'on avait roulé son grand amour et sa grande douleur dans les voiles de soie qui sentaient la rose et le santal, on avait mis avec eux son âme qu'on n'avait pu en détacher...

Elle était restée là-bas, sur la route où ardait le soleil !

» C'est pourquoi le désir des choses s'était éteint dans l'homme qui avait jeté à la poussière le fardeau de son souvenir.

» Et l'homme sachant qu'il ne pouvait retourner sur ses pas — car la route où l'on a passé n'est plus — se mit à marcher vers la nuit qui montait lente et douce, vers l'apaisante nuit où s'éteint le remords. Et tandis qu'il marchait sa figure était si triste qu'elle augmentait la mélancolie du grand paysage éploré...

Et Morgane soupira.

NOCTURNE II

Morgane venait d'entrer dans ma chambre silencieusement, à travers les vitres fermées.

Elle fit un très léger signe de la tête et sourit son tendre sourire des heures roses — et, en effet, l'étoile qui frissonne sur la laque de ses cheveux noirs était rose, d'un indicible rose qui ne ressemble en rien à cette couleur de sucre d'orge en fusion qu'épandent sur les choses nos illuminations terrestres et réelles. L'étoile faisait dans toute la pièce un miroitement continu et changeant, donnant parfois des visions mates comme celles de belles porcelaines chinoises ou des tons crémeux de chair de fleurs.

Et ensuite la lueur se nacrait, elle devenait transparente, lointaine, chimériquement tendre, et une joie d'être émanait de tout ce rose frémissant, vivant, aimant. Un repos apaisait le cœur. La vie pressée, brusque, méchante, s'était un moment arrêtée pour sourire comme sourit la fée debout auprès de mon lit — pour sourire le tendre sourire des heures roses.

— Une histoire ! amie chère, implorai-je. Il a fait amer et bête toute la journée. J'ai vu des gens qui souhaitaient vivre très vieux, des femmes laides et des hommes d'esprit... Dis-moi une histoire! une histoire qui console, une histoire rose comme ton sourire.

Morgane songea un moment.

— Il n'y a pas d'histoires roses, tu devrais le savoir, fit-elle... En veux-tu une mauve?

— Non, insistai-je grognon. Rose! Je la veux rose!

— Et d'abord, qu'est-ce qu'une histoire rose? recommença la fée qui avait sur son masque, doucement blanc d'un ton opale, le rayon suave de la féminine indulgence.

— Une histoire rose, affirmai-je, c'est naturellement une histoire qui finit bien.

— Ah ! dit la fée.

Et il me sembla qu'à ce moment elle se moquait un peu de moi.

Après un temps aussi noblement pris que par une sociétaire de la Comédie-Française, Morgane commença ainsi :

— Cendrillon était assise sur une natte. Amèrement elle songeait; elle songeait que nul ne l'aimait ni ne l'aimerait, qu'en vain jetterait-elle son cœur devant ceux qui passaient. Et Cendrillon pleurait car elle ignorait la science de la vie.

» Or, comme les larmes de Cendrillon coulant rapides, tombaient sur la natte claire où elle était assise, de l'une de ces larmes — semblables à des diamants plats qu'on incruste à la garde d'or des sabres courbes — un scintillement vif jaillit. Alors Cendrillon vit, dans l'ombre blonde de la pièce, un être singulier, diaphane et souriant, qui se tenait debout devant elle et dont la forme inconsistante semblait faite d'un peu de fumée grise et bleue. Et comme elle regardait l'étrange silhouette, il lui parut qu'une voix en sortait — voix qu'elle entendait non avec ses oreilles mais avec quelque

chose de vibrant et de subtil, quelque chose comme un sens nouveau qui venait de naître en sa poitrine. La voix disait :

» — Veux-tu être adorée, petite Cendrillon?... adorée pendant des siècles infinis ?

» — Oui, répondait la solitaire avec un cri de toute l'âme.

» Alors, la frêle forme irréelle s'approcha plus encore de la jeune fille : elle sentit à sa taille l'enlacement d'un bras puissant, et la chambre disparut. Cendrillon volait dans l'air, emportée par le génie.

» Bientôt ils s'arrêtèrent en un lieu où d'innombrables routes se croisaient. Le génie posa sur le sol brûlant Cendrillon toute frémissante d'angoisse.

» — Écoute, commença-t-il de cette voix qu'elle entendait avec le nouveau sens subtil et vibrant qui venait de naître dans sa poitrine. Je ne t'ai pas tout dit... Pour être adorée, petite Cendrillon, adorée pendant des siècles infinis, il faut que tu renonces à l'ivresse d'aimer.

» — Qu'importe ! cria l'enfant. Je sais ce qu'est aimer : c'est trop souffrir !... Ce que je

veux désormais c'est être aimée. Hâte-toi! dieu du rêve, accomplis ta promesse!

» Alors le génie posa son doigt sur le front de l'enfant triste, et ce front et ces joues, dont la peau semblait un laque précieux délicieusement doré, devinrent de l'or — et de même son corps menu, élastique et souple. Et ses yeux, noirs comme des émaux sombres coulés en des ciselures, devinrent de l'émail. Ses lèvres, rouges comme l'ivoire teint dans les pourpres puissantes du nopal, devinrent de l'ivoire. Ses cheveux, semblables à du marbre noir merveilleusement sculpté autour de sa tête, devinrent du marbre. Et sa robe de légère étoffe blanche, qui semblait avoir des reflets d'argent et où de roses dessins compliqués semblaient du corail, devint une robe d'argent incrustée de corail.

» Puis le génie cueillit au bord de la route une large fleur bleue qui venait d'y pousser subite et radieuse. Il la mit dans la main de Cendrillon; et dès qu'elle eut touché cette main, la fleur devint un grand saphir, rigide et superbe.

» Alors le génie souriant tristement, dit à Cendrillon :

» — Tu n'es pas plus charmante que tu n'étais tout à l'heure. Ta peau n'est pas plus finement dorée, pas plus pur l'émail de tes yeux, plus frais l'ivoire de ta bouche, ni plus superbe le casque de marbre de tes noirs cheveux. Mais tu es devenue l'impassible et l'impossible. Tu es l'Idole. Tu seras adorée... Adieu, Cendrillon. Si jamais tu te lasses de ta féroce ivresse, jette à terre la fleur de saphir et je reviendrai pour te secourir... si je puis.

» Et après avoir fait monter Cendrillon sur le socle d'or d'un Dieu qui jadis protégeait ce carrefour et qu'un marchand de curiosités avait emporté la semaine précédente, le génie se dissipa dans l'air du matin.

» Peu après des hommes passèrent et, frappés d'admiration, pris de folie à la vue de l'Idole, vinrent se prosterner devant elle et sangloter d'amour. Toute la journée il en passa. Beaucoup restèrent, le front dans la boue du chemin. Les autres s'en allaient, le cœur empoisonné par l'irréductible souvenir. Et Cendrillon sentait, sous l'or de son sein pur, une ivresse toujours grandissante dans ce triomphe qui berçait les orgueils torturés de

son âme. Elle jouissait de son indifférence comme du baume fort qui, en même temps que la paix, donne des rêves de paradis.

» A ses pieds des fils de rois se poignardaient, des marchands se battaient à coups de couteau, des hommes en guenilles à coups de poing. Et tous répétaient, avec des cris de douleur profonde, les mêmes mots. Les mêmes mots, toujours les mêmes :

» — Ah ! si l'or de ton corps pouvait frissonner et vivre, si l'émail de tes yeux pouvait voir, si le marbre de tes cheveux s'assouplissait, si l'ivoire pourpre de tes lèvres pouvait sentir la chaleur des baisers ! si, telle que tu es, tu étais une femme !...

» L'Idole semblait sourire étrangement, tandis que ses yeux regardaient loin, si loin, au delà du monde. Elle se souvenait du temps où elle était une femme toute semblable et où nul ne l'aimait. Et, en un délire silencieux, elle jouissait de son indifférence.

» Les années passèrent. Il y avait des ossements empilés aux pieds de l'Idole souriante, cruelle — parce qu'impassible et noyée dans son rêve. Sur ces ossements, des vivants se

roulaient avec des sanglots et des cris, ou bien, en de mornes silences, mouraient avec sur leurs lèvres le rictus amer des fièvres lentes.

» Mais un jour quelqu'un passa qui ne s'arrêta pas : c'était un simple garçon qui marchait en sifflant, allant à la ville voisine faire quelque chose d'utile sans doute. Il regarda l'Idole et continua son chemin. Alors, tout à coup, Cendrillon fut lasse de son rêve d'adorations. Et comme, dans la nuit ardente et claire, les sanglots montaient vers elle en une confuse et navrante mélopée, elle sentit l'invincible dégoût des choses s'abattre sur elle et l'étreindre, féroce. Dans la poussière elle jeta la grande fleur de saphir qui, en tombant, coupa l'air d'un rapide frisson de lumière.

» Le génie surgit devant elle, diaphane et souriant. Au-dessus des hommes sanglotants et prosternés sous le rayon d'étain poli de la lune, Cendrillon dit ceci :

» — Je veux l'amour de celui qui est passé sans s'arrêter... Et aussi je veux pouvoir l'aimer. Rends-moi mon cœur ! génie des rêves.

» Et lui, souriant toujours, répondit :

» — Il t'aimera, tu l'aimeras. Mais il faut

d'abord consoler ceux-là qui gémissent et qui aiment à tes pieds.

» — Comment faire? dit l'Idole.

» Alors le génie ramassa dans la poussière la grande fleur de saphir. Puis il posa son doigt sur le sein gauche de Cendrillon dont le visage d'or sembla pâlir et l'émail des yeux s'illuminer d'extase et de douleur. Comme un coup de couteau l'effleurement du doigt diaphane lui avait troué le sein. De son cœur le sang jaillissait en larges gouttes et tombait dans le calice de la fleur de saphir. Quand il fut empli, le génie dit encore :

» — Donne à ces misérables le sang de ton cœur. Ensuite tu seras aimée de celui qui est passé sans s'arrêter... tu l'aimeras... Adieu.

» Et après avoir effleuré de ses lèvres irréelles le front de l'Idole, l'esprit s'abolit dans l'air léger de la nuit ardente et claire.

» Cendrillon courba la fleur au-dessus des prosternés qui sanglotaient et mouraient. Une goutte du sang de son cœur tomba sur les lèvres de celui qui était le plus proche. Il se leva avec un grand cri de bonheur :

» — Elle vit!

» Elle vivait en effet : le marbre de ses cheveux s'était assoupli, l'ivoire pourpre de sa bouche frissonnait, l'émail sombre de ses yeux était noyé de larmes, l'or de sa peau frémissait.

» Et l'homme répéta : « Elle vit ! » Puis comme la goutte du sang était bue, il ajouta encore :

« — C'est une femme... une femme comme les autres...

« Alors, avec un grand soupir de soulagement, avec un sourire aussi à la pensée de la démence qui avait empli les heures envolées, bien vite il s'enfuit. Et tous, de même, furent guéris en une seconde d'aimer celle qui donnait le sang de son cœur, parce qu'elle leur donnait le sang de son cœur.

» A la fin de la journée, Cendrillon était seule, descendue de son piédestal, et triste ineffablement.

» Tout à coup, au croisement d'une des routes innombrables apparut le passant du matin. Cendrillon alla vers lui, tendant la grande fleur de saphir où une seule larme du sang de son cœur restait encore. Le simple garçon qui revenait de la ville voisine, tran-

quille, satisfait de quelque humble besogne soigneusement accomplie, prit le lotus scintillant avec un geste qui hésitait. Il regarda la fleur, puis regarda la femme dont le front doré pâlissait.

» — Bois, dit-elle.

» Il obéit, surpris. Et, lorsque la goutte du sang eut coulé dans son cœur, la fleur de saphir se flétrit et Cendrillon, toute droite et pâle au bord du chemin, ne fut plus que Cendrillon. Elle serra ses deux mains sur sa poitrine et dit :

» — Je t'aime.

» — Moi aussi, je t'aime, répondit le simple garçon. Viens avec moi dans ma petite maison, tu m'aideras à tresser des paniers, et nous serons très heureux.

» Et Cendrillon s'en fut avec lui.

— A-t-elle été heureuse, croyez-vous, fée chérie? interrogeai-je curieux, perplexe surtout.

— Je ne l'ai jamais su, répondit Morgane. Je ne vois pas bien que penser du bonheur de cette idole devenue tresseuse de paniers.

— Alors, l'histoire rose?...

— Est une histoire rose... Le bonheur n'est-ce pas cela? Donner le sang de son cœur à l'Inconnu qui passe, et le suivre ensuite... sans savoir où l'on va...

NOCTURNE III

— Bonsoir, dit Morgane qui venait de surgir d'un angle tout ouaté de nuit.

Et elle ajouta avec un froncement de son joli nez arabe :

— Pourquoi as-tu l'air si particulièrement bête aujourd'hui?

— Particulièrement?...

Je sentis mon ton perplexe. Puis honnêtement je formulai mon état psychique en ces mots :

— Je ne sais pas.

— C'est un tort. Il faut toujours savoir pourquoi on a l'air plus bête que de coutume.

Ignores-tu que cet air-là montre aux gens qu'on est amoureux, intimidé, qu'on a perdu de l'argent ?... Quand donc t'aurai-je habitué à prendre des airs malins pour ne penser à rien !

— J'ai une névralgie, insinuai-je humblement.

— Moi aussi.

Et la fée, d'un long geste souple, s'étendit sur un meuble.

Il faisait vert dans ma chambre; au-dessus du petit front volontaire de Morgane, l'étoile dardait, tantôt brèves, tantôt très longues, des lueurs où il y avait alternativement la couleur aiguë des émeraudes très chères, la splendeur de certaines carapaces d'insectes, ou encore ces tons dormants, louches, équivoques, que l'on voit aux grandes profondeurs de l'eau — et ce vert malade, méchant, qui mouvait, vibrait, ruisselait, mettait dans la pensée un malaise, une angoisse lente.

— Je ne savais pas que les fées eussent des névralgies, dis-je après avoir contemplé un certain temps Morgane et son étoile.

— Tu ne sais jamais rien ! répondit-elle avec un inexprimable mépris.

J'insistai :

— Comment est-ce fait une névralgie de fée?

— C'est fait du dégoût des humains, souffla Morgane un pli d'amertume à la lèvre.

— Oh! ma fée, pourquoi êtes-vous grinchue? pourquoi y a-t-il des électricités méchantes dans le fond de vos yeux tendres? Que vous a-t-on fait?

— T'imagines-tu que ce soit quelque chose de bien séduisant pour un être habitué à errer sur le parfum des tubéreuses et des roses, que de passer son temps à vous voir faire vos sottes ou sales besognes?

— Mais qui vous force à cela?

— Qui me force à cela!...

Morgane hocha son petit front volontaire, l'étoile darda convulsivement des jets de phosphore, puis la fée reprit :

— Si je disais tout ce que je sais, tu le saurais aussi, n'est-ce pas? Et alors de quelle utilité te seraient mes promenades au bord de tes songes?... Apprends ceci de moi : il n'y a que les imbéciles qui posent des questions, les autres savent... ou devinent... Te figures-tu d'où je viens?

— C'est bien médiocre pour une fée, ce procédé qui me contraint à rentrer dans la conversation, répondis-je un peu agressif, car elle m'avait vexé. Comment saurais-je d'où vous venez ?...

— Je viens de chez les Robécourt... Tu sais bien, les Robécourt?

— Non, je ne sais pas non plus, affirmai-je toujours pincé.

— Tu ne connais qu'eux. Du reste, ça m'est égal, je vais te les raconter... madame : une boule rose et blonde, avec des yeux qui appellent les lèvres, sur toute sa peau un parfum de fleur chaude, et dans son âme des sentimentalités germaniques... Oui, tu la connais parfaitement... Il y a deux ans elle se nommait madame d'Anglebert.

— Ah ! oui, c'est vrai... Et alors quoi ? elle s'est remariée ?

— Oui. Du temps où vivait ce brave Paul... c'est Anglebert qui s'appelait Paul... la petite madame d'Anglebert était en extase devant lui. C'était un de ces amours qu'on voit chez vous autres brutes exilées momentanément de vos primitives forêts, l'amour d'une petite

femme grasse pour un beau mâle. Faudra-t-il aussi que je t'explique cela ?

— Oui, il faudrait, car je n'ai jamais rien pu y comprendre... mais je vois bien que vous ne me l'expliquerez pas. Dites le reste de votre histoire, car il y a une histoire...

— A peine, fit Morgane, mais voici en tout cas ce que c'est... Il y avait grand amour, comme je t'ai dit, entre Paul d'Anglebert et la blonde, grassette, petite Magde. Ceci veut dire qu'ils aspiraient d'une façon continue à aller se coucher, et qu'ils avaient, après beaucoup de gesticulations excessives, de cris et de mots bêtes bégayés avec des voix de Salpêtrière, d'immenses sommeils abrutis d'où ils sortaient avec l'idée de recommencer... Je ne me trompe pas en pensant que j'ai grandement décrit le grand amour ?

— Non, c'est bien ainsi.

— Alors, comme Anglebert avait une mauvaise hérédité, il est devenu un peu souffrant, puis beaucoup, puis tout à fait, puis... mort. On n'a pas très bien compris comment. Mais, d'ailleurs, il faut bien dire que cela n'intéressait guère que Magde : les gens cloîtrés dans

la passion ont peu d'amis... Voilà donc Anglebert mort. A ce moment j'avais des courses dans son quartier et je me suis un peu occupée d'engourdir le désespoir de la petite Magde en des songes d'un joli ton. C'était quelque chose de terrifiant, ce chagrin ! Elle avait des crises de larmes qui duraient des heures, puis des silences de folle... On la soignait, on l'entourait, rien n'avait d'action sur elle. Cette petite âme mobile s'était figée dans la douleur.

» Je me souviens de sa course insensée au travers de l'appartement avec des cris, des grands gestes extravagants, et ses pauvres yeux, ses yeux qui appelaient les lèvres, pleins de tant d'atroce souffrance au moment où on l'avait arraché du lit du mort. Tout le monde disait dans les coins, avec des airs apitoyés : « Elle en mourra ».

» Elle voulut ensevelir elle-même son cher bien-aimé... Au reste ce fut horrible. La maladie avait fait d'obscurs ravages pendant les longues heures d'agonie ; dans le mystère tragique des draps la désagrégation lamentable avait commencé avant le dernier spasme. Si tu avais vu la pâleur effrayante de sa

pauvre petite figure de bébé et de sensuelle !

» Il y avait auprès d'elle deux religieuses qui l'aidaient, et moi qui m'étais, pour la circonstance, dissoute en ces atomes qui valsent dans les rayons d'or du vieux soleil. Cela sentait la mort dans cette chambre, terriblement... Tout à coup l'une des religieuses dit :

» — Madame, il ne faut pas laisser monsieur le marquis à même sur le lit. Je crois qu'on ferait mieux de le poser sur quelque chose. Il est tellement... abîmé.

» Magde la regardait sans comprendre.

» — Oui, suggéra la seconde religieuse d'une voix bénigne, sœur Zoé a raison... une rallonge de table, par exemple... Si madame la marquise permet, je vais aller demander au maître d'hôtel.

» Magde avait répondu d'un hochement de tête et était retombée assise sur le lit d'où montait la terrible odeur... Elle était restée ainsi jusqu'à la rentrée dans la pièce de la religieuse, du maître d'hôtel, et d'un grand monsieur maigre, avec des yeux charbonneux et remuants... Je ne tâcherai pas de t'intéresser en te laissant ignorer qui était ce nou-

veau venu... Au reste, tu l'as compris, n'est-ce pas?

— Oui, c'était inévitablement Robécourt.

— Tu l'as dit. C'était Robécourt, ami d'enfance du mort, son ancien camarade de régiment, revenu le matin même d'une expédition aux pays où l'on crève, très bien portant du reste, et dans un sincère chagrin qui faisait plaisir à voir...

— Qui faisait peine, vous voulez dire.

— Mais non. A quoi servirait d'être fée, sinon à dire ce qu'on veut? J'ai dit: plaisir, et je maintiens: plaisir... Ignores-tu donc que la souffrance est le plus noble spectacle que puisse offrir une âme?... Tu es crétinisé ce soir, mon pauvre garçon, décidément... Je continue mon histoire qui, à moins que tu ne m'interrompes indéfiniment, ne sera guère longue maintenant.

» A l'entrée de Robécourt, nouvelle explosion de douleur de Magde. Puis la scène pénible à laquelle aucune exhortation ne put la décider à se soustraire... Enfin, voici le pauvre Anglebert lavé, astiqué, parfumé, et installé sur sa rallonge de table, et les rangs de cierges

faisant des étoiles sinistres dans l'obscurité, et l'odeur navrante des fleurs mourant sous les souffles inégaux et funèbres qui venaient du cadavre... toute cette horrible mise en scène d'*Après*... et Magde pleurant, et Robécourt pleurant. Il a vraiment remué ces deux cœurs en s'en allant, ce brave Paul d'Anglebert!...

— Pourquoi ne continuez-vous pas, fée brune?

— Pour m'éviter la peine d'amener l'histoire à l'heure présente... Tu vois la suite?

— Sans doute... Robécourt a été respectueusement ému du désespoir de Magde, Magde a été touchée du dévouement si simple de Robécourt, un jour ils ont compris qu'ils s'aimaient, le lendemain ils se le sont dits, pendant un mois ils ne se sont pas vus pour « oublier »...

— Parfaitement!... et ils se sont mariés il y a quinze jours... Oh! il y avait presque deux ans que le regretté Paul s'en était allé ailleurs. Cela est tout à fait correct.

— En somme, ma petite fée, tout ceci est un très banal incident... Est-ce là toute votre histoire?

— Non. Voilà mon histoire, répondit Morgane

d'un air offensé. Les Robécourt ont acheté de nouvelles voitures, pris de nouveaux domestiques et oublié tout du passé... Ce soir, ils donnaient un grand dîner, le premier. Or, dans l'après-midi, le maître d'hôtel s'est présenté tout à coup dans le petit salon où les deux amoureux prenaient le thé en tendre tête-à-tête... Je les regardais du coin où je m'étais installée sous la forme de l'ombre portée d'un aréca. La maître d'hôtel, qui m'a beaucoup rappelé l'auteur de l'Idée de Dieu, a dit d'une voix sombrée :

» — Je viens prévenir madame la comtesse que je ne peux pas mettre le couvert. Il manque une rallonge, et justement celle du milieu.

» — Comment ! s'exclame Magde indignée et anxieuse, comment ! il manque une rallonge?... C'est impossible, vous avez mal cherché...

» Elle s'arrête. Elle vient de se souvenir. Robécourt aussi... Ils se regardent.

» Cela dure un temps assez long. Puis le maître d'hôtel dit :

» — Que dois-je faire, madame la comtesse? Il est trop tard pour la faire faire par un menuisier...

» Magde se lève et, nerveusement, répond :

» — Elle est dans la chambre au camphre. Allez la chercher.

» Robécourt dit faiblement :

» — Comment ?... Vous voulez ?...

» D'une voix un peu aigre et qui ne permet pas de continuer l'objection, madame de Robécourt jette :

» — Sans doute... Comment voulez-vous faire ? on est déjà serré comme ça.

. . . .

— Et voilà comment, continua la fée, Monsieur et madame de Robécourt ont dîné, ce soir, l'un en face de l'autre, sur la rallonge où le bien-aimé Paul avait commencé à pourrir... Très gai, d'ailleurs, ce dîner. Trop d'odeurs de fleurs seulement.

L'étoile verte gicla trois éclairs cruels, ma lampe s'éteignit en fumant horriblement, et Morgane, d'un air digne et ironique, sortit par la fenêtre ouverte.

NOCTURNE IV

— Figure-toi, dit Morgane qui cette nuit-là était entrée par la porte comme une personne naturelle, figure-toi que je viens te dire adieu.

— Quelle médiocre plaisanterie! fis-je avec le sourire un peu pénible des scepticismes factices.

— Ce n'est pas une plaisanterie.

— Je ne vais plus vous voir?

— Non.

— Jamais?

— Peut-être... Que sait-on?

— Vous ne me raconterez plus d'histoires?

— Mon cher, répondit la fée en rapprochant

ses sourcils qui semblent barrer son front des deux ailes bleues d'une hirondelle en plein vol, tu t'es conduit avec moi comme... je cherche une épithète suffisante... comme... un homme, c'est assez dire. Tu fais de la copie avec mes histoires!... et à quel point médiocre!... Tu m'as mise dans une situation ridicule, car enfin, je te le demande en toute sincérité, quelle serait ton attitude en entendant parler d'une fée qui dicte des contes pour les journaux?... Là, tu vois bien, tu ne trouves rien de poli à répondre!... Il faut cesser de nous voir. Adieu.

— Ma fée! ma fée! ne vous en allez pas encore!... Je n'ai pas de sujet pour mon récit d'aujourd'hui. Songez à la douleur de mes fidèles lecteurs...

— Crétin! dit la fée.

Et elle sourit.

A son front l'étoile palpitait alternativement blanche et calme, rose et gaie, verte et cruelle. C'était quelque chose comme ces hésitations qui remuent parfois des âmes de femmes, en oscillations larges allant de la tendresse à la férocité.

C'est au moment précis où elle prononça ce si simple vocable « Crétin ! » que je compris comment j'aimais ma belle fée brune et blanche, ma tendre, ironique fée, mon énigmatique fée, ma fée adorable vers qui tous les espoirs allaient en troupe comme des bandes d'oiseaux émigrant vers le soleil, ma fée si semblable à une femme, ma fée qui allait partir !...

Pendant quelques minutes elle me regarda, toujours souriante. Puis, avec un beau reflet blanc à son front, elle dit comme répondant à ma songerie :

— Moi aussi, je t'aime bien.

— Ah, oui !... je sais ce que signifie le « moi aussi, je t'aime bien ! »

— Mon pauvre garçon, tu ne voudrais pas pourtant que je fusse amoureuse de toi ? dit-elle, tandis que son sourire de tendresse s'aiguisait d'ironie et que des reflets verts comme ces tons dormants, louches, équivoques, que l'on voit aux grandes profondeurs de l'eau, traversaient la chambre dardés férocement.

— Non, non, je ne voudrais rien de semblable, dis-je très vite. Je voudrais encore une

histoire, une dernière histoire après laquelle il ne me resterait plus qu'à vous remercier de celles que vous m'avez contées, et à regretter l'époque où je vous voyais passer, silencieuse et caressante, traînant les plis de votre robe au bord de mes songes.

— On n'est jamais content de rien !... Voici que tu regrettes le temps où je ne te parlais pas.

— Est-ce que les fées, elles-mêmes, ne regrettent pas leurs rêves lorsque, à demi réalisés, ils les quittent ?

Morgane songea un instant. Ses yeux s'étaient voilés d'une adorable mélancolie qui la rapprochait de moi.

— Les rêves des fées ne les quittent jamais, dit-elle tout à coup en rejetant en arrière sa petite tête volontaire.

— Tant mieux pour elles, fis-je... Dites-moi mon histoire.

— Quelle sorte d'histoire veux-tu ?

— Peu m'importe ! Ce que je veux c'est entendre votre voix, votre voix qui fait songer à des musiques lointaines fuyant au fond d'un paysage d'automne, votre voix qui évoque

l'idée du parfum des magnolias, votre voix qui semble avoir le goût amer et suave d'une pêche, votre voix qui fait rire et qui ferait pleurer...

— Assez! interrompit Morgane d'un ton sec. Je connais cette sorte de littérature, et elle m'excède. Tâche donc de ne pas sans cesse oublier que je suis une fée pour écrivassiers, et ne cherche pas à me poser des lapins « sensationnels! »

— Dites l'histoire, fis-je avec un soupir.

— Voilà! et ne m'interromps pas, je suis pressée. Il y avait une fois... Mon histoire se passe il y a très, très longtemps, à une époque ignorée des gens dits savants et où existait sur la terre une civilisation aussi complète, aussi raffinée que celle dont vous êtes fiers. Alors vivait une humanité — qui a disparu depuis à la suite d'incidents sans intérêt — et dont la trace est si bien perdue qu'on ignore aujourd'hui son passage sur le globe.

» Il y avait donc une fois dans une grande ville qui ressemblait à Paris à s'y méprendre, deux personnes dont l'une habitait l'extrémité Nord de cette ville, dans un hôtel exquis d'élé-

gance singulière et d'harmonie bien inventée, tandis que l'autre habitait l'extrémité sud, au sixième étage, dans une petite chambre où le poêle fumait en hiver et où, l'été, les plombs fondaient au bord de la lucarne.

» L'habitant de l'hôtel exquis était une femme : elle se nommera, si tu veux, Fleuriane. L'habitant du sixième était un astronome, et nous l'appellerons Jean Hermann, pour la commodité du récit, car peut-être, en somme, se nommait-il tout à fait autrement... Cela m'est égal. A toi aussi ?...

» Fleuriane connaissait Jean Hermann. Jean Hermann était amoureux de Fleuriane... Il faut, avant d'aller plus loin, que tu saches que l'astronome était un savant prodigieux, qu'il avait découvert des planètes, photographié la voie lactée, ajouté des milliards d'étoiles à la carte du ciel, qu'enfin il savait tout ce qu'on sait aujourd'hui, et deux ou trois choses en plus... Il jouissait d'une immense popularité. Ses paroles étaient oracles. Jamais un de ses calculs ne s'était trouvé faux. Il était l'infaillible.

» A cause de tout cela Fleuriane respectait

infiniment Jean Hermann et, lorsqu'il parlait, avait coutume de le regarder avec de l'attention ardente en ses larges yeux couleur d'acajou. C'est pour avoir été regardé ainsi que l'astronome était devenu absurdement amoureux de la jeune femme.

» C'était une singulière personne d'ailleurs. Il y avait en elle cette bizarre sorte de séduction émanée par les êtres qui donnent l'illusion qu'ils peuvent percer de leur lucide compréhension les ténèbres dont s'enveloppent les âmes. Quand on avait causé dix minutes avec elle on se sentait compris justement dans le recoin de cœur où jusque-là on s'était trouvé muré, seul avec beaucoup d'inexplicable.

» Au bout d'un quart d'heure, s'ébauchait le vague espoir d'être soulagé des douleurs qu'on n'aime pas, par cette femme aux yeux pénétrants, forts et doux. Quand on l'avait vue deux fois on voulait la revoir encore, et, à la sixième conversation, on se demandait avec stupeur comment on avait existé si longtemps sans verser son âme dans celle de cette amie incomparable... Il faut aussi ne pas oublier que l'amie incomparable était une merveilleuse

blonde qui ondulait sans l'aide d'aucun fer, dont les yeux s'en allaient dans les tempes, dont la bouche était triste et pourpre comme il convient. — Tout cela faisait que Fleuriane était une dame énormément adorée.

» Le mariage l'avait ennuyée. Elle était veuve maintenant et avait organisé sa vie pour le demeurer. Elle n'avait pas d'amants... Pourquoi aurait-elle eu des amants? dis-le, si tu en as l'idée?

— Pour passer le temps, pour payer sa couturière, pour les prendre à des amies... je ne sais pas, moi.

— Tu as oublié : par amour... Cela arrive que l'on prenne un amant à cause de cela.

— Croyez-vous?

— Tout arrive, affirma Morgane un instant silencieuse.

Puis elle reprit :

— Enfin, le fait est qu'elle n'avait pas d'amants. Et, comme c'était une âme timorée, parfois elle se le reprochait... Car est-il honnête de continuer à sourire à des gens, de les regarder attentivement et ardemment, quand on est décidée à ne pas leur laisser baiser

l'ongle de son petit doigt... ? Souvent elle songeait à mettre tous ses amoureux à la porte, jugeant le procédé loyal. Mais elle ne les y mettait pas et continuait de leur sourire et de leur faire croire qu'elle comprenait le mystère de leurs âmes... Et, à cause de ceci, Fleuriane tombait parfois en de graves mélancolies.

— Que ne se décidait-elle pour une de ses victimes?... Ma chère fée, votre histoire est un peu absurde.

— Moins que toi !... Quel plaisir cela aurait-il fait à tous les autres qu'elle prît *un* amant?... Aucun, n'est-ce pas ? Et puis elle trouvait l'amour ridicule et sale. C'était bien son droit, après tout.

— Alors qu'advint-il ?

— Ceci : que Jean Hermann, dont le grand amour restait tout à fait caché, eut une idée de génie... qui tourna mal, ainsi que c'est le cas ordinairement. Il arriva un jour à l'heure du thé, et trouvant Fleuriane seule, par un hasard que personne depuis n'a pu expliquer, il lui annonça avec infiniment de précautions oratoires, qu'une comète avait été reconnue

par lui et que, d'après ses tables, elles s'approcherait tellement de la terre que tout ce qui vivait serait détruit. Du reste, il supplia Fleuriane de ne parler à personne de sa confidence. A quoi bon jeter tout le monde dans les affres de la fin prochaine, inévitable ?... Et il s'en retourna dans sa chambre du sixième, laissant Fleuriane extraordinairement perplexe.

» Douter de son astronome, cette idée ne l'effleura même pas. Mais elle était une personne pour qui rien n'est sans importance, et, quoique bien assurée que nul ne resterait pour rendre compte de ses derniers moments à l'avenir, elle tenait pourtant à ce qu'ils fussent d'une bonne esthétique, car elle voulait satisfaire à son goût de beauté... Comment donc organiser sa fin de vie ?...

» D'abord elle envoya un télégramme vermillon — c'était les *bleues* de cette époque fabuleuse — à son astronome, pour savoir des dates précises. Il répondit avec l'obscurité d'un oracle au courant de son métier. Elle interpréta cette réponse, ainsi que font toujours les femmes qui, sachez-le, ne lisent jamais ce que l'on a écrit. Et l'évidence s'en dégagea

pour elle : c'était une affaire de mois, de semaines peut-être... Il fallait se hâter !

» On commençait à parler de la comète dans les journaux scientifiques, et ainsi un peu dans les autres : aux Informations. Fleuriane éprouvait une sorte de joie nerveuse à songer qu'elle seule et son ami l'astronome savaient la fin très proche et y allaient en souriant du même sourire léger que tous les autres, inconscients ceux-là...

— Je crois que je sais le dénouement, interrompis-je avec un léger bâillement. Ils se sont aimés, épousés, ils ont eu beaucoup d'enfants, la comète n'a jamais paru... et puis, c'est tout.

— Il y avait parfaitement une comète, dit la fée avec un sourire très méprisant, et ils ne se sont jamais épousés... Fleuriane ayant pris des trains divers, est allée d'abord en toute hâte dans chacun des pays où elle avait trouvé un goût de fruit mûr à la vie. Dans chacun est-il besoin de l'indiquer ? elle a cueilli une déception... Après ceci, elle est revenue chez elle. On parlait de plus en plus de la comète ; la chaleur était si furieuse qu'il y avait des maladies sans nombre et que la mortalité augmentait.

» — C'est bien cela ! se dit Fleuriane, c'est la fin !

» Alors chaque jour elle alla chez l'un de ces hommes qui l'adoraient dans les larmes et l'angoisse, et lui fit le don de son adorable chair...

— Diable !... Et cela a duré ?

— Assez longtemps, dit la fée. Quand la série fut épuisée, brusquement la chaleur diminua, les épidémies aussi, la pauvre humanité se reprit à respirer, et Fleuriane envoya une seconde dépêche vermillon à Jean Hermann pour lui demander des explications.

» Or cet astronome, qui était un psychologue subtil, n'avait inventé cette destruction universelle que pour amener Fleuriane à accomplir en sa faveur le sacrifice qu'elle venait de faire à tant d'autres. Son imprudence avait été de ne pas lui avouer son amour... On ne pense pas à tout. Il se croyait deviné, le pauvre garçon ! Deux jours de suite, il eut le malheur de rencontrer, sans qu'elle le pût voir, son adorée sortant de garçonnières à lui connues, avec des yeux meurtris, et sa bouche triste et pourpre, brûlée de baisers récents. Il comprit, devint excessivement mélancolique

et, lorsqu'il reçut le télégramme vermillon, il y répondit par l'aveu de sa mystification sans pourtant y joindre la confession de son secret et défunt espoir.

— Alors que fit Fleuriane ?

— Fleuriane s'était donnée à vingt de ses amis parce que c'était la fin du monde. Le monde ne finissant plus, la situation était inextricable. Au reste cette... expérience lui avait mis l'âme dans un étrange état de détachement des choses. Après avoir lu la dépêche que lui répondait Hermann, elle en écrivit une autre ainsi conçue : « *Fumiste* » qu'elle adressa à l'astronome. Puis elle prit un gentil pistolet à crosse d'écaille chiffrée d'or, et se le tira dans la tête... C'était une femme à gestes bien faits. Elle mourut en trois minutes, vingt secondes, très proprement.

— Et puis ? dis-je à la fée.

— Et puis, rien... Tu m'ennuies, dit-elle. Et elle disparut.

... Rien ne restait d'elle qu'un très léger souvenir de son parfum : une odeur si douce de jasmins pâmés sous la pleine lune.

DERNIER NOCTURNE

Avant-hier soir j'ai trouvé sur ma table un petit paquet noué d'un ruban large où il y avait des fils d'argent et d'or dans une soie d'un vert fané délicieux.

Le ruban défait, le paquet s'est formulé en une lettre très longue, écrite sur de grandes feuilles de papier glacé d'azur pâle et qui sentait si bon.

La lettre disait :

« Ceci sera ma dernière communication. En haut lieu on a été mal satisfait de mon service littéraire. J'ai du changement. Je ne raconterai

plus d'histoires pour endormir les écrivassiers névropathes. Voici mon dernier conte. C'est une histoire aux débuts de laquelle j'ai assisté dans des temps lointains déjà, et dont la fin a quelques jours de date. Elle m'a semblé d'allure à t'amuser, et comme au fond, je t'aime assez, grand serin, j'ai pris une plume d'oiseau bleu pour te l'écrire... Suis-je assez bonne!

Il y avait une fois — de cela nous sommes à vingt-cinq ans de distance — une petite fille et un petit garçon qui jouaient dans un jardin. La petite fille avait sept ans, le petit garçon: dix. Elle était maigre, avec un long col pliant, au front trop bombé, au nez trop mince, une bouche trop sérieuse, et des yeux... des yeux singuliers qui avaient l'air d'être des chambres hantées. C'était une drôle de petite fille, à la vérité. Lorsqu'on posait son regard sur elle à l'improviste, la parole que l'on allait dire restait en chemin; on avait la secousse d'un inquiétant inconnu brusquement heurté. Cette petite fille, en somme, semblait receler une âme volée qu'elle aurait craint infiniment de voir découvrir. Il y avait un peu d'angoisse

toujours sur sa figure, une expression qui, eût-on pu dire, s'était usée, avait vieilli sur d'autres figures — des figures de gens morts depuis longtemps peut-être... On ne savait.

Le petit garçon était grand pour son âge, avec une peau colorée comme un tabac d'Orient des cheveux bleus comme ceux des gitanos, de très grands yeux au regard aigu, direct et violent. Et comme la fillette avait sur sa figure des reflets d'outre-tombe, il avait, lui, les marques de la réalité, de la passion, de la vie véhémente, inscrites sur tout son être élastique et fort.

Le jardin était un vieux jardin de prieuré, à l'ombre d'une haute église, avec des murs mangés de mousses, des arbres fruitiers plantés au hasard, des violettes dans les pelouses abandonnées.

C'était une après-midi d'automne, et le petit garçon et la petite fille avaient joué longtemps. Maintenant ils s'étaient arrêtés et regardaient un rayon de soleil couché à leurs pieds, tout doré sur l'allée brune.

— Tu sais que je pars demain, que je rentre au collège, disait le garçon.

— Oui, répondait-elle.

Et dans ses grands yeux singuliers remuaient des idées qui les faisaient tour à tour tristes et joyeux — comme si elle eût éprouvé de la douleur et du soulagement tout ensemble à cette idée qu'il s'en allait.

Brusquement le gamin reprenait :

— Tu vas me jurer que pendant que je ne serai pas là tu ne parleras pas à Henry... pas une seule fois, tu entends ?

Il lui prenait le poignet. Avec des rayons plus vifs de douleur et de joie jaillissant de ses yeux, la fillette secouait la tête et, d'une voix très basse qui s'entendait pourtant comme si elle eût crié, elle disait :

— Non.

— Tu ne veux pas jurer ?

De cette voix qui n'était qu'un souffle, elle disait encore :

— Non !

Alors, avec un brusque élan de rage, il la prenait par sa taille si étroite, la serrait contre lui en un sauvage mouvement de tendresse et de fureur, puis, se courbant, il lui mordait l'épaule — sa petite épaule pointue au dessin

délicat, qui sortait, finement pâle, du décolletage de sa robe de piqué. Et du sang apparaissait sur la peau.

Il relevait la tête et repoussait violemment la fillette en disant :

— Comme je te déteste !

Et tandis qu'il s'enfuyait par le grand vieux jardin, de la même voix basse, timbrée, étrange, la fillette répétait :

— Non !...

. . . .

C'était dans un bal. Une de ces fêtes de ville d'eaux, bruyantes et vulgaires ; ici claquantes de luxe réel et excessif, là tout en clinquant.

Une jeune fille et un jeune homme venaient de valser ensemble. Maintenant, accoudés à une rampe de terrasse, ils étaient enveloppés du velours souple de la nuit et regardaient les molles indications d'un vaste paysage, déclamatoire et lugubre, où il semblait qu'il y eut un lac, des montagnes entassées, des torrents lointains.

Le jeune homme : c'était l'enfant aux cheveux noirs comme ceux des gitanos, au regard

direct et violent. La jeune fille : c'était la petite fille dont les yeux semblaient des chambres hantées. Ils n'avaient changé ni l'un ni l'autre. Elle était toujours maigre, toujours irréelle, toujours elle semblait cacher en elle une âme volée qu'elle craignait qu'on ne lui reprît. Depuis un an ils étaient fiancés.

Et voici ce que disait le jeune homme :

— Pourquoi ne me parles-tu pas ? Pourquoi ai-je senti en toi, encore, toujours, cet éloignement de moi ?... pourquoi me hais-tu ? car je sens que tu me hais... Et pourtant tu es si tendre... qu'y a-t-il en toi qui m'attire et me fait peur, comme si tu étais ma destinée ?... une abominable destinée !

Elle soupire et ne répond rien.

Il lui prend le poignet et le lui secoue violemment :

— Quand nous marions-nous ?... dis ? quand ?... Je suis las d'attendre, je te veux toute... Dis-moi que bientôt nous allons nous marier ?

Et de cette voix qui n'est qu'un souffle, elle répond :

— Non.

Elle pleure. De grandes larmes d'argent coulent sur ses joues, et dans ses yeux inquiétants, ces yeux où frissonnent des rêves d'âmes disparues, il y a une douleur immense. Pourtant elle répète :

— Non.

Alors il se penche sur elle, l'étreint — si fort que l'on entend craquer la frêle ossature, et il lui mord la joue cruellement. Le sang coule.

Et le jeune homme s'enfuit en criant :

— Je te hais !

Tandis qu'elle secoue lentement sa tête pensive, les larmes d'argent coulent toujours sur ses joues.

. . . .

C'était dans une chambre close et tiède. Une jeune femme, immobile, étendue sur une chaise longue, regardait le feu. Cette jeune femme : c'était l'enfant du grand jardin ombragé par le mur de cathédrale, la jeune fille qui pleurait sur la terrasse.

Or voici ce que lui montrait sa songerie profonde :

... Des années de paix mélancolique après

le départ du sauvage compagnon de sa jeunesse — paix partagée avec un homme grave et doux, son mari, dont l'affection apaisante avait peu à peu effacé presque jusqu'au souvenir des troubles jadis ressentis auprès de celui qu'elle avait cru aimer. Longues, longues avaient été ces années !... Maintenant elle touchait à la limite de la jeunesse ; il semblait qu'elle allait entrer dans la grande sérénité des suprêmes apaisements. Elle regardait toujours les braises, absorbée en une intense songerie.

Pendant ces années qui avaient coulé si calmes, elle avait dû beaucoup changer, car les gens qu'elle avait connus jadis ne la reconnaissaient pas tout de suite, et toujours c'était la même exclamation :

— Vous avez quelque chose de tellement différent !... vos yeux ont l'air d'avoir changé de couleur.

Elle-même sentait se dessiner sur son visage la forme d'expressions autres que celles qui lui étaient habituelles. Ses traits, sans doute, s'étaient apaisés comme son âme.

Et puis quelque chose était advenu...

Elle avait, un soir de décembre, rencontré

celui dont l'âme véhémente et brutale avait troublé sa jeunesse. C'était à Notre-Dame. L'ombre montait du sol comme une fumée. Un chant d'orgue traînait dans l'air... Ils s'étaient trouvés en face l'un de l'autre devant un des ifs triangulaires où brûlent les cierges qui implorent et qui remercient. La rouge lueur les avait éclairés tous deux : ils s'étaient reconnus. Au souvenir de cette reconnaissance elle avait un frisson. La tête de l'homme était devenue tragique; d'abord elle l'avait crue sillonnée de cicatrices profondes, mais, l'instant d'après elle comprenait que c'était seulement des plis creusés par les sensations trop fortes, les pensers trop amers, les regrets trop persistants. Sa face avait l'effrayante immobilité qu'ont, au centre des plaines mornes, les grands chênes foudroyés où rien ne vit plus et qui demeurent comme un désespoir dressé contre la face du ciel.

Ils s'étaient parlé. Il avait dit les misères d'une vie de jouissances sans trêve, toujours insuffisantes à calmer l'appétit de son cœur brûlé par l'image de l'étrange petite amie.

Souvent depuis ils s'étaient revus. Il lui

avait parlé d'amour avec des mots féroces, des mots qui insultaient et qui adoraient... Cela avait duré des semaines. Et, à mesure que le trouble revenait en son âme, elle avait senti sur son visage revenir les expressions d'autrefois; et les gens qui pendant un temps la reconnaissaient difficilement s'écriaient maintenant à sa vue :

— Tiens ! vos yeux ont repris leur couleur. Ils sont à présent tout à fait comme avant votre mariage.

Un jour, il n'était pas venu à l'heure où elle l'attendait; puis le lendemain encore il n'était pas venu... Sans doute il était las de son inutile effort pour la conquérir, il était repris de cette haine dont se doublait sa tendresse.

Elle lui avait été douce pourtant, pendant que lui, si violent, si dur, lui disait de ces paroles qui font saigner le cœur irréparablement. Si douce !... Jamais elle n'avait répondu. *Elle s'était tue toujours*... Maintenant il était parti. Elle ne le reverrait plus sans doute... Et, tandis qu'elle regardait le feu, des rayons rapides de douleur et de joie jaillissaient de ses yeux

— comme tant d'années auparavant, dans le grand jardin à l'ombre de la cathédrale.

Brusquement elle *sentit* qu'il était entré. Aucun bruit ne s'était fait dans la chambre. Elle se retourna — certaine de le voir debout devant elle.

Il était debout devant elle...

Alors les yeux fantômatiques de la jeune femme eurent un grand jet de lumière aussitôt éteint. Elle venait de comprendre que c'était la mort qui était là — debout devant elle.

Résignée, avec un rayonnement merveilleux sur la figure, elle attendait.

L'homme était terrible. Pendant les quelques semaines qui les séparaient de leur dernière entrevue, un sinistre, un hideux mal s'était abattu sur lui. Des mèches blanches sillonnaient ses cheveux; ses sourcils et ses cils avaient disparu, laissant des marques pourpres au front et aux paupières ; des taches brunes, à la terrible signification, marquaient le haut de son visage couronné lamentablement de plaies vives. Il était monstrueux ; il était terrifiant surtout.

Et tandis qu'il se mettait à rire d'un rire

rauque, atroce, les yeux de la jeune femme devenaient sublimes. Ils reflétaient la Bonté Suprême. On eût dit que sa douloureuse et pensive forme ne tenait plus à la terre. Devant cet homme stigmatisé par le vice, répugnant et hideux, elle imposait comme une évocation de l'Idéal triomphant.

Il riait toujours.

— J'ai voulu me guérir de vous, ôter votre pensée de mon sang... et... Vous voyez ! cria-t-il.

Puis il se mit à genoux... Pendant de longues minutes leurs yeux se croisèrent en un duel silencieux — les yeux de la femme : miraculeux, bons et sublimes ; les yeux cyniques, ulcérés, féroces de l'homme.

Enfin, d'une voix basse qui frémissait, il dit cette fois encore :

— Ah ! que je vous hais !

Et elle répondit avec un sourire :

— Non... Vous m'adorez.

Alors d'un mouvement furieux il la saisit, sans qu'elle résistât, et de sa bouche empoisonnée il lui coupa la bouche en une morsure longue.

Puis cette fois encore il s'enfuit.

... Elle est morte hier de la maladie hideuse. Quant à lui — mais qu'importe lui !

Adieu, mon ami, médite cette histoire. Il s'y cache un symbole.

MORGANE.

. . . .

RENCONTRES

I

L'horloge de Saint-Augustin venait de laisser tomber, dans la solitude nocturne, deux austères vibrations confondues déjà en une buée de sons qui allaient mourant.

M. Gentreix — trop connu, ce banquier aux veines improbables, pour qu'il soit utile de dire de lui autre chose que son nom — remontait le boulevard Malesherbes d'un pas net, assuré, ainsi que quelqu'un dont la journée a été bonne, bonne comme était la veille, comme sera indubitablement le lendemain...

Il avait passé la soirée chez Liane de Bresseuil, sa maîtresse ; on pendait une crémaillère

en très folle bande. On avait ri, chanté, crié. Et M. Gentreix constatait, avec une satisfaction intime, que ses cinquante-cinq ans tenaient tête à quiconque devant les bourgognes congestifs et les champagnes débilitants.

Seul il partait à pied, le cerveau clair et frais, gardant l'élasticité de son entrain aussi complète qu'au début du souper; il fumait, avec une jouissance délicate, un des cigares extraordinaires triés pour lui en une plantation de la Havane et il se sentait heureux très parfaitement.

L'air frais et sec le cinglait à la face de vivifiantes petites caresses. Il faisait chaud dans les fourrures de sa pelisse. Il allait songeant: une confortable, une légère songerie où défilaient des joies évaporées, goûtées à mesure de leur venue, non regrettées — car on ne regrette que ce pourquoi on a lutté et souffert. Jamais M. Gentreix n'avait eu à lutter; il ne croyait pas à d'autres souffrances qu'à celles qui résultent du défaut d'argent... Puis encore il n'était pas bien sûr que les pauvres ne fussent pas des imbéciles, et, d'ailleurs, son temps était trop pris pour qu'il pût rêver

beaucoup à cette sorte de gens. Oui, la vie était bonne. Tout lui avait souri, tout lui avait été plaisir, les affaires elles-mêmes ne lui avaient jamais apporté une préoccupation ; il croyait à sa veine, car, entre ses mains, tout réussissait.

Sa femme était une maîtresse de maison comme il n'en connaissait pas de seconde : intelligente, mère parfaite. Elle avait bien été sur le point de lui donner quelques soucis par le chagrin muet avec lequel elle avait accueilli d'abord ses trop flagrantes infidélités. Mais tout cela s'était arrangé très vite. Résignation ou indifférence? Qu'importait. Depuis des années, elle montrait une sérénité douce qui suffisait parfaitement à ce superficiel... Ses enfants : charmants ! Sa fille merveilleusement mariée; son fils sérieux, pratique, un homme d'affaires de premier ordre... Ses maîtresses ne l'avaient jamais ennuyé ; il les gardait peu, leur donnait beaucoup d'argent et pouvait croire qu'il avait été beaucoup aimé. Il adorait les femmes, épris de leur beauté, de leur élégance, de leur gaieté, très indifférent à ce qu'elles pouvaient avoir d'âme.

En ce moment il s'amusait aux souvenirs de brillantes créatures qui passaient, en troupes rapides devant sa pensée, souriantes, heureuses comme il était heureux lui-même. Et des ironies lui venaient à l'esprit en songeant à l'un des convives du souper de Liane de Bresseuil : un jeune poète à longs cheveux plats qui, après avoir bu énormément, s'était mis à improviser d'une parole lente et automatique, sur la Misère humaine, et avait fait, pendant quelques minutes, s'immobiliser la verve des convives et s'attendrir d'un peu de rêve les yeux des femmes... Décidément, les âmes malheureuses sont des âmes infirmes. La vie a des parfums de fleur, une jolie chanson gaie qu'il faut savoir écouter — tant pis pour ceux qui s'obstinent à s'enfermer dans une cave sordide et empestée !

A ce point de ses réflexions, M. Gentreix s'aperçut que son cigare était éteint. Il le jeta, en prit un autre et chercha ses allumettes. Sans doute il avait oublié son briquet chez Liane, car il ne le trouva dans aucune de ses poches. De cela il ressentit une légère irritation ; il admettait peu que les circonstances se

missent en travers de ses désirs, et il voulait fumer.

Mais, comme toutes choses lui cédaient à l'ordinaire, il ne tarda pas à voir, venant vers lui d'un pas vif, un passant dont le cigare faisait un point de lumière dans l'ombre de la nuit.

M. Gentreix se dirigea vers l'opportun noctambule :

— Monsieur, voulez-vous avoir l'obligeance de me donner du feu ? fit-il.

L'autre s'arrêta, ôta son cigare de sa bouche, le tendit. Et, comme il relevait la tête, le banquier s'écria gaiement :

— Tiens ! c'est toi, Adrien... Où diable vas-tu donc, à cette heure-ci ?

— Pardon, monsieur, vous vous trompez, sans doute, fit le jeune homme qui avait eu un instinctif mouvement de main aux bords de son chapeau.

M. Gentreix resta un instant immobile, le cigare entre les doigts. Fixement, avec une surprise un peu troublée, il regardait son interlocuteur... Il se remit très vite, et tout en souriant :

— Vous avez raison, monsieur, fit-il. En effet, je me trompe... Mais votre ressemblance avec mon fils est si extraordinaire...

Il alluma mal son cigare, remercia hâtivement l'inconnu, salua, et continua sa route vers la place Malesherbes, où était son hôtel.

II

Le lendemain, en déjeunant avec sa femme et son fils, M. Gentreix avait été sur le point de raconter sa méprise. Puis, au moment de le faire, quelque chose l'en empêcha — sans qu'il se rendît compte de ce qu'était ce quelque chose.

Pendant plusieurs jours, il fut hanté par le souvenir de sa rencontre. Cette ressemblance était vraiment anormale ; la voix seule des deux jeunes gens différait — absolument. Quelle mémoire la voix de l'inconnu venait-elle évoquer ?... Rien ne se précisait.

Peu à peu tout ceci sortit presque complè-

tement de l'esprit du banquier, et il cessa de chercher instinctivement dans les foules cet inconnu qui l'avait fait songer. Parfois, seulement, il se disait qu'il eût aimé à le revoir...

Il le revit.

C'était deux années plus tard, en un casino cosmopolite, à une table de baccara. Désœuvré M. Gentreix jouait — et, naturellement gagnait. Il taillait une banque quand il vit, tout à coup, en face de lui, le jeune homme inconnu ; il eut une petite secousse nerveuse. Sous la lueur violente des lustres, la ressemblance se précisait encore. Si son fils ne lui eût télégraphié de Paris, trois heures auparavant, une dépêche d'affaires, peut-être M. Gentreix aurait-il interpellé le survenant. D'ailleurs, l'impression de la rencontre nocturne lui revint avec une brusquerie émouvante. C'était bien le même personnage.

Sa voix — cette voix qui tenait à quelque chose du passé de M. Gentreix — sonna sèche. Le jeune homme, posant une pile de jetons sur le tapis, avait dit :

— Cinq cents louis sur le second tableau.

M. Gentreix eut une hésitation inhabituelle,

un peu d'angoisse sans raison, — comme une crainte de gagner.

Puis, constatant l'absurdité de son impression, il donna tranquillement les cartes, de son air indifférent de grand joueur. Il abattit *neuf*.

L'inconnu avait eu une très légère crispation des sourcils, et avait mâché sa moustache blonde d'un mouvement nerveux qui lui fit un instant une figure inquiétante de froide colère.

Très vite son visage se détendit. Il tira son portefeuille, en sortit une liasse de billets qu'il jeta sur la table en disant :

— Mille louis...

Le banquier et lui croisèrent un moment leurs regards. Un malaise inexplicable s'était emparé de M. Gentreix.

Il donna les cartes, et de nouveau abattit *neuf*.

Alors ce fut avec une véritable anxiété qu'il releva la tête vers le jeune homme. Celui-ci le fixait, une expression de souffrance mauvaise au visage ; et ses yeux envoyèrent un jet de haine qui serra le cœur de M. Gentreix. Depuis

trente ans, cependant, il avait vu bien des désespoirs en bien des salles de jeu.

Il aurait voulu pouvoir parler à l'inconnu. Lui dire quoi? il ne savait... Mais déjà le jeune homme s'était dégagé brusquement de la triple haie de joueurs. Il avait disparu.

M. Gentreix quittait bientôt la partie, se mettait à la recherche du mystérieux passant. Il ne le trouva nulle part. Et cette nuit-là, M. Gentreix dormit fort mal.

Le lendemain, il demanda anxieusement si l'on ne parlait d'aucun suicide dans la ville; ce lui fut un soulagement d'être certain que personne ne s'était tué. Il fit le tour de tous les hôtels; il s'informa, au casino, auprès des croupiers et des habitués : connaissait-on ce jeune homme qui avait perdu contre lui, la veille, trente mille francs en deux coups? Aucun renseignement ne lui parvint. Et, de tout ceci, quelque chose comme une gêne demeura en travers de sa pensée.

III

Rentré à Paris, il avait fait faire des recherches par la police. Comme renseignement, il avait remis des photographies de son fils aux agents. Ce personnage de mystère s'était installé maintenant dans son souvenir et obsédait sa vie. On ne trouva rien.

M. Gentreix faisait effort pour ôter de son esprit cette préoccupation ridicule qui devenait une fatigue intense pour lui — si peu habitué à se troubler des choses. Il n'y parvenait pas. Vainement se disait-il qu'en admettant qu'il y eut, à cette prodigieuse ressemblance, une autre cause qu'un hasard absolu, ce ne pouvait être

qu'un très banal incident de sa vie, rien qui dût arrêter sa pensée... il y songeait sans cesse, hanté d'une sourde crainte qu'il ne s'expliquait pas.

Bientôt il mit ses angoisses sur le compte d'un détraquement de santé — le premier qui embarrassait son existence triomphale — détraquement qui lui rendait la marche pénible parfois, la respiration brève, la poitrine et le bras gauche traversés d'horribles douleurs qui, certaines nuits, le tordaient atrocement. Son orgueil fut atteint de ceci; il n'en voulut rien avouer, ne consulta pas de médecin, et se traita avec ce mépris du mal et cette confiance en leur force des viveurs taillés à la mesure de leur rôle.

Un jour de mai, comme il flânait sur le quai Voltaire, après un tour de bric à brac où il avait fait de belles acquisitions et de bonnes affaires, il regardait l'eau lourde de la Seine, clapotante de soleil, tout en réfléchissant — avec une mélancolie qui lui venait depuis quelque temps — combien la vie court rapide, combien la vieillesse est morne, combien les joies ont peu duré. Il vit venir un sien camarade de cercle, qui marchait très vite.

— Où courez-vous ainsi? fit-il en l'abordant.

— Au palais de Justice, mon cher, venez avec moi, c'est très intéressant.

— Quoi donc?

Instinctivement il avait pris la même démarche rapide et suivait son ami.

— Mais, vous savez bien, l'affaire... Chose. C'est aujourd'hui que ça se termine.

M. Gentreix connaissait à son vieil ami ce tic, commun à bien des gens, de ne pouvoir jamais trouver un nom. Il reprit avec un demi-sourire.

— Qui ça, Chose?

— Mais, vous savez... voyons!... Est-ce que vous ne lisez pas les journaux?... Ce garçon qui a assassiné une vieille dame, sa protectrice, et puis la femme de chambre, et une petite fille... pour voler.

Ils montaient les marches du Palais.

— Ah! oui, fit M. Gentreix peu intéressé. Vous avez suivi cette affaire?

— Avec passion... Malheureusement, j'ai été obligé de quitter à trois heures... un conseil d'administration, vous comprenez... Mais je n'ai perdu que les répliques... Nous allons

arriver pour le verdict... Oh! on l'acquittera sans doute... l'avocat a plaidé la folie, et très bien, ma foi... Tenez, passons par ici, nous arriverons plus vite, j'ai des cartes...

— Mais, comment donc se nomme-t-il, ce joli assassin? demanda encore le banquier.

— Attendez... attendez-donc... Mervelle!... Mervelle, vous savez bien, on n'a lu que ça depuis un mois.

Mervelle! ce nom sonna comme un grand cri aux oreilles de M. Gentreix... Mervelle!

Il revit en une seconde le gentil appartement où il avait jadis installé une femme qui s'appelait ainsi, une mignonne fleuriste qu'il avait lancée dans la vie joyeuse... Il y avait longtemps, bien longtemps de cela!

... Mais quel rapport entre cette oubliée et cet assassin?...

Au moment où il entrait dans la salle, le chef du jury venait de lire la réponse : *oui* à toutes les questions, et il était resté muet sur les circonstances atténuantes.

Au fond de la salle houleuse, fébrile, où les haleines mettaient une buée lourde, le président lisait les articles du Code édictant la peine

de mort. Et là, dressé sur ses pieds en un sursaut d'horreur, les lèvres blanches, les yeux roulant convulsifs dans leur orbite, il y avait l'Inconnu que, depuis si longtemps, cherchait M. Gentreix, l'*Inconnu* qui se nommait Mervelle — comme la jolie fleuriste qui, trente ans avant ce jour, avait été la maîtresse du banquier.

Les yeux oscillants du jeune homme coururent un moment dans la salle avec l'angoisse affolée d'un regard de bête traquée. Ils rencontrèrent ceux de M. Gentreix, dont les dents serrées grinçaient de trop d'horreur. Reconnut-il celui qui, quelques mois plus tôt, lui avait gagné trente mille francs?... Son visage eut une expression hideuse...

Les gardes municipaux avaient emmené l'assassin. La foule oppressée s'écoulait. Subitement, M. Gentreix glissa contre l'épaule du vieux camarade qui ne savait dire le nom de personne, tomba à terre avec un rauquement bref, et mourut.

... Il avait eu tort de mal soigner son cœur.

L'ACROBATE

Je ne sais plus bien qui m'a conté cette histoire. Tout ce qui m'en est resté — outre l'impression qu'elle dégageait — c'est le décor où s'était fait le récit, décor banal infiniment : un coin de salle de jeu, au cercle.

Le héros de l'aventure, c'est Montenotte ; Montenotte, cette figure forte et appuyée, d'un modernisme si violent. A la vérité, cet homme est un type, l'un de ces individus de race qui ont en eux la vigueur qu'il faut pour aller au bout extrême de toutes ses volontés, et l'audacieux sang-froid nécessaire à porter haut les conséquences de tous ses actes. Joueur, il a

au jeu perdu et refait des fortunes avec le calme magistral des dompteurs de la destinée. Magnifique d'insolence, il s'est battu si souvent qu'il a courbé devant lui, en des courtoisies parfaites, les gens les moins endurants. Sensuel véhément, il a passé au travers des tendresses sanglotantes de femmes grisées par sa froide beauté de portrait vénitien, conservant son mépris froid d'incroyant avec l'air de hautaine distraction qui lui fait une grande allure irritante et dominatrice. Parce qu'il ne craignait rien, on l'a craint, adoré parce qu'il n'aimait rien. Au scintillement sec de son esprit, l'on se prend avec l'inquiétude charmeuse d'un danger perpétuel émané de lui. Il a passé dans la vie, nonchalant, un peu terrible, sûr de soi, dédaigneux des autres, plus fort toujours que les circonstances, allant droit au milieu des joies fines et des joies brutales vers les mystérieuses satisfactions d'un *Moi* formidable et raffiné. Oui, en vérité, cet homme est un type. Voici l'histoire qui me fut dite sur lui, tandis que, sous la lueur immobile et brusque des lampes électriques, il jouait un jeu fou impassiblement.

C'était, il y a quelques années déjà, à l'époque où tout le Paris curieux fut attiré au cirque par un engouement fou pour une acrobate américaine, qui se nommait Effie Rees — et dont quelques-uns ont peut-être gardé le souvenir exquis.

Elle avait vingt ans ou presque, l'un de ces corps sans défauts, minces et pleins, musclés et fins, dont la pureté initiale s'est, dès l'extrême jeunesse, perfectionné aux brisements des gymnastiques, une jolie tête nerveuse et pâlotte, avec des yeux qui rêvaient et s'extasiaient, et, autour de son visage d'ange florentin, pensif et doux, la buée légère d'une chevelure courte, blonde et crespelante. Une adorable créature, quasi-honnête, amoureuse de son art, dont elle comprenait les subtiles beautés ; petite âme sans complications, tendre et neuve, à qui la vie apparaissait assurément comme un chemin étroit, facile, droit et paisible.

Elle vit Montenotte un soir, comme elle regagnait sa loge après un cinquième rappel du public affolé de sa grâce prestigieuse. Il était appuyé de l'épaule à l'angle du couloir

et causait. Lorsqu'elle passa devant lui, il cessa de parler, posa un moment son regard sur elle, puis s'en fut. Le lendemain, il était là encore. Et, pour la seconde fois, Effie subissait la prise de ses yeux glacés et volontaires. Huit jours plus tard, elle était sa maîtresse — soumise, domptée, amoureuse du cœur aux moelles.

On l'avait beaucoup désirée, sollicitée ; on lui avait offert de l'argent et des adorations : elle avait dédaigné ces choses et ri d'elles très gentiment. Il y eut une indignation, qui n'osa guère se formuler d'ailleurs, à voir la délicieuse créature qui s'était si bien défendue, s'afficher tout à coup, en une radieuse folie, l'esclave de cet homme que l'on craignait trop pour ne pas le haïr quelque peu.

C'était justement en l'une des heures de sa vie où Montenotte était ruiné. Il n'offrait rien à Effie, ni argent ni tendresse — car il restait pour elle, comme pour toutes, l'impossible à émouvoir pour qui les femmes n'étaient que des instruments vibrants dont il savait tirer des sanglots d'un beau son. Il ne se laissait même pas adorer, trouvant des joies obscures

à tourmenter les âmes qu'il prenait, à en faire remonter des amertumes secrètes.

Bientôt les habitués du cirque remarquaient un changement dans toute l'attitude d'Effie Rees. Elle était agitée, frémissante d'une angoisse perpétuelle, jalouse évidemment de cet homme qui prêtait si peu de lui-même et à qui elle eût voulu donner, en se donnant, toutes les joies humaines.

— Il ne croit pas, il ne croira jamais que je l'adore, disait-elle parfois avec des larmes dans ses yeux d'étoiles. Du reste il ne croit pas que l'on puisse adorer...

Et certes elle se trompait. Il savait que l'on peut adorer, ayant tant vu pleurer, mais il voulait arracher des cœurs qui se jetaient à lui non pas tout l'amour qu'ils contenaient, mais plus d'amour qu'ils ne *pouvaient* contenir.

Or voici ce qu'avait entendu un soir le camarade qui me contait ceci.

Effie allait entrer dans le cirque. Déjà l'orchestre jouait les premières mesures de l'air tzigane, sanglotant et frénétique, qui accompagnait son travail sur le fil de fer tendu très haut en l'air. Elle parlait à Montenotte dans

l'ombre du couloir, d'une voix sourde, haletante.

— Dis ! dis que tu crois, que tu sais que je t'aime, que je n'aime que toi, que je les hais tous, ces gens qui me regardent, que je les méprise pour leur admiration et leurs applaudissements... Dis !... dis !...

Il se taisait — trop longtemps au gré de la fébrile passionnée. Elle reprenait sa prière ardente et triste.

Enfin, lentement, d'un accent singulier, il répondait :

— Pourquoi ne me regardes-tu jamais pendant tes exercices ? Je veux que tu penses à moi... que tu me regardes... à la fin surtout, tu sais, quand tu fais les deux voltes.

Et sa voix calme et impérieuse se tut.

Elle avait hésité une seconde à peine, puis répondu :

— Que tu es bon de vouloir cela ! que tu es bon !... Je t'aime.

Et elle s'était courbée pour lui baiser les mains, en ajoutant très vite :

— Où seras-tu ?

— A la porte des écuries.

— A la porte des écuries... répéta-t-elle avec une hésitation encore et comme si elle voulait faire quelque objection.

Mais il avait dit.

— Oui!... là Vas maintenant, il est temps.

Elle n'avait rien ajouté que :

— C'est bien.

Puis elle s'était élancée, souple, frémissante, une fièvre dans les yeux.

A son entrée, comme toujours, les applaudissements avaient tonné. Elle saluait, très simple, sautait dans le filet, et, la pointe de son pied étroit passée dans la boucle de corde, portant le poids de son corps sur son bras droit tendu, elle filait en l'air ainsi qu'un léger fantôme sombre.

Elle avait, ce soir-là, un maillot noir qui la serrait tout entière dans sa gaine de nuit. Un peu d'acier frissonnait à ses hanches; et, sur tout ce noir, sa pâle tête blonde fleurissait d'un charme mystérieux et mélancolique.

Le Cirque était plongé dans l'ombre. Des rayons électriques convergeaient sur elle, l'enveloppant d'une prismatique lueur glacée,

mauve et verte, où les aciers de ses hanches vibraient comme une fièvre, où la soie de ses cheveux semblait, elle aussi, une lumière.

Un parasol japonais à la main, elle courait en l'air, rapide, immatérielle, allant, venant, comme volant sur l'espace vide, agenouillée par instants, l'une de ses jambes pures tendue dans le vide, le torse balancé d'un très léger mouvement ; le parasol aux taches claires, oscillant au bout de son poignet, jetait et ôtait des ombres sur sa pâle petite tête blonde. Puis elle s'étendait, allongée tout entière, les bras arrondis, offrant la ligne de son corps en un étirement nerveux. Et debout de nouveau, elle reprenait son glissement rapide sur le fil s'allumant d'un long éclair dans la lumière électrique, de sorte que, par instants, elle semblait filer en un ciel nocturne sur un mince rayon d'étoile.

A mesure que se compliquaient les exercices, les applaudissements montaient ; et les respirations se faisaient plus courtes avec le danger grandissant.

Effie, dressée, sans le secours du parasol qu'elle avait jeté, faisait maintenant osciller le

fil violemment, d'une invisible crispation de ses jambes raidies. Le balancement s'accélérait, puis, net, s'arrêtait. Et elle tournait sur elle-même en une volte très rapide, d'un équilibre merveilleux.

Son front s'était crispé comme en un effort. Elle recommençait le mouvement. Et comme elle allait pour la seconde fois faire cette volte rapide, elle tourna la tête vers l'endroit où Montenotte devait être et le chercha d'un regard fou en exécutant son mouvement...

... Un grand cri épouvanté monta du cirque entier. L'acrobate était tombée sur l'angle du filet, une corde s'était brisée. Effie Rees gisait sur le sol, immobile, les bras en croix. On se précipita, on la ramassa. Un écuyer vint rassurer le public; et la représentation continua pendant que l'on emportait dans un fiacre le joli cadavre en maillot noir. Elle s'était rompu la colonne vertébrale.

. . . .

— Et Montenotte? Qu'a-t-il fait? Qu'a-t-il dit?

A cette question que je lui posais, le raconteur, dont j'ai oublié le nom, me répondit:

— Montenotte? Il a gagné cette nuit là près de deux cent mille francs aux Moutards... Il était plus en veine que ce soir!

Dix minutes plus tard, comme il se levait de la table de jeu, je m'approchai du héros de cette aventure, poussé que j'étais par une curiosité invincible. Il venait de perdre, mais il gardait son masque d'impassible force et, dans les yeux, cette assurance de l'homme qui sait que, quel que soit l'événement qui vient, il sera au-dessus de cet événement. Après des paroles quelconques échangées, je lui dis tout à coup :

— Vous rappelez-vous encore parfois d'Effie Rees?

Et, avec un petit mouvement de la bouche qui pouvait bien être un sourire, un singulier sourire, il répondit :

— Oui, certes, très bien... C'est un de mes plus jolis souvenirs de femme.

LES

ŒUFS DE PAQUES DE MADEMOISELLE

Elle était maîtresse de français, comme l'avait été sa mère, et passait ses jours à courir d'une porte à l'autre, enseignant les rigides et tout ensemble falotes lois de l'orthographe à de sautillantes pensées enfantines. Elle avait des robes noires, dignes et sèches, — de ces robes dont l'étoffe semble avoir été tondue et où il manque partout un rien d'ampleur — ces robes qui sont vaguement à la mode d'il y a deux ans.

Son père était mort phtisique, ne laissant pas d'argent à sa jeune femme pour élever la fillette au visage déjà pâle, aux larges yeux d'encre.

Madame Odelin, c'était ainsi que se nommait la mère, n'avait pas pris le temps d'oublier toute la vie dans sa douleur — ce sont là des luxes de riche. Madame Odelin était l'une de ces braves petites bourgeoises de Paris, simplement héroïques dans leur obscurité exiguë, qui, sans phrases ni grands gestes, travaillent quatorze heures par jour, élèvent leurs enfants, n'ont jamais de dettes, et, à force de régularité et de netteté morale, impriment sur elles une dignité tranquille qui commande le respect. Intéressante catégorie, la plus grande dépensière de volonté qui soit, où les émotions du cœur sont un peu considérées en objets d'élégance extrême, qui ne se peuvent sortir qu'aux grandes occasions.

Marthe Odelin avait grandi dans une atmosphère tout alourdie de devoir. Le Devoir, ce mot avait scandé toutes ses impressions d'enfance, comme un rythme austère. Ce que signifiaient : joies, plaisirs, amusements, elle ne le percevait pas très clairement, et ces vocables devaient rester pour elle des symboles un peu inquiétants qu'il ne fallait pas tenter de pénétrer. C'étaient évidemment des mots

faits pour d'autres qu'elle — et ces autres, elle les sentait d'une essence tellement différente de la sienne !

A dix-sept ans, elle avait passé tous les examens qui se peuvent passer. Elle était sous-maîtresse dans un grand cours et donnait des leçons particulières à de très petits enfants dont les mouchoirs de poche, au milieu des taches d'encre, portaient des couronnes. Ce fut là qu'elle devina qu'il y avait des hommes et des femmes pour qui la beauté de toutes choses est la raison de vivre, à qui le luxe est l'oxygène indispensable, et qui n'ont d'autre préoccupation que la recherche de moyens exquis d'user les heures. Oui, sans doute, ils étaient faits d'une autre chair que sa chair, un sang différent de son sang leur gonflait les veines...

Elle n'envia pas ; sa mère lui avait appris qu'envier c'est descendre. D'ailleurs, partout elle trouvait une bonne grâce cordiale, une ouverture de cœur et de façons.

Elle était jolie adorablement, de l'une de ces maladives beautés qui prennent aux nerfs par une évocation de la fuite des choses. Sa pâleur

d'enfant s'était approfondie; on voyait le réseau de ses veines bleues sous cette blancheur de datura. Ses yeux trop immenses, trop noirs; ses yeux d'encre étaient comme soulevés au-dessus de la minceur des joues par le cercle, large et violemment bistré, qui les creusait comme le coup de pouce d'un sculpteur passionné. Ses lèvres avaient la mourante couleur des feuilles de roses qui se fanent; c'était un charme maladivement tendre que le sourire tranquille de ses lèvres décolorées, à la forme si pure. Et puis, sur toute cette pâleur, la masse de ses cheveux bleuâtres, à larges ondes, la casquait magnifiquement, — en dépit des sévères torsions qui donnent aux coiffures l'air « bien tenu » et que recommandait, entre toutes choses, madame Odelin.

Elle était donc très belle, la petite maîtresse de français, en dépit de ses étroites épaules, de son buste insexuel, de ses frêles bras maigres, de toute sa délicate apparence de sainte de fresque, avec trop de songe dans ses immenses yeux et pas de couleur sur son menu visage. Dans la rue, tandis qu'elle se hâtait vers son labeur, on lui disait parfois des paroles brutales

qui l'eussent fait rougir si elle avait pu rougir, la si pâle ! Elle en concevait un mépris hautain de l'homme, et toute son allure s'étrécissait pour ainsi dire. Alors elle avait des abaissements de ses longues paupières, un serrement de ses coudes à sa taille, une rigidité soudaine de tout l'être, qui la vieillissait, la reculait hors de la vie.

Un jour sa mère mourut, comme était mort son père, de la poitrine. Un refroidissement pris à attendre l'omnibus sous la pluie, et après — la phtisie galopante. Madame Odelin accepta paisiblement la mort ; elle partait tranquille : sa fille gagnait déjà sa vie et allait hériter les leçons qu'il lui fallait déserter. Elle la savait de cœur fort et très droit.

Aucune inquiétude ne pesait sur son âme, et la certitude paisible du repos si bien conquis mettait un sourire à son masque cireux. Elle s'éteignit très doucement, la main dans la main de Marthe, en essayant une dernière fois d'articuler le mot de sa terne et noble existence : « Le devoir... »

Marthe n'avait jamais imaginé que sa mère pût mourir. Une immense stupeur arrêta toute

pensée en elle. Sans savoir, elle se laissa mettre une robe neuve, différente de sa robe de chaque jour par le crêpe qui la ternissait plus encore ; sans savoir, elle marcha derrière le corbillard, elle serra des mains, entendit d'affectueuses paroles prononcées par d'élégantes femmes auxquelles sa mère avait appris la syntaxe, aux enfants desquelles elle-même l'apprenait. Puis, en un coin de cimetière, à même dans la terre chèrement payée, elle vit descendre la longue boîte claire et craquant du poids qu'elle contenait. Enfin elle rentra chez elle et, alors seulement, elle comprit qu'elle était seule...

Ah ! la pauvre petite, comme elle avait pleuré, débarrassée des autres qui font si mal en croyant faire du bien — car, quelque tendres qu'ils soient, les doigts qui fouillent les blessures saignantes causent toujours une atroce douleur. Comme elle avait pleuré toute la soirée... pleuré jusqu'à défaillir en une sorte de fiévreux sommeil, où tout son pauvre être, broyé de fatigue, s'anéantit pendant des heures longues.

... Lorsqu'elle se réveilla, il faisait radieu-

sement clair dans l'humble petite chambre. Le soleil l'avait prise tout entière dans un grand rayon.

Elle regarda autour d'elle, surprise d'être là, toute vêtue, le front appuyé à ce lit vide... Et tout à coup elle se souvint, et son cœur plia, et l'impossibilité de vivre s'imposa en une angoisse trop forte. Elle se sentit étouffer, vint à la fenêtre, l'ouvrit...

Alors, une joyeuse volée de cloches entra dans la chambre — comme le large rayon de soleil qui, tout à l'heure, l'étreignait avec une pitié douce.

C'était le dimanche de Pâques.

Pâques!... pour elle, les seuls souvenirs de lumière, les seules heures, lui semblait-il, où sa vie eût fleuri.

Sa mère avait pour cette fête une spéciale dévotion où s'attendrissait un peu son cœur. Toujours toutes les deux communiaient ce matin-là, puis, vite revenues à la maison, elles prenaient un petit panier de provisions et s'en allaient sous les arbres, aux environs de la ville. Et c'étaient des heures de détente exquise. Madame Odelin se laissait aller, ce

seul jour de sa laborieuse année, à dire ses regrets passés, son espoir de rejoindre son mari chèrement aimé, et souvent, dans quelque taillis à peine frotté de vert tout frais, elles pleuraient toutes deux délicieusement, elles pleuraient en femmes qui ont le temps — le jour de Pâques.

Les élèves, sachant ce qu'était pour madame Odelin cette fête, avaient pris l'habitude de lui faire à cette date leurs petits présents de reconnaissance. Et c'était une grande joie de trouver, le soir en rentrant, la surprise des envois.

Elle songeait à toutes ces choses, l'orpheline; et de ces puérils souvenirs un se levait, plus précis, emplissant son cœur en cette heure comme il l'avait empli si souvent...

Il y avait dix ans déjà de cela. Dix ans! Elle en avait alors vingt-deux, en ce clair matin d'avril...

C'était le soir — elle revoyait si bien la scène... Sur le palier tout assombri quelqu'un s'avançait vers sa mère au moment où elles franchissaient la dernière marche de l'escalier en revenant d'une promenade à Ville-d'Avray, et une voix disait :

— Je vous ai attendu, madame... J'étais chargé par Alice de remettre moi-même ses œufs de Pâques à mademoiselle Marthe.

Et d'une voix cordiale, madame Odelin s'écriait :

— Ah ! c'est vous, monsieur Édouard ! pardon, je ne vous reconnaissais pas. Il fait si noir !... Entrez donc, je vous en prie. Je vais allumer,

La lampe à pétrole jetant sa lueur brusquement, elle avait vu un grand jeune homme en uniforme sombre d'aspirant de marine. Il souriait, l'air doux et las, avec un peu d'amertume aux plis de sa bouche et des yeux qui semblaient avoir vu trop de choses déjà.

Lui-même, il avait déballé une poupée, une immense poupée, à énorme tignasse de soie blonde, en robe rose brodée d'argent — une poupée d'enfant millionnaire, qu'envoyait Alice de Chevrey-Nohant, l'une des plus anciennes élèves de madame Odelin.

M. Édouard était le frère d'Alice; la fillette en avait souvent entendu parler.

A la vue du jouet, elle avait seulement pu dire, suffoquée de trop d'émotion :

— Oh !...

Et, longtemps, elle avait contemplé le jeune homme en uniforme et la gigantesque et opulente poupée... Jamais elle n'avait oublié combien le sourire de M. Edouard était triste à ce moment. Il l'avait embrassée, était parti.

. . . .

Et, depuis ce jour, la sensation de ce baiser était restée à la racine de ses cheveux noirs. Mademoiselle de Chevrey-Nohant s'était mariée. Pendant longtemps, Marthe n'avait plus rien su de M. Édouard. Puis, un jour, deux ans auparavant, sa mère l'avait envoyée chez son ancienne élève, qui venait de lui écrire pour demander à madame Odelin de vouloir bien se charger de commencer l'éducation de sa fillette. Marthe avait été acceptée en remplacement de sa mère, et elle avait ainsi entendu parfois dire quelque nouvelle d'Édouard de Chevrey-Nohant. Il était dans les mers de Chine, il avait eu les fièvres paludéennes, il était guéri, il revenait... Elle l'avait revu une seule fois — dans la cour qu'elle traversait en sortant, après sa leçon. C'était tout. C'était le

poème irréel, informulé, du pauvre jeune cœur solitaire.

Elle y pensait tellement, que ce ne lui fut presque pas une surprise que de le voir entrer, ce matin douloureux de Pâques, lorsqu'elle ouvrit la porte pour répondre à un bref coup de sonnette.

Il avait toujours ses beaux yeux tristes et de la bonté sur sa bouche pensive. Il expliqua, en termes de respect affectueux, que sa sœur l'avait chargé de décider mademoiselle Odelin à l'accompagner en Normandie où elle allait passer quinze jours. Mademoiselle Marthe avait certainement besoin de repos, d'intérêt et d'amitié autour d'elle. Après cela, elle serait plus forte, plus courageuse pour reprendre sa tâche...

Et elle songeait, en l'écoutant, au rôle que jouait dans sa vie cet homme qui venait, à ces grands intervalles, apporter un peu de rêve et de détente à son cœur.

Très émue, elle eut peine à répondre. Oui, elle acceptait, et avec quelle reconnaissance!... Puis, d'un effort :

— Combien je vous remercie, monsieur,

ajouta-t-elle, de votre bonté pour moi. Pardonnez-moi de si mal vous le dire... mais en ce moment... Je vous reverrai sans doute.

Il répondit :

— Je pars ce soir pour le Sénégal.

Et comme elle avait tendu sa main d'un instinctif mouvement — qui, peut-être, voulait retenir — il s'inclina et baisa cette main un peu maigre dont les ongles bombaient trop.

Et sur son poignet la sensation de ce baiser resta — comme était restée l'autre, à la racine des cheveux.

Le temps alla toujours sa lente marche. La vie humble et décolorée continua pour Marthe; ses épaules maigres se courbèrent légèrement, ses tempes se creusèrent, son masque diminua, ses larges yeux d'encre atténuèrent un peu leur merveilleux rayonnement.

Un employé de commerce qui demeurait sur le même palier, demanda de l'épouser. Elle refusa très net. Elle voulait vivre seule.

Tous les ans, elle allait en pèlerinage aux endroits que jadis elle avait parcourus avec sa mère. Ce lui était une âpre douleur de voir

des maisons s'élever là où toutes deux avaient marché en se tenant par la main.

Pendant bien des années, elle ne revit pas M. de Chevrey-Nohant.

. . . .

. . . .

Un matin de Pâques où sa petite élève, maintenant grande jeune fille, était venue lui apporter une jardinière d'orchidées, celle-ci imagina de lui parler de l'oncle Édouard... l'oncle Édouard ne revenait presque jamais à Paris, parce qu'il avait eu autrefois, — il y avait longtemps, longtemps — un grand amour pour quelqu'un qui avait refusé de l'épouser.

— Vous savez bien, mademoiselle, concluait la jeune fille. C'est madame de Saint-Herrant. Vous donnez des leçons à Jeanne, sa cousine, n'est-ce pas ? Eh bien ! figurez-vous que l'oncle Édouard n'est pas encore consolé !... C'est tellement sentimental les marins !

Elle avait ri de son rire pur et sans arrière-pensées, puis elle s'était sauvée, laissant l'air

de la chambre tout remué et le cœur de « mademoiselle » atteint d'une inexprimable, d'une atroce, d'une folle douleur.

Et encore d'autres années filèrent — plus rapides, comme sont les années où l'on a cessé d'espérer en l'avenir. Des taches roses animaient la pâleur de Marthe Odelin; il y avait de larges mèches blanches dans la masse de ses cheveux noirs, et des plis de souffrance contenue lui cerclaient la bouche.

Un jour, elle dut écrire à ses élèves qu'il lui fallait se reposer. La maladie s'avança, affirmée, évidente. Tout un hiver, mademoiselle traîna, puis doucement s'affaissa dans une agonie sans luttes.

. . . .

. . . .

— Sais-tu où je vais, oncle Édouard? — disait une jeune femme en entrant brusquement dans le fumoir de M. de Chevrey-Nohant, qui avait été nommé contre-amiral la semaine précédente et avait dû venir pour quelques jours à Paris. — Sais-tu où je vais?... Chez mademoiselle... Tu sais bien : mademoiselle Marthe, qui m'a donné des leçons quand j'étais petite

et jusqu'à mon mariage. Elle est très malade. Je vais lui porter ses œufs de Pâques... Tiens, regarde... un bracelet russe, avec tous les petits œufs en pierres différentes... C'est joli, n'est-ce pas? ça l'amusera, j'espère. Si tu savais quelle bonne créature que cette mademoiselle... Veux-tu venir avec moi?

— Volontiers, dit l'amiral.

Lorsqu'ils arrivèrent, le prêtre venait de partir. Étendue dans un grand fauteuil Marthe Odelin se mourait.

La jeune femme se mit à genoux, des larmes dans ses yeux heureux.

Édouard de Chevrey-Nohant s'était arrêté tout à coup sur le seuil un peu pâle.

...Dans ses pauvres mains d'agonisante, mademoiselle tenait une grande poupée vêtue de rose brodée d'argent.

Les yeux du marin se croisèrent avec ceux de la mourante, singulièrement. Elle avait tenté de se soulever, sans y pouvoir parvenir...

Alors, il s'avança dans la chambre, et, comme obéissant à la demande des grands yeux, où déjà oscillaient des lueurs d'au delà,

il se courba vers elle et mit sur ses paupières abaissées un baiser lent et doux.

Et, avec un soupir tranquille, mademoiselle mourut.

— Prends cette poupée, dit l'amiral à sa nièce... Je voudrais la garder.

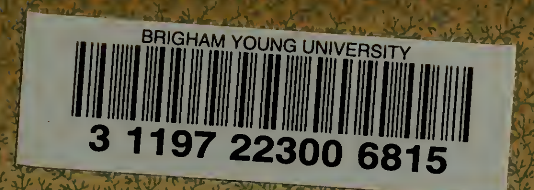
FIN

TABLE

Pages

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 13046-6-94. (Encre Lorilleux).




BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 6815